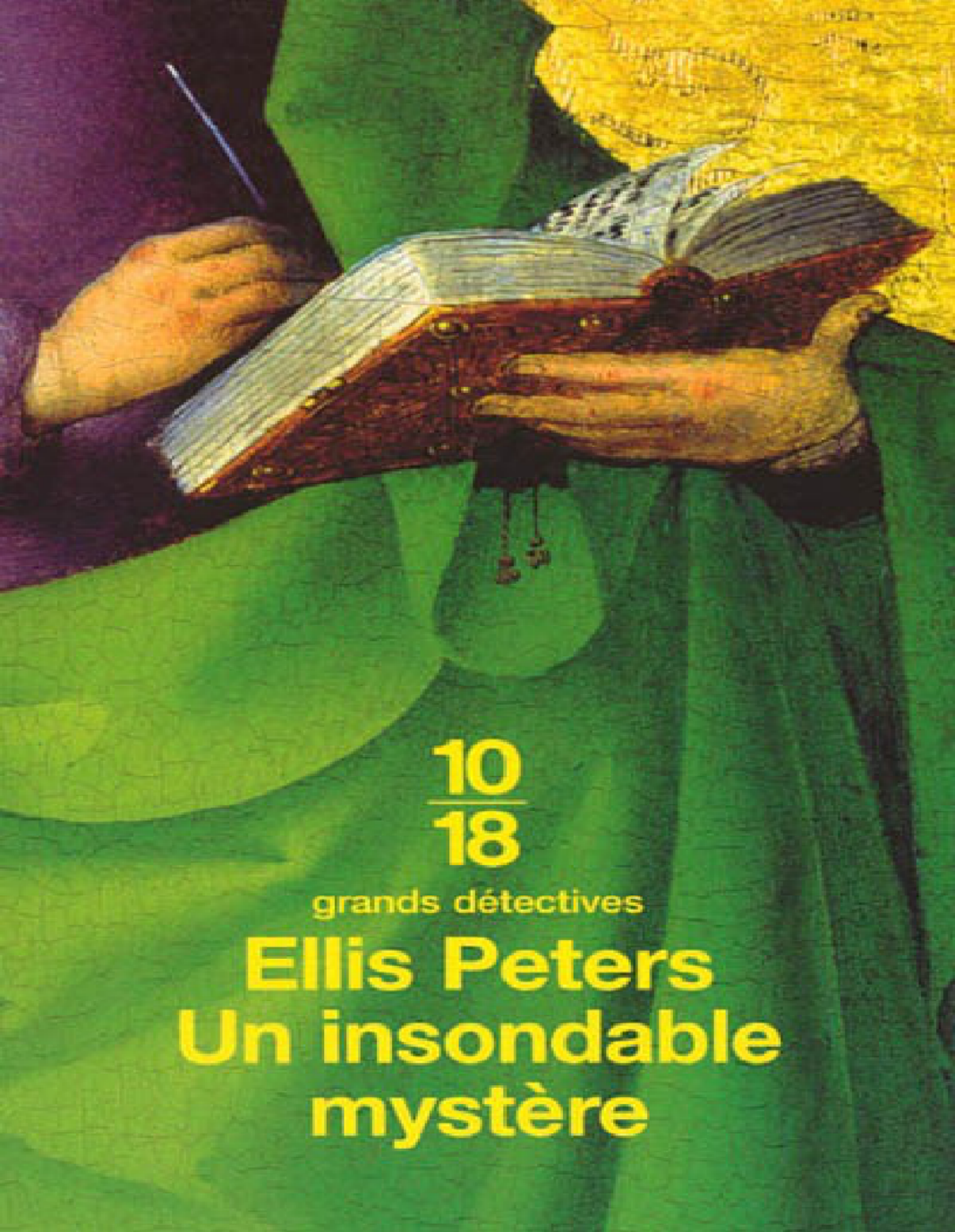


Un insondable mystère

Peters, Ellis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



10

18

grands détectives

Ellis Peters
Un insondable
mystère

ELLIS PETERS

UN INSONDABLE MYSTÈRE

Traduit de l'anglais par Serge Chwat



CHAPITRE PREMIER

Août arriva couronnant cet été 1141, avec ses couleurs fauves comme la crinière d'un lion, somnolent et ronronnant comme un chat au coin du feu. Après les grosses pluies du printemps, le temps s'était mis au beau fixe pour la fête de sainte Winifred[1] et avait conservé la même douceur jusqu'à ce qu'on fasse les blés. Pour une fois la Saint-Pierre tomba à son heure ; on avait fini de glaner et les champs étaient tout blancs, prêts à recevoir les troupeaux qu'on y lâcherait afin qu'ils puissent profiter du regain que la saison avait à offrir. On avait été bien content de célébrer la distribution du pain bénit et les premières prunes prenaient les teintes sombres de la maturité. Les granges de l'abbaye étaient pleines, la paille sèche avait été liée et engrangée, et si la pluie manquait pour donner du fourrage vert aux moutons dans les champs moissonnés, les rosées matinales étaient abondantes. Quand ce temps magnifique changerait, de violents orages n'étaient pas à exclure, mais pour le moment le ciel restait d'une clarté immaculée, et du bleu le plus pâle qu'on pût imaginer.

— Les agriculteurs sont aux anges, constata Hugh Beringar, à peine revenu des moissons dans son château, au nord du comté, et tout hâlé par le soleil qu'il avait pris en travaillant aux champs. Mais chez les grands de ce monde, c'est le chaos. S'il leur fallait s'occuper de leur blé, le porter au moulin et cuire leur propre pain, ils auraient peut-être moins le temps de se quereller et de s'entre-tuer. Enfin, Dieu merci, ça ne va pas trop mal pour nous, préservés, grâce au ciel, de ces massacres. Ce n'est pas que je considère comme une malchance d'être ici dans le Sud, mais ce comté est mon domaine et ses habitants sont sous ma responsabilité. M'occuper de mes affaires me prend bien assez de temps, et quand je les vois tout roses et prospères, avec leurs granges et leurs étables pleines, avec de grosses balles de laine provenant de toisons de bonne qualité, je suis content.

Ils s'étaient rencontrés par hasard au coin du mur de l'abbaye, à l'endroit où la Première Enceinte tourne à droite en direction de Saint-Gilles tout à côté du grand triangle gazonné du champ de foire aux chevaux, tout pâle et clairsemé par le soleil. Les trois jours de la foire

annuelle de Saint-Pierre s'étant achevés la semaine précédente, les marchands avaient fermé boutique et plié bagages. Hugh enfourcha son grand cheval gris à l'ossature bien visible, assez solide pour porter un géant au lieu de ce jeune homme mince et léger auquel il consentait à obéir, bien qu'il ne débordât pas d'affection pour la race humaine en général. Il n'incombait nullement au shérif du Shropshire de veiller à ce que l'on débarrassât complètement le champ de foire au bout des trois jours réglementaires ; malgré cela Hugh aimait bien aller jeter un coup d'œil par lui-même. Ses officiers étaient chargés du maintien de l'ordre en ces lieux et de veiller à ce que les intendants de l'abbaye ne fussent ni spoliés de leurs gains, ni volés ni trompés en venant les prélever. Enfin, c'était terminé jusqu'à l'an prochain. Et ça se voyait à l'œil nu, avec la marque des trous dans le sol pour les poteaux, les traces ovales des boutiques dans l'herbe, les parties vertes, et les endroits piétinés et dénudés entre les étals. Etrange coloris qui allait d'une pâleur malade au vert le plus éclatant, pour redevenir très clair avec des touffes de trèfle résistant, foulées aux pieds comme les empreintes rondes et vertes d'un animal étrange.

— Une bonne averse et il n'y paraîtra plus, dit frère Cadfael jetant sur cet échiquier pâle et lumineux un regard de jardinier. Il n'y a rien au monde d'aussi résistant que l'herbe.

Il avait quitté l'abbaye des Saints-Pierre-et-Paul et se rendait à la chapelle et à l'hospice de Saint-Gilles à un demi-mille de là, juste à l'extérieur de la ville. S'assurer s'il y avait dans l'armoire à pharmacie tous les remèdes nécessaires aux hôtes de passage était l'une de ses attributions, aussi faisait-il le déplacement une fois toutes les deux semaines et plus souvent encore en cas de besoin ou quand les patients étaient particulièrement nombreux. En ce petit matin précis du mois d'août frère Oswin, qui avait travaillé avec lui à l'herbarium pendant plus d'un an, et qui se préparait à mettre en pratique les connaissances qu'il avait acquises au profit des plus déshérités, l'accompagnait. Oswin était robuste, d'une bonne taille et rayonnant d'enthousiasme. A une certaine époque, il s'était montré d'une incroyable maladresse, cassant tout, laissant irrémédiablement brûler les casseroles et ramassant des herbes présentant une ressemblance trompeuse avec celles qu'on lui avait demandées. Mais c'était fini, tout ça. Il ne lui manquait à présent, pour convenir parfaitement au lazaret, qu'un supérieur doté d'assez de sang-froid pour freiner son zèle. L'abbaye avait le droit de nommer qui elle voulait et le laïc qu'on avait choisi serait certainement capable de canaliser le trop-plein d'énergie de frère Oswin.

— Finalement la foire s'est bien passée, dit Hugh.

— Bien mieux que j'aurais pu le penser, avec la moitié du Sud déchirée par les troubles de Winchester. Nous avons même eu des

visiteurs de Flandre.

L'Est-Anglie n'était pas exactement de tout repos en ce moment, mais les marchands de laine n'avaient rien de mauviettes et ce n'était pas le risque présenté par d'éventuelles violences qui allait les détourner d'un profit conséquent.

— Et puis la laine a bien donné, poursuivit Hugh.

Il avait lui-même des troupeaux dans son manoir de Maesbury et la qualité des toisons de cette année n'avait pas de secret pour lui. Il y avait aussi eu quantité d'acheteurs du pays de Galles, tout le long de la frontière. Il existait des liens de sang, de sympathie et d'intérêt mutuel entre Shrewsbury et les Gallois tant de Powys que de Gwynedd, même si parfois des explosions d'antagonisme banal pouvaient rendre la paix précaire. Cet été-là, les relations avec Gwynedd étaient au beau fixe, dans la mesure où les uns et les autres avaient intérêt à contenir les ambitions (territoriales) du comte Ranulf de Chester. Il était plus difficile de prévoir les intentions des gens de Powys, mais ces derniers étaient devenus plus circonspects après s'être fait plusieurs fois taper sur les doigts par Hugh[2].

— La récolte de blé est la meilleure qu'on ait eue depuis des années. Quant aux fruits... Apparemment, ça ira, souffla Cadfael avec prudence, si la sécheresse ne vient pas interrompre leur croissance et si nous n'avons pas d'orages avant la cueillette. Enfin le blé est rentré et la paille mise en bottes, et je ne me souviens pas qu'on ait jamais engrangé autant de foin. Non, on aurait mauvaise grâce à se plaindre.

N'empêche, songea-t-il, non sans surprise, tout cela était bel et bon, mais l'année s'était passée bizarrement ; la fortune des rois et des impératrices avait changé non pas une fois mais deux, alors qu'elle souriait, bienveillante, aux festivités de l'Eglise, ainsi qu'aux espoirs et aux travaux des petites gens, du moins ici, dans les Midlands. Février avait vu le roi Etienne capturé au cours du désastre de Lincoln et envoyé dans un cul-de-basse-fosse du château de Lincoln par son ennemie jurée, l'impératrice Mathilde, qui était également sa cousine et sa rivale pour la couronne. Plus d'un avait tourné casaque après cette catastrophe, à commencer par le propre frère d'Etienne et cousin de Mathilde, Henri de Blois, évêque de Winchester, qui s'était arrangé pour renier son serment et se mettre du côté du vainqueur, se rendant compte un peu tard qu'il aurait été mieux inspiré de prendre plus le temps de réfléchir. Car cette femme stupide, alors qu'on avait disposé la table pour elle à Westminster et qu'elle s'apprêtait à ceindre la couronne, avait trouvé bon de se comporter avec tant d'arrogance et de mépris envers les Londoniens qu'ils avaient pris les armes, furieux, pour la chasser ignominieusement et laisser entrer dans la cité, à sa place, la vaillante épouse du roi Etienne.

Cela n'avait pas arrangé les affaires d'Etienne, qui n'était pas au

bout de sa captivité. Au contraire ; à en croire la rumeur, il s'était retrouvé chargé de chaînes, deux précautions valant mieux qu'une, et d'autre part il représentait le seul atout maître dont disposât encore l'impératrice. Mais cette dernière n'en avait pas moins laissé échapper la couronne à jamais, selon toute vraisemblance, et perdu le soutien non négligeable oh combien ! de monseigneur de Blois qui n'était pas homme à conclure deux fois dans la même année une alliance inconsidérée. Le bruit courait que la dame en question avait envoyé son demi-frère et bras droit, Robert de Gloucester, à Winchester pour tenter d'arranger les choses avec l'évêque et le ramener de son côté, mais le messenger n'avait obtenu qu'une réponse de Normand. On racontait aussi, il y avait probablement d'excellentes raisons à cela, que l'épouse d'Etienne l'avait coiffée au poteau ; elle s'était entretenue en privé avec Henri de Guildford, avait réussi à s'attirer sa sympathie bien mieux que l'impératrice. Il y avait de grandes chances que Mathilde fût au courant. Aux dernières nouvelles, colportées par les retardataires venus du Sud et se rendant à la foire organisée par l'abbaye, l'impératrice aurait hâtivement levé une armée, marché sur Winchester et se serait installée au château royal de la ville.

Entre-temps, le soleil luisait sur Shrewsbury, l'abbaye célébrait sa sainte patronne dans une atmosphère de solennité joyeuse, les troupeaux prospéraient, la moisson blanchissait, on la fit par un temps idéal. Quant aux trois jours de la foire annuelle, ils se déroulèrent paisiblement, les marchands vinrent des quatre horizons du royaume, menèrent rondement leurs affaires, réalisèrent des bénéfices, montrèrent de la sagesse dans leurs achats, et se dispersèrent de nouveau pour regagner tranquillement leurs pénates, comme s'il n'y avait ni roi ni impératrice qui tiennent, ou qu'ils soient incapables de les gêner dans leurs déplacements ou de représenter une menace pour les gens ordinaires.

— Quoi de neuf depuis le départ des marchands ? demanda Cadfael balayant du regard les traces laissées par leurs étals.

— Rien pour le moment. On dirait que les deux partis s'observent de part et d'autre de la cité et qu'ils attendent que leur vis-à-vis se décide. Les gens de la ville doivent retenir leur souffle. Je viens simplement d'apprendre que l'impératrice avait convoqué l'évêque Henri au château ; tout sucre tout miel, il lui a répondu qu'il se préparait pour cette rencontre. Mais jusqu'à présent il s'est bien gardé de se mettre à sa portée. Cependant, ajouta Hugh, pensivement, je suis prêt à parier que c'est la vérité. Elle a rassemblé ses forces, il agira probablement de même avant de se rendre à son invitation – si c'est dans ses intentions !

— Et pendant qu'ils s'observent de près, vous pouvez souffler un peu, remarqua Cadfael avec bon sens.

— Quand mes ennemis en viennent aux mains, ils ne pensent pas à nous tomber dessus, admit Hugh en riant. Même s'ils se réconcilient, ce sera toujours quelques semaines de gagnées pour le parti du roi. Sinon, j'aime mieux les voir en découdre que de tourner leurs armes contre nous.

— Vous le croyez capable de se dresser contre elle ?

— Elle l'a traité avec autant de morgue que tous les autres, alors qu'il ne cherchait qu'à lui rendre service. Maintenant qu'il l'a à moitié défiée, il serait bien inspiré de se rappeler qu'elle n'apprécie guère qu'on se dresse en travers de son chemin. Il ne doit pas être beaucoup plus dur d'enchaîner un évêque qu'un roi, si elle arrive à lui mettre la main dessus. Pour moi. Sa Seigneurie s'est installée dans son propre château de Wolvesey afin d'y soutenir un siège, si les choses vont jusque-là, et il se hâte de battre le rappel de ses hommes. Quand on veut discuter avec l'impératrice, on a intérêt à avoir une armée puissante.

— Celle de la reine ? interrogea Cadfael en tournant vivement la tête.

Hugh avait commencé à faire tourner son cheval vers la ville, mais il regarda par-dessus son épaule nue et hâlée et un éclair brilla dans ses yeux noirs.

— Qui vivra verra ! Je parierais quand même que le premier courrier qu'il a envoyé pour appeler à l'aide a couru chez la reine.

— Frère Cadfael... commença Oswin, qui trottait d'un bon pas à ses côtés comme ils se préparaient à sortir de la ville et que l'hospice et la chapelle, tout simples et gris, se dressaient derrière la longue haie de clayonnage.

— Qu'est-ce, mon fils ?

— Vous croyez vraiment que l'impératrice oserait s'en prendre à l'évêque de Winchester ? Le légat de notre Très Saint-Père !

— Va savoir. Mais elle ne se laisse pas intimider facilement...

— Quand même... Qu'ils puissent seulement songer à s'affronter...

Oswin gonfla ses joues rondes et poussa un grand soupir où se mêlaient l'étonnement et le mépris. Une telle éventualité lui semblait impensable.

— Vous avez connu le siècle et vous avez l'expérience de la guerre et des batailles, mon frère. Je sais bien que des évêques et des hauts dignitaires de l'Eglise sont allés se battre pour le Saint-Sépulcre, mais peuvent-ils s'arroger le droit de recourir à la force pour une cause moins juste ?

Bonne question, songea Cadfael, qu'ils auraient à débattre avec le juge suprême un jour ou l'autre, mais ça n'était sûrement ni la première ni la dernière fois que cela arrivait, aucun doute là-dessus.

— Soyons charitable, rétorqua-t-il prudemment, et disons que dans ce cas Sa Seigneurie peut considérer sa sécurité, sa vie et sa liberté comme une juste cause. D'aucuns ont été appelés à subir le martyre sans protester, mais bien évidemment en témoignage de leur foi. Il faut reconnaître qu'un évêque mort ne serait pas très utile à son Eglise et que le Saint-Père n'aurait guère l'usage d'un légat moisissant sur la paille humide des cachots.

Pendant un moment frère Oswin resta judicieusement muet, réfléchissant à cet argument qu'il semblait trouver quelque peu spécieux, à moins qu'il ne se demandât s'il avait vraiment bien compris.

— Et vous, frère Cadfael, vous reprendriez les armes pour quelque cause que ce soit, maintenant que vous y avez renoncé ? demanda-t-il ingénument, tout à trac.

— Tu as vraiment l'art de poser des questions insolubles, soupira Cadfael. Est-ce que je sais ce que je ferais en cas de besoin urgent ? En tant que membre de notre ordre, j'aimerais éviter d'avoir recours à toute forme de violence ; malgré cela j'espère bien ne pas tourner les talons si je voyais l'innocence ou la faiblesse abusées. Rappelle-toi que même les évêques ont une crosse, qui leur sert à protéger leur troupeau aussi bien qu'à le guider. Que les princes, les impératrices et les guerriers songent à leur devoir ; toi, consacre-toi au tien et tout ira pour le mieux.

Ils s'approchaient du sentier fréquenté qui suivait la pente couverte d'herbe et menait au portail grand ouvert dans la haie de clayonnage. Le modeste clocher de la chapelle les toisait par-dessus le toit de l'hospice.

Frère Oswin monta la pente à vive allure, son visage de chérubin rayonnant de confiance, sûr qu'il était de maîtriser son nouveau champ d'action. Il n'y avait pas une seule embûche qui lui serait épargnée, mais il ne se laisserait jamais arrêter bien longtemps et rien ne parviendrait à doucher son enthousiasme.

— C'est le moment de te rappeler tout ce que je t'ai appris, dit Cadfael. Obéis bien à frère Simon, comme lui a obéi à frère Mark. Pendant un moment tu travailleras sous ses ordres. Le responsable est un laïc de la Première Enceinte, mais tu ne le verras guère en dehors de ses visites et inspections occasionnelles ; toutefois, c'est un brave homme qui écoute ce qu'on lui dit. Quant à moi, je viendrai de temps en temps et si tu as besoin de moi. Viens, je vais te montrer où tout est rangé.

Frère Simon était un homme d'une quarantaine d'années, doté d'un embonpoint réconfortant. Il vint les attendre près du porche, tenant par la main un garçon dégingandé d'une douzaine d'années. L'enfant avait les yeux blancs, recouverts d'une taie due à la cécité, à

cet handicap près il était beau, sain et loin d'être le plus à plaindre en ce lieu où les malades de tout poil pouvaient trouver à la fois un refuge et une prison où abriter leur contagion puisqu'il ne leur était pas permis d'entrer dans la ville et de se mêler aux gens sains. Il y avait des infirmes qui se chauffaient au soleil dans le petit verger derrière l'hospice, des vieillards, des syphilitiques, des femmes âgées qui tressaient des cordes pour lier le blé au fur et à mesure qu'on le mettait en gerbe. Ceux qui pouvaient travailler un peu étaient heureux de s'occuper, ceux qui en étaient incapables restaient au soleil, sauf s'ils avaient des maladies de peau que cette exposition aggravait. Ils demeuraient donc à l'ombre des arbres fruitiers, et s'ils étaient fiévreux, se réfugiaient dans la pénombre fraîche de la chapelle.

— Pour le moment, dit frère Simon, nous avons dix-huit patients ce qui n'est pas si mal pour un été aussi chaud. Il y en a trois qui sont sur pied et qui se remettent petit à petit ; ils n'étaient pas contagieux et pourront reprendre la route d'ici quelques jours. Mais il y en aura d'autres, jeune homme, il y en aura toujours d'autres. Ils vont et viennent. Certains par les routes, d'autres sortent de Dieu sait où. J'espère qu'ils ne se porteront pas plus mal d'avoir franchi la porte de cet endroit.

Il avait un peu la façon de parler d'un prédicateur, ce qui provoqua un sourire discret dans la barbe de Cadfael (qui se rappelait la délicieuse simplicité de Mark), mais c'était un brave homme, dur à la tâche, plein de compassion et remarquablement adroit de ses grosses pattes. Oswin boirait ses homélies avec un étonnement teinté de respect, et se mettrait au travail sans poser de questions, réconforté.

— Je vais moi-même montrer les lieux à ce garçon, si vous le voulez bien, dit Cadfael désignant la besace pleine qu'il avait à la ceinture. Je vous ai apporté tous les médicaments que vous avez demandés, et j'en ai ajouté quelques autres, à tout hasard. On viendra vous retrouver quand on aura terminé.

— Avez-vous des nouvelles de votre protégé ? demanda Simon.

— Mark est déjà diacre. Il me faudra attendre encore quelques années avant de lui confesser mes péchés les plus graves ; comme ça si le cas se présente, je m'en irai en paix.

— Selon ce que dira Mark ? interrogea Simon, montrant une subtilité insoupçonnée, qu'il éclaira d'un sourire. (Il s'autorisait rarement à parler ainsi.)

— Eh bien, répondit Cadfael, très méditatif, j'ai toujours trouvé ce que disait Mark assez bon pour moi. Vous avez sans doute raison. Viens mon garçon, ajouta-t-il, se tournant vers Oswin qui avait suivi cet échange avec l'attention qu'il méritait et un sourire un peu effaré, cherchant à comprendre des propos qui lui restaient insaisissables

comme une plume dans le vent. Viens, allons décharger tout cela, débarrassons-nous de ce poids ; ensuite, nous ferons le tour du propriétaire et je t'apprendrai tout ce qui se passe ici, à Saint-Gilles.

Ils traversèrent la grande salle où se déroulaient les repas et qui servait de dortoir, sauf pour ceux qui étaient trop malades pour qu'on les laisse parmi leurs compagnons en meilleur état. Il y avait un grand placard fermé au loquet dont Cadfael possédait la clé ; à l'intérieur les étagères croulaient sous les pots, flacons et autres bouteilles, ainsi que des boîtes en bois contenant des pastilles, des liniments, des sirops, des lotions, tous produits qui sortaient de l'atelier de Cadfael. Ils vidèrent leurs besaces et remplirent les quelques espaces laissés libres sur les rayons. Oswin était tout fier de la grandeur du mystère auquel il avait été initié et qu'il allait bientôt pratiquer sérieusement.

Il y avait un petit jardin potager derrière l'hospice, un verger et des granges pour les provisions. Cadfael montra à son élève l'intérieur de la clôture, et quand ils eurent parcouru tout le circuit, ils avaient trois patients, curieux, qui ne les lâchaient pas d'une semelle, le vieillard qui s'occupait des choux se flattait de leur montrer sa récolte, un jeune infirme qui sautillait assez lestement sur ses deux béquilles et le petit aveugle qui avait lâché la main de frère Simon pour s'emparer de la ceinture de Cadfael dont il avait reconnu la voix familière.

— Voici Garin, dit Cadfael prenant le garçon par la main cependant qu'ils revenaient vers le petit bureau de frère Simon, sous le porche. Il chante très bien à la chapelle et connaît l'office par cœur. Mais tu ne tarderas pas à les appeler tous par leur nom.

En les voyant revenir, frère Simon abandonna son livre de comptes.

— Alors, vous avez tout vu ? Oh ! ce n'est pas grand, chez nous, mais on en abat du travail ! Vous vous habituerez vite à nous.

Rougissant, Oswin rayonna et répondit qu'il ferait de son mieux. Il attendait vraisemblablement, et non sans impatience, le départ de son mentor de façon à pouvoir exercer ses responsabilités toutes neuves, sans cette gaucherie de l'apprenti qui officie devant son maître. Cadfael le frappa affectueusement sur l'épaule, lui recommanda d'être sage, mais sur un ton qui montrait qu'il n'avait guère de doute à ce sujet et se dirigea vers le portail. Quittant la pénombre du porche, ils étaient maintenant en plein soleil.

— Avez-vous eu des nouvelles fraîches du Sud ?

Les habitants de Saint-Gilles, qu'on rencontrait juste avant de pénétrer en ville, étaient généralement les premiers informés.

— Rien de très significatif. Et cependant, on ne peut s'empêcher de tirer des plans. Il y avait un mendiant en bonne santé, mais plus de première jeunesse, qui nous est arrivé il y a trois jours. Il n'est resté qu'une seule nuit parmi nous. Il venait de Stacey's près d'Andover, un

drôle de type, à qui il manquait peut-être bien une case. Il semble qu'il ait des visions qui le poussent à aller chercher d'autres verts pâturages, et quand ça se produit, il faut qu'il prenne la route. Il paraît qu'il aurait entendu des voix lui disant qu'il aurait tout intérêt à se diriger vers le nord tant qu'il n'était pas trop tard.

— Si un homme de par là-bas qui ne possède rien pour le retenir a ce genre d'idées qui lui trotte en tête, ça n'a rien de surprenant, remarqua Cadfael d'une voix sombre, pas besoin d'avoir une case qui manque pour partir au nord. En fait, c'est peut-être bien parce qu'il a toute sa tête qu'il a songé à cela.

— Oui, c'est possible. Mais ce bonhomme a prétendu – s'il n'a pas rêvé ! – avoir regardé du sommet d'une colline, le jour de son départ ; il aurait vu un nuage de fumée sur Winchester, et la nuit suivante une lueur rouge couvrait toute la cité, comme si elle était la proie des flammes.

— Cela n'a rien d'impossible, dit Cadfael, en se mordant pensivement les lèvres. D'après les dernières nouvelles sérieuses à nous être parvenues, l'impératrice et l'évêque se tenaient à distance respectueuse l'un de l'autre et se préparaient à prendre position. Avec un peu de patience... Mais, apparemment, la patience n'a jamais été son fort à elle. Je me demande, oui, je me demande si elle s'est décidée à l'assiéger. Depuis combien de temps était-il sur la route, votre mendiant ?

— J'imagine qu'il a soigneusement évité de traîner, déclara Simon ; moi je dirais quatre jours, enfin il me semble. Cette histoire remonterait donc à la semaine passée, et jusqu'à présent, pas un mot de confirmation.

— Si elle est exacte, il y en aura, affirma Cadfael, la mine grave, je vous le garantis ! Parmi toutes les rumeurs qui circulent çà et là, les mauvaises nouvelles sont celles qui arrivent le plus sûrement !

Il s'interrogeait toujours sur cette ombre de mauvais augure en rebroussant chemin le long de la Première Enceinte, et il était si préoccupé qu'il salua des gens de connaissance avec un peu de retard et comme sans y penser. C'était le milieu de la matinée, un trafic intense régnait sur la route poussiéreuse et il y avait quelques habitants de cette paroisse de la Sainte-Croix qu'il ne connaissait pas. Il s'était occupé de beaucoup d'entre eux ou de leurs enfants depuis qu'il avait pris l'habit, et même parfois de leurs animaux car celui qui se mêle de guérir les maladies des hommes ne peut s'empêcher d'acquérir ici et là quelques connaissances sur celles des animaux. Leur capacité à souffrir n'est pas moindre que celle de leurs maîtres, mais ils ont moins de moyens de se plaindre, et sans doute moins l'envie. Plus d'une fois, Cadfael aurait souhaité que les hommes traitent mieux leurs bêtes, et il s'efforçait de leur montrer comment s'y

prendre. Les chevaux de guerre avaient joué un rôle dans ce lent et curieux processus qui avait fini par lui faire abandonner le métier des armes pour entrer au couvent.

D'ailleurs, les abbés et les prieurs ne se montraient pas toujours tendres non plus avec leurs mules ou leurs bêtes de somme. Mais au moins les meilleurs et les plus sages d'entre eux reconnaissaient-ils qu'un minimum d'égards était de bonne politique et aussi une conduite de bon chrétien.

N'importe. Que se passait-il donc à Winchester, pour que le ciel y fût noir le jour et rouge la nuit ? Comme les colonnes de feu qui avaient balisé le passage du peuple élu dans le désert, ces signes avaient guidé la fuite du mendiant et lui avaient montré le danger qu'il courait. Cadfael ne voyait aucune raison de mettre ce récit en doute. Le même pressentiment avait dû agiter bien des esprits plus élevés ces dernières semaines, en cet été chaud et sec, proche cousin du feu, qui n'attendait qu'une torche pour s'embraser. Mais que cette femme devait être sotte pour se mettre en tête d'assiéger l'évêque, dans son propre château, en plein dans son fief, alors que la reine qui la valait bien était à un jet de pierre, à la tête d'une armée puissante ! Et il ne fallait pas oublier l'implacable hostilité des Londoniens. L'évêque n'allait pas se laisser marcher sur les pieds, lui qui la défiait par tous les moyens. Tous ces grands personnages bénéficiaient d'une protection très efficace, et s'en sortiraient. Mais les petites gens qu'ils mettaient en danger, les humbles artisans, les commerçants modestes, les ouvriers qui n'avaient pas de forteresses où se cacher, qu'advierait-il d'eux ?

Ses méditations ayant amené ses pensées du traitement des animaux aux tribulations des hommes, il ne fut pas peu surpris d'entendre derrière lui, à un moment où le trafic devenait plus calme sur la Première Enceinte, le claquement net des petits sabots d'une mule qui se rapprochait de lui à vive allure. Il fit halte au coin du champ de foire aux chevaux et regarda derrière lui, mais il ne resta pas longtemps à attendre.

En réalité, il y avait deux mules, L'une était grande et belle, d'une blancheur presque immaculée, monture digne d'un abbé, l'autre plus petite, plus légère, dont la robe évoquait celle d'un faon, trottait courtoisement un ou deux pas en arrière. Mais ce qui décida Cadfael à s'arrêter net pour faire face aux cavaliers, ce qui l'étonna tandis qu'il s'apprêtait à les accueillir comme il convient, c'était que les deux hommes portaient l'habit noir des bénédictins. Il fallait donc les considérer comme des frères. Manifestement, ils avaient eux aussi remarqué sa robe noire et ils se hâtaient de venir le rejoindre. En effet dès qu'il fut immobile, ils mirent leurs montures au pas et arrivèrent doucement près de lui.

— Dieu soit avec vous, mes frères ! s'exclama Cadfael, les considérant avec intérêt. Seriez-vous en route pour notre abbaye, par hasard ?

— Et avec vous, mon frère, rétorqua le premier cavalier, dont la belle voix avait cependant un léger tremblement rauque, comme s'il avait les bronches irritées.

Aussitôt, Cadfael dressa professionnellement l'oreille. Ce souffle rauque, Cadfael l'avait déjà perçu dans la respiration de certains vieillards, qui avaient longtemps mené une vie rude en plein air, mais cet homme n'était pas vieux.

— Vous êtes de l'abbaye des Saints-Pierre-et-Paul ? reprit-il. Oui, c'est là le but de notre voyage, avec des lettres pour le seigneur l'abbé. Je suppose que ce mur tout proche est celui de la clôture. Nous ne sommes donc plus très loin.

— A deux pas, répondit Cadfael. Je vais vous accompagner car je m'y rends, moi aussi. Vous venez de loin ?

Il leva les yeux vers un visage émacié aux traits tirés, bien qu'élégants et impérieux, et aux yeux calmes et très noirs profondément enfoncés dans leurs orbites. L'étranger avait rejeté sa capuche sur les épaules, et sa couronne de cheveux noirs et plats, au-dessus d'une longue figure creusée, évoquait quelque chose de royal. L'homme était grand, solide mais affaibli. Son teint encore un peu hâlé indiquait qu'il venait d'un pays plus chaud que l'Angleterre, et ce hâle, il ne l'avait pas acquis en un jour, même s'il avait pâli au point de sembler maladif à présent. Le corps se tenait en selle comme s'il était né à cheval ; une certaine langueur ralentissait pourtant les mouvements, et sur les traits on lisait une lassitude muette, une résignation sereine qui aurait mieux convenu à un vieillard. Cet homme, lui, n'avait guère que quarante-cinq ans.

— Oui, encore assez, dit-il, répondant à la question avec un petit sourire sans joie. Mais aujourd'hui, nous sommes seulement partis de Brigge.

— Et vous allez encore loin ? Ou comptez-vous rester quelque temps parmi nous ? Je puis vous dire que vous serez les bienvenus, vous et votre jeune compagnon.

Le plus jeune des deux cavaliers chevauchait en silence, légèrement à l'écart, comme tout serviteur qui se respecte accompagnant son maître. Il ne devait pas avoir plus de vingt ans, était grand et souple et cependant s'ils s'étaient tenus côte à côte, le plus âgé l'aurait dépassé d'une bonne tête. Son visage lisse, ovale, confirmait son âge, sans toutefois manquer de fermeté ni de maturité malgré la suavité de ses méplats. Sa capuche était bien tirée sur son front, pour se protéger de l'ardeur du soleil, sans doute. Ainsi dissimulés, ses grands yeux se posaient sans cesse sur son aîné. Une

seule fois, il fixa Cadfael, pour détourner aussitôt le regard.

— Nous pensons rester ici un moment, si le seigneur abbé n'y voit pas d'inconvénient, déclara le plus vieux. Nous avons en effet perdu notre maison, et force nous est de demander asile ailleurs.

Ils avaient recommencé à avancer d'un pas tranquille, les sabots des mules projetant une fine poussière sur la Première Enceinte. Docile, le jeune homme se borna à les suivre, les laissant tous les deux devant. Aux salutations courtoises qu'on leur adressait en chemin, car en cet endroit on connaissait bien Cadfael, le plus âgé répondait calmement par un mot aimable. Quant au plus jeune, il ne desserrait pas les dents. Devant eux, sur la gauche, se dessina la silhouette de la loge du portier et de l'église, tandis qu'à côté d'eux le haut mur réfléchissait la chaleur des pierres. Le cavalier laissa pendre les rênes sur l'encolure de la mule, joignit ses mains aux veines saillantes, aux longs doigts bruns, et poussa un grand soupir. Cadfael garda le silence.

— Pardonnez-moi, mon frère, mes réponses presque malgracieuses. Je ne veux pas vous offenser. Après avoir cheminé longtemps sans souffler mot, j'ai peine à m'exprimer. Et après un massacre et la destruction par le feu, on a la gorge trop sèche pour s'en servir aisément. Vous m'avez demandé si nous venions de loin. Voilà plusieurs jours que nous sommes sur la route, j'ai du mal à rester longtemps en selle, ces temps-ci. Nous venons du sud, comme des mendiants...

— Winchester ! s'exclama Cadfael, subitement convaincu, se rappelant les augures, la fumée et les flammes.

— Dites plutôt de ce qu'il en reste.

Les mains puissantes mais lasses pendaient inertes, abandonnant à Cadfael le soin de conduire la mule le long de l'extrémité ouest de l'église pour franchir la voûte menant à la loge. Ce n'étaient ni le chagrin ni la colère qui enlevaient à cet homme le désir de parler, il avait sûrement vu pire en son temps que les épreuves qu'il évoquait. Ses cordes vocales peinaient d'avoir trop servi et cet écho caverneux dans sa poitrine n'arrangeait rien. A l'époque de sa gloire, il avait dû avoir une belle voix avant que le velours ne s'en déchirât.

— Est-il possible que nous soyons les premiers ? s'étonna-t-il. J'aurais cru que les nouvelles auraient atteint cette lointaine région du Nord depuis une semaine ou presque, mais il est vrai que s'échapper par là risquait de ne pas être chose facile. Faut-il donc qu'on vous apprenne ce qui s'est passé ? Les grands de ce monde se sont abattus sur nous. J'aurais d'ailleurs tort de me plaindre, m'étant rendu coupable de la même chose. L'impératrice a assiégé l'évêque dans son château de Wolvesey en ville, et l'évêque a lâché un déluge de flèches enflammées sur les toits et non sur ses ennemis. La ville est entièrement détruite. Un couvent de religieuses a complètement

brûlé, des églises ont été rasées et mon prieuré de Hyde Mead, que l'évêque tenait tellement à s'approprier, a disparu à jamais, dévoré par les flammes. Nous sommes tous deux sans foyer, réduits à demander asile. Nos frères se sont réfugiés dans tous les monastères bénédictins du royaume, partout où ils ont des liens de sang ou d'amitié. Aucun d'entre eux ne regagnera Hyde.

Ainsi c'était donc vrai. Le doigt de Dieu avait désigné un pauvre diable pour sortir de ce guépier et lui permettre de regarder d'une colline l'incendie aux couleurs noir et pourpre et la fumée anéantir une cité, la cité de l'évêque Henri, auquel il avait mis le feu de sa propre main !

— Que Dieu reconnaisse les siens ! s'écria Cadfael.

— Fions-nous à lui ! répondit la voix à la douceur de miel et à l'écho caverneux qui retentit sous la voûte de la loge.

Le frère portier vint à leur rencontre, les accueillit d'un sourire et un palefrenier s'empressa de s'occuper des mules. La grande cour respirait le calme dans le soleil, en dépit des gens affairés, des moines, des frères lais, des intendants qui la parcouraient dans tous les sens pour vaquer à leurs tâches coutumières. Des petits oblates et des écoliers, mettant à profit la récréation, jouaient à la balle ; leurs voix aiguës, légères s'élevaient dans cette demi-heure de répit qui précédait midi. Régulière comme le cycle des saisons, la vie se laissait entendre, voir, palper.

Ils s'arrêtèrent à proximité de la loge. Cadfael tint l'étrier de l'étranger, ce qui s'avéra inutile car ce dernier mit pied à terre avec le naturel d'un oiseau qui se pose et replie les ailes. Lentement, avec une grâce languide, il redressa son long corps élégant, mais affaibli, une silhouette de plus de 1,80 m. Il se tenait droit comme une lance et n'était guère plus épais. Le plus jeune était descendu en un clin d'œil, et demeurait sur place, tournant, mal à l'aise, autour de Cadfael, dont les attentions le rendaient jaloux. Mais il ne prononça toujours pas un mot, ni de gratitude ni de protestation.

— Je vais vous annoncer à l'abbé Radulphe, si vous le permettez, suggéra Cadfael. Que dois-je dire ?

— Dites-lui que frère Humilis et frère Fidelis, religieux de ce qui fut le prieuré de Hyde Mead, aujourd'hui entièrement détruit, lui demandent audience et protection, dans sa grande bonté et au nom de la règle.

Celui qui parlait ainsi ignorait certes auparavant ce qu'était l'humilité et plus encore la soumission, et pourtant il les avait adoptées l'une et l'autre de tout son cœur.

— Comptez sur moi, dit Cadfael et il se retourna un moment vers le jeune moine, s'attendant à ce que celui-ci dise amen.

La tête encapuchonnée s'inclinait modestement, le visage ovale

se dissimulait dans l'ombre, mais aucune voix ne se faisait entendre.

— N'en veuillez pas, je vous prie, à mon jeune ami, dit frère Humilis très droit, appuyé à la nuque blanche de la mule, s'il ne peut vous saluer comme il faut. Frère Fidelis est muet.

CHAPITRE DEUX

— Amenez-moi donc nos frères, s'écria l'abbé Radulphe, se levant de son bureau, à la fois surpris et inquiet, quand Cadfael lui eut appris leur arrivée et raconté en gros leur histoire.

Il écarta plume et parchemin, et se redressa de toute sa hauteur, l'air sombre, se détachant à contre-jour du soleil qui brillait par la fenêtre du parloir.

— Et dire que pareilles choses se produisent ! La cité et l'église détruites ! Bien sûr qu'ils sont les bienvenus, jusqu'à leur dernier jour s'il le faut. Faites-les entrer, Cadfael. Et restez avec nous. Vous pourrez leur servir de guide par la suite et les conduire auprès du prieur Robert. Il faut leur trouver une place convenable au dortoir.

Cadfael s'exécuta, tout content de n'être pas renvoyé à ses occupations et, traversant toute la grande cour, il conduisit les nouveaux venus vers le coin où étaient situés les appartements de l'abbé, à l'abri de leur petit jardin. Il avait hâte de savoir, de la bouche des voyageurs, comment se présentait la situation dans le Sud, et Hugh aussi sans doute, quand il apprendrait la venue de témoins. Car, naguère encore, les nouvelles mettaient un temps considérable à parvenir jusqu'ici ; cette situation pourrait changer très nettement là-bas à Winchester maintenant que les malheureux moines de Hyde étaient contraints de s'éparpiller pour chercher refuge.

— Père abbé, voici frère Humilis et frère Fidelis.

Il y avait tant de lumière dehors qu'il faisait presque sombre dans le petit parloir avec ses boiseries, et les deux hommes, grands et majestueux, restèrent à s'étudier attentivement dans la pénombre tiède et calme. Radulphe avait lui-même avancé des tabourets pour les nouveaux arrivants qu'il invita à s'asseoir d'un geste de sa longue main ; le plus jeune toutefois se retira, déférent, dans un coin sombre et demeura debout. Sa condition de muet lui interdisait de jouer les porte-parole, ce qui expliquait son effacement volontaire. Mais Radulphe, qui n'était pas encore au courant de l'infirmité du jeune homme, remarqua son geste, et l'enregistra sans marquer ni approbation ni désapprobation.

— Soyez les bienvenus dans notre maison, mes frères, et soyez assurés que nous vous donnerons tout ce dont vous avez besoin. On me dit que vous êtes restés longtemps en selle et qu'un triste événement vous a chassés de chez vous. Je suis navré pour nos frères de Hyde. Mais ici au moins, nous espérons vous offrir la tranquillité d'esprit et un abri sûr. Nous avons eu de la chance pendant ces guerres désastreuses. Vous êtes l'aîné, frère Humilis ?

— Oui, père. Et voici les lettres de notre prier, qui nous recommandent à votre bonté.

Il les sortit de la poche de poitrine de son habit où elles étaient rangées, tendit le bras et les déposa sur le bureau de l'abbé.

— Vous n'ignorez pas, père, que depuis deux ans Hyde est une abbaye sans abbé. Le bruit a couru que monseigneur Henri comptait bien se l'approprier et la transformer en couvent épiscopal, ce à quoi nos frères se sont fermement opposés. Nous priver d'un chef constituait sans doute une démarche destinée à nous affaiblir en nous empêchant de nous exprimer. Maintenant c'est sans importance, car il ne demeure rien de la maison de Hyde, à part quelques ruines noircies par l'incendie.

— C'est tout ce qui subsiste ? s'étonna Radulphe, les mains jointes et les sourcils foncés.

— Oui. Plus tard, peut-être, édifiera-t-on une nouvelle maison. De l'ancienne, il ne reste pas pierre sur pierre.

— Apprenez-nous donc tout ce que vous savez, murmura l'abbé avec lassitude. Nous vivons ici bien loin de tous ces événements, en paix pour ainsi dire. Comment cet holocauste s'est-il produit ?

Frère Humilis – quel nom avait-il bien pu porter en toute fierté avant de décider sereinement de faire vœu d'humilité ? – posa ses mains jointes sur ses genoux et fixa sur l'abbé ses yeux creux. Il avait la trace d'une cicatrice, toute pâle et guérie depuis longtemps, sur le côté gauche de la tonsure. Cadfael la remarqua et reconnut la marque d'un coup porté par un droitier. Il n'en fut pas surpris. Il ne s'agissait pas d'une lame droite comme on en utilise en Occident, mais d'un cimenterre seldjoukide. C'était donc là que l'homme avait acquis ce hâle maintenant à demi effacé et qui avait pris une teinte malade.

— L'impératrice est entrée à Winchester vers la fin de juillet, je ne me rappelle pas la date exacte, et elle s'est installée au château royal près de la porte ouest. Elle a adressé un message à monseigneur Henri dans son palais lui demandant de se rendre auprès d'elle ; il lui aurait répondu qu'il n'y manquerait pas, mais qu'il avait besoin d'un peu de temps. J'ignore quelle excuse il a bien pu alléguer. Il a un peu trop tardé, mais à en juger par ce qui s'est passé, il a mis à profit la période de répit qu'on lui avait laissé, si bien que l'impératrice, perdant patience, a envoyé ses troupes contre lui. Il se trouvait en

sécurité dans son château neuf de Wolvesey, dans le quartier sud-est de la cité, appuyé aux remparts. La reine, de son côté, du moins c'est ce qu'on a dit en ville, a envoyé ses Flamands en toute hâte pour lui prêter main-forte. Quoi qu'il en soit, il avait avec lui une garnison puissante, bien équipée. Je demande pardon à Dieu et à vous, père, ajouta doucement frère Humilis, de m'être ainsi attardé sur tous ces préparatifs militaires, mais j'ai jadis porté les armes, c'est un souvenir qui ne s'oublie pas facilement.

— Dieu veuille que nul n'éprouve le besoin d'oublier le moindre de ses actes accomplis de bonne foi et en toute loyauté, dit Radulphe. Qu'il s'agisse de service armé ou religieux, nous avons tous des devoirs envers ce pays et son peuple. Se boucher les yeux ne saurait être d'une grande utilité à l'un ni à l'autre. Continuez ! Qui a ouvert les hostilités ?

Car enfin, monseigneur Henri et l'impératrice étaient encore alliés quelques semaines auparavant !

— L'impératrice. Elle a fait mouvement pour encercler Wolvesey dès qu'elle a su qu'il s'y était enfermé. Tout ce que ses hommes avaient, ils l'ont utilisé contre le château, et même des engins qu'ils ont trouvé le moyen de mettre sur pied. Et ils ont abattu bâtiments, boutiques, maisons, tout ce qui était trop près, pour dégager le terrain. Mais l'évêque avait une garnison nombreuse et ses murs sont neufs. J'ai entendu dire qu'il avait commencé à édifier son château voici une dizaine d'années. Ce sont ses hommes qui ont commencé à jouer avec le feu. Une bonne partie de la cité intra-muros a brûlé, des églises aux boutiques en passant par un couvent ; et ça n'aurait pas pris de telles proportions si l'été n'avait pas été aussi chaud ni aussi sec.

— Et Hyde Mead ?

— Impossible de savoir d'où sont parties les premières flèches qui l'ont incendié. A ce moment, les combats avaient gagné l'extérieur des remparts, et il y a eu des pillages, comme toujours. Nous avons lutté contre le feu aussi longtemps que possible, mais il n'y avait personne pour nous aider, et l'incendie était trop violent ; nous n'avons pas pu le maîtriser. Notre prieur nous a ordonné de nous chercher un asile à la campagne ; nous avons obéi. Moins nombreux qu'au départ, murmura-t-il, nous avons eu des morts.

Oui, il y a toujours des morts, en général parmi les innocents incapables de se défendre. Les sourcils froncés, Radulphe fixa ses mains réunies en coupe, et réfléchit.

— Le prieur était vivant, puisqu'il a pu écrire. Où est-il à présent ?

— En sécurité, dans le manoir d'un parent, à quelques milles de la cité. Il nous a donné l'ordre de partir, et de nous disperser là où nous aurions le plus de chance de trouver un abri. Je lui ai demandé

s'il m'autorisait à venir me réfugier ici, en compagnie de frère Fidelis. Et nous voici, nous nous remettons entre vos mains.

— Pourquoi ? s'enquit l'abbé. Vous êtes les bienvenus, naturellement, je voudrais simplement savoir pourquoi ici ?

— Eh bien, père, à un ou deux milles en amont, il y a un manoir appelé Salton. C'est là que j'ai vu le jour. L'envie m'est venue de revoir cet endroit, tout au moins de m'en rapprocher, avant de mourir, répondit Humilis, adressant un sourire au regard pénétrant qui le dévisageait. C'est la seule propriété que possédait mon père en ce comté. Le hasard m'y a fait naître. Il est bien naturel à un homme chassé de sa dernière demeure de se tourner vers la première.

— Vous dites vrai. Dans la mesure du possible, nous tiendrons lieu de cette demeure. Mais... et votre jeune frère ?

Fidelis rejeta sa capuche sur sa nuque, inclina respectueusement la tête et eut un petit geste des mains en signe de soumission, sans émettre un seul son.

— Comme il est incapable de le faire lui-même, je vous remercie pour nous deux. Ma santé n'a guère été florissante à Hyde et frère Fidelis, par pure bonté d'âme, est devenu mon ami et mon serviteur fidèle. N'ayant pas de famille vers qui se tourner, il a choisi de rester à mes côtés et de veiller sur moi comme avant. Avec votre permission.

Il attendit un signe de tête et un sourire d'approbation avant de poursuivre.

— Frère Fidelis servira Dieu ici, par tous les moyens dont il dispose. Je le connais et je réponds de lui. Il n'a qu'un handicap : la voix lui manque. Oui, frère Fidelis est muet.

— Il n'en est pas moins le bienvenu, affirma Radulphe, même s'il ne peut prier à voix haute. Son silence sera peut-être plus éloquent que nos paroles.

S'il avait été surpris, il s'était dominé si vite qu'il n'en manifesta rien. Ce n'était pas demain la veille qu'on verrait l'abbé Radulphe déconcerté.

— Après ce voyage, dit-il, vous devez être fatigués tous deux et encore sous le choc ; il faut qu'on vous trouve un lit, un endroit bien à vous, et du travail. Maintenant je vous confie à Cadfael ; il vous conduira auprès du prieur Robert et vous montrera toute la clôture, le dortoir, le réfectoire, les jardins et l'herbarium, son domaine d'élection. Il vous procurera des rafraîchissements et un endroit pour vous reposer, car c'est cela dont vous avez besoin. A vêpres, vous vous joindrez à nous pour la prière.

La nouvelle de l'arrivée de ces gens du Sud poussa Hugh Beringar à venir en toute hâte s'entretenir d'abord avec l'abbé puis avec frère Humilis, qui recommença volontiers son récit. Quand il lui eut soutiré tout ce qu'il pouvait, Hugh alla rejoindre Cadfael dans le

jardin aux simples, où il était en plein arrosage. Il restait encore une heure avant vêpres ; c'était le moment où le travail touchait à sa fin et même un jardinier avait bien le droit de se détendre, de se reposer un bout de temps à l'ombre. Cadfael mit son arrosoir de côté, abandonnant ses plates-bandes au soleil jusqu'à ce que tombe la fraîcheur du soir et s'installa près de son ami sur le banc au pied du haut mur sud.

— La situation vous laisse donc un moment de répit, remarqua Cadfael. C'est déjà ça. Pendant qu'ils ne songent qu'à en découdre, ils vous oublient. Quel dommage cependant que la guerre soit tombée sur les citadins, les moines et ces pauvres nonnes ! Mais c'est la vie, je suppose. La reine et ses Flamands doivent être dans la ville à l'heure qu'il est ou peu s'en faut. Que va-t-il se passer maintenant ? Les assiégeants pourraient bien se retrouver assiégés eux-mêmes.

— Ça ne serait pas la première fois, admit Hugh. L'évêque a été informé qu'il vaudrait mieux ne pas laisser vide son garde-manger, mais elle a peut-être pris ses désirs pour des réalités. Si je commandais les armées de la reine, je prendrais tout mon temps pour interdire les routes menant à Winchester et je m'assurerais qu'aucune nourriture ne puisse y entrer. Bon, nous verrons. A ce qu'il paraît, vous êtes le premier à avoir parlé à ces deux moines de Hyde.

— Ils m'ont rattrapé sur la Première Enceinte. Quelle opinion avez-vous d'eux, vous qui vous êtes attardé en leur compagnie ?

— Que voulez-vous que je vous dise, comme ça, au premier abord ? Un malade et un muet. Et vous ? Qu'en pensent vos frères ?

Hugh observait attentivement le visage camus, endormi, secret de son vieil ami, dans la chaleur de cette fin d'après-midi, visage qui ne lui restait jamais complètement indéchiffrable.

— Le plus âgé est manifestement noble, poursuivit-il. Il est malade aussi. Je suppose qu'il a été soldat, j'ai cru remarquer de vieilles blessures. Vous avez vu qu'il marche un peu en crabe, avec une faiblesse dans le côté gauche. Quelque chose qui ne s'est jamais complètement guéri. Quant au jeune... je comprends sans peine qu'il soit tombé sous le charme d'un tel homme et qu'il l'idolâtre. C'est heureux pour tous les deux ! Il a un protecteur puissant, et le maître a un infirmier dévoué. Mais j'attends votre verdict, insista Hugh, le défiant de trouver mieux, avec un sourire confiant.

— Vous n'avez pas encore deviné le nom de notre nouvelle recrue ! Peut-être ne vous a-t-on pas tout dit, reconnut Cadfael, tolérant, car je l'ai appris presque par hasard. Un passé militaire, oui, il l'a avoué, mais vous vous en seriez rendu compte. Pour moi, cet homme a quarante-cinq ans bien sonnés et ses cicatrices sont visibles. Il dit aussi être né ici, à Salton, qui appartenait alors à son père. Il a aussi une cicatrice sur la tête, que révèle la tonsure, blessure causée

par un cimeterre seldjoukide il y a quelques années. Une simple coupure, complètement refermée, mais qui ne passe pas inaperçue. Dans le temps, le domaine de Salton relevait de l'évêque de Chester qui l'accorda à l'église de Saint-Chad ici, intra-muros. Elle l'a depuis des années cédé à une famille noble, les Marescot. A présent, un régisseur s'en occupe, précisa-t-il, ouvrant calmement un œil brun sous des sourcils fournis aux couleurs de l'automne. Frère Humilis est un Marescot. A ma connaissance, il n'y a pas trente-six Marescot de cet âge qui soient partis à la croisade, il y a seize ou dix-sept ans. J'étais un tout jeune moine, à l'époque, une partie de moi demeurerait là-bas, et j'avais toujours un œil sur ceux dont on disait qu'ils avaient pris la croix. Aussi naïfs et enthousiastes que je l'avais été, certes, et se préparant, comme moi, à une belle désillusion, mais leur initiative ne manquait pas de pureté. Il y avait un certain Godfrid Marescot qui avait emmené avec lui une soixantaine d'hommes de ses propres terres. Il jouissait d'une réputation incontestée de courage.

— Vous croyez que c'est lui ? Dans cet état ?

— Pourquoi non ? Les grands peuvent être blessés aussi gravement que les humbles. D'autant plus s'ils marchent en tête de la troupe et non pas derrière, déclara Cadfael. On disait de celui-là qu'il ne cédaît jamais sa place de premier.

Son sang de croisé bouillonnait encore dans ses veines ; il ne pouvait s'empêcher de le manifester à chaque occasion, même si la réalité avait refroidi ses rêves et ses espoirs depuis toutes ces années. D'autres aussi n'avaient écouté que leur foi, et s'étaient comme lui détournés en frissonnant d'une grande partie de ce qui se commettait au nom de cette même foi.

— Je suis sûr que Robert parcourt en ce moment même l'histoire des seigneurs de Salton, murmura Cadfael, et il ne manquera pas d'y trouver son homme. Il connaît l'arbre généalogique de tous les nobles de ce comté et au-delà, depuis trente ans et plus. Frère Humilis n'aura aucun mal à s'établir ici, sa seule présence répand son lustre parmi nous, il n'a nul besoin de mérites supplémentaires.

— Cela tombe bien, constata Hugh avec un sourire en coin, car je crains qu'il ne soit plus physiquement capable de grand-chose, sauf peut-être à mourir ici et à y être enterré. Entre nous, vous vous y connaissez mieux que moi en matière de maladies mortelles, cet homme a déjà un pied dans la tombe. Ce n'est pas pour demain, mais l'issue me paraît évidente.

— C'est aussi vrai pour vous et moi, objecta sèchement Cadfael. Quand au temps qui lui reste, ni vous ni moi n'en connaissons la durée. Il arrivera ce qui arrivera. Jusque-là, chaque jour compte, le premier pas moins que le dernier.

— Amen ! s'exclama Hugh, qui sourit sans remords. Mais vous

aurez à vous occuper de lui d'ici peu. Et son protégé – le petit muet ?

— Rien de rien. Que du silence, et il se fonda dans l'ombre. Laissez-nous du temps, et nous apprendrons à le connaître mieux.

Celui qui a renoncé à posséder quoi que ce soit peut se déplacer sans peine d'une maison à l'autre, s'y sentir autant chez lui et se passer de tout aussi aisément à Shrewsbury qu'à Hyde Mead.

Un homme ayant revêtu la robe de ceux qui sont soumis à la même discipline n'a nul besoin qu'on le remarque pendant plus d'une journée. Frère Humilis et frère Fidelis reprirent ici, dans les terres du milieu, le rythme qu'ils avaient adopté dans le Sud et le déroulement de la journée leur procura la même sérénité reconfortante. Le prier, toutefois, avait mis fin, d'une façon satisfaisante, à ses cogitations sur les tenures féodales et la généalogie des familles du comté, et il s'empressa d'informer tout le monde, par l'intermédiaire de son dévoué factotum frère Jérôme, que l'abbaye avait acquis une recrue de choix, un croisé à la réputation notoire, qui s'était fait un nom dans les combats récents contre Zenghi, le dangereux atabek de Mossoul qui constituait la menace la plus grave pour le royaume de Jérusalem.

Ce brave prier n'avait d'ambition personnelle qu'à l'intérieur du monastère, malgré cela il ne manquait jamais de s'intéresser aux fortunes changeantes du monde extérieur. Quatre ans auparavant, Jérusalem avait été profondément ébranlé par la défaite que ce même Zenghi avait infligé au roi, mais le royaume avait survécu en s'alliant à l'émirat de Damas. Au cours de cette bataille malheureuse, Godfrid Marescot avait joué un rôle héroïque.

— Il a assisté à tous les offices et travaillé ferme pendant chacune des heures réservées au travail, affirma frère Edmond, l'infirmier, regardant le nouveau moine traverser lentement la cour pour se rendre à complies dans la lumière radieuse et la tiédeur persistante de la soirée. Et il ne nous a jamais demandé de l'aide, ni à toi ni à moi. Mais je lui voudrais meilleure mine et un peu plus de chair sur les os. Son hâle s'efface, et il n'a plus guère de sang dans les veines.

Derrière son maître, son ombre fidèle suivait, jeune et souple, à grands pas glissés, prêt à avancer la main pour le prendre par le coude s'il chancelait, ou à enlacer son corps maigre s'il trébuchait ou tombait.

— Tiens, remarqua Cadfael, en voilà un qui sait tout et qui ne peut rien dire. D'ailleurs même s'il pouvait, il refuserait sans la permission de son maître. C'est le fils d'un de ses colons, tu ne crois pas ? Sûrement quelque chose dans ce goût-là. Ce garçon a été bien élevé et il est instruit. Il connaît le latin presque aussi bien que son maître.

A la réflexion, il pouvait sembler exagéré de considérer comme un maître quelqu'un qui avait pris le nom d'Humilis et avait renoncé au monde.

— Je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'un fils naturel, murmura Edmond, marquant une hésitation nuancée de respect. Je me fourre peut-être le doigt dans l'œil, mais c'est vraiment ce qui m'est venu à l'idée. Pour moi, Humilis est tout à fait du genre à aimer et protéger sa descendance, et si ce jeune homme l'aime et l'admire, c'est peut-être pour ça ou pour tout autre chose.

C'était en effet très possible. Il y avait entre ces deux hommes, tous deux de haute taille, une certaine ressemblance, jusque dans la netteté des traits, du moins, songea Cadfael, dans la mesure où on avait bien regardé ceux de frère Fidelis qui circulait dans la clôture avec tant de discrétion, s'efforçant patiemment de se repérer en ces lieux inconnus. Il avait perdu au change plus encore peut-être que son aîné, dont il ne possédait ni l'expérience ni la confiance en soi, car l'anxiété caractérise souvent la jeunesse. Il suivait partout son mentor et cette lumière directrice guidait tous ses mouvements. Ils partageaient un cabinet particulier du scriptorium, car il était évident que seule une activité sédentaire convenait à frère Humilis qui avait montré beaucoup de délicatesse en tant que copiste et d'adresse comme enlumineur. Et comme à la longue son travail devenait moins précis et que sa main manquait de fermeté dans les détails, l'abbé avait décrété que frère Fidelis resterait avec lui pour l'aider quand il aurait besoin qu'on le relaie. Une main était remplacée par une autre comme si c'était d'elle qu'elle apprenait le métier, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'amour et d'émulation. A eux deux, ils accomplissaient une tâche un peu lente mais admirable.

— Je n'avais jamais pensé à quel point quelqu'un qui ne peut pas parler paraît différent et inaccessible, et comme il est difficile de l'atteindre, dit Edmond, réfléchissant à voix haute. Je me suis surpris à parler de lui à frère Humilis, alors que le garçon était tout près, et j'en ai eu honte – comme s'il était sourd et idiot. J'ai rougi devant lui. Mais comment peut-on entrer en contact avec ces gens-là ? C'est une expérience entièrement nouvelle pour moi, et qui me déroute.

— Moi aussi, tu sais, avoua Cadfael.

C'était vrai, il l'avait remarqué. Le silence (ou plus exactement la modération dans le discours) qu'ordonne la règle était une chose, celui qui entourait frère Fidelis en était une autre. Ceux qui devaient communiquer avec lui avaient tendance à se servir beaucoup de gestes plutôt que de mots, à moins de n'en utiliser aucun, comme pour refléter son silence. Comme si, en vérité, il n'entendait ni ne comprenait rien. Mais manifestement ça n'était pas le cas du tout, ses sens fonctionnaient à merveille, il avait l'oreille fine et réagissait au

moindre bruit. Et cela aussi, c'était curieux. Le plus souvent, les muets étaient forcés de se taire parce qu'ils n'avaient jamais appris les sons et donc ne les utilisaient pas. Or ce jeune homme savait parfaitement lire et écrire et avait des rudiments de latin, ce qui témoignait d'un esprit bien plus vif que la moyenne. A moins, songea Cadfael, que cette infirmité ne soit relativement récente et qu'elle provienne d'une constriction des cordes vocales ou des muscles de la gorge. Et même s'il était muet de naissance, est-ce que cela n'aurait pas pu provenir de nerfs trop tendus sous la langue qu'on pourrait remettre en état en les exerçant ou libérer à la pointe d'un couteau ?

— Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, se tança vertement Cadfael, renonçant à ces spéculations qui ne le menaient nulle part.

Et il se rendit à complies, plein d'une contrition inhabituelle ; par pénitence il s'imposa de rester silencieux tout le reste de la soirée.

Le lendemain, on ramassa des prunes d'un rouge profond juste avant qu'elles arrivent à maturité. On en mangerait certaines telles quelles, à peine cueillies, frère Petrus en mettrait d'autres à bouillir pour faire des conserves aussi épaisses et sombres que des gâteaux de pavots, les autres il les disposerait sur des claies dans un bâtiment spécial où elles se plisseraient et deviendraient donc comme de la guimauve. Cadfael avait quelques arbres dans un petit verger à l'intérieur de la clôture, alors que la plupart des arbres fruitiers se trouvaient dans les jardins principaux de la Gaye, ces riches prairies le long du fleuve. Les novices et les jeunes moines ramassaient les fruits ; les élèves et les oblats avaient la permission de les aider et si tout le monde savait que quelques prunes allaient sous les tuniques et non dans les paniers, Cadfael fermait les yeux tant que ces menus larcins se cantonnaient dans des limites raisonnables.

C'eût été beaucoup que de demander le silence par un aussi beau temps et avec une occupation si agréable. Les voix des enfants sonnaient joyeusement aux oreilles de Cadfael tandis qu'il décantait son vin à l'atelier, qu'il déambulait parmi ses plantes, qu'il sarclait et arrosait à l'ombre du mur. Oui, c'était un son bien agréable ! Il y a des voix qu'il reconnaissait, celles, légères et aiguës, des enfants, et l'infinie variété de celles de leurs aînés. Ce timbre chaud et clair appartenait à frère Rhunn, le plus jeune des novices ; il avait seize ans, et il n'avait été admis comme tel que depuis deux mois, mais n'avait pas encore reçu la tonsure au cas où il reviendrait sur sa décision impulsive de renoncer au monde qu'il connaissait à peine. Rhunn pourtant ne remettrait pas son choix en cause. Il était infirme en arrivant à l'abbaye pour la fête de sainte Winifred, il souffrait beaucoup et elle lui avait accordé la grâce de retrouver sa vigueur ainsi que l'usage de ses deux jambes. Depuis, il répandait comme une lumière sur tous ceux qui l'approchaient, comme sans doute

maintenant sur son compagnon de travail le plus proche. Cadfael se dirigea vers le verger pour jeter un coup d'œil. Le garçon qui boitait bas jadis était installé, sûr de lui, parmi les branches et prenait les fruits avec tant d'adresse et de douceur qu'il en ternissait à peine l'éclat, puis il se penchait et les déposait dans le panier qu'un moinillon de haute taille tendait vers lui. Ce jeune homme tournait le dos à Cadfael et il ne le reconnut pas sur-le-champ, mais quand il contourna l'arbre pour mieux suivre Rhunn, il constata qu'il s'agissait de frère Fidelis.

C'était la première fois que Cadfael avait l'occasion de bien voir son visage, dans le soleil, sans la protection de la capuche. Apparemment Rhunn était de ceux au moins qui pouvaient approcher le muet sans difficulté ; il lui parlait gaiement et ne trouvait rien de gênant dans le silence de l'autre. Rhunn se pencha en riant, Fidelis, souriant, leva les yeux, la joie de l'un se reflétait sur le visage de l'autre. Leurs mains se touchèrent sur l'anse du panier que Rhunn balançait au bout de son bras tendu cependant que Fidelis cueillait une grappe de fruits, pas très haut, qu'on lui désignait depuis le faîte de l'arbre.

Après tout, songea Cadfael, il fallait s'attendre à ce que cette innocence teintée de courage parvînt à ces résultats là où la plupart d'entre nous hésitent à s'aventurer. Sans compter que, pendant la plus grande partie de sa vie, Rhunn avait souffert d'une infirmité qui le séparait des autres, mais ne lui inspirait aucune amertume. Quoi de plus naturel pour lui que de s'avancer sans crainte pour rompre l'isolement de quelqu'un d'autre ? C'était tout à son honneur, et grâce à Dieu les enfants ne manquent pas de courage !

Perdu dans ses pensées, il retourna à ses mauvaises herbes, gardant l'image de ce bref sourire radieux, chez quelqu'un qui d'ordinaire se cantonnait dans l'ombre. Un visage ovale, des traits nets, naturellement graves, un grand front, des pommettes hautes, une peau saine de la couleur de l'ivoire, douce et lisse. Là, dans le verger, il paraissait à peine plus âgé que Rhunn, et cependant ils avaient sûrement quelques années de différence. Le halo de cheveux bouclés autour de sa tonsure reflétait les couleurs de l'automne et tirait très nettement sur le roux sans flamboyer pour autant ; ses grands yeux légèrement écartés sous des sourcils fournis, presque droits, étaient d'un gris lumineux, du moins en plein soleil. C'était un jeune homme très avenant qui évoquait, en plus discret, le rayonnement de Rhunn, comme un mariage entre l'ombre et la lumière.

Les ramasseurs étaient toujours à l'œuvre, mais leur travail touchait à sa fin quand Cadfael reposa sa houe et son arrosoir et alla se préparer pour vêpres. La grande cour bruissait de l'agitation propre à la fin de l'après-midi ; les religieux revenaient de la Gaye où ils

avaient travaillé, des gens arrivaient à l'hôtellerie et aux écuries, et dans le cloître résonnait le petit orgue portatif de frère Anselme, essayant un cantique nouveau. Enlumineurs et copistes allaient mettre la touche finale à leur ouvrage du jour, avant de nettoyer leurs plumes et leurs pinceaux. Frère Humilis devait être seul dans son cabinet particulier, puisqu'il avait envoyé frère Fidelis se livrer à une tâche plus amusante au jardin, sinon rien n'aurait pu pousser le garçon à le laisser. Cadfael avait d'abord pensé à aller rendre une petite visite au premier chantre et à passer un quart d'heure agréable à bavarder avec Anselme avant que sonne la cloche des vêpres ; peut-être s'entretiendraient-ils de musique ? Mais il se rappela le jeune muet à qui son maître avait accordé un moment de détente au verger parmi ses pairs ; cela le troubla quand il pénétra dans le cloître et le visage maigre de frère Humilis, secret, dominant sa souffrance dans sa solitude hautaine lui passa devant les yeux. A moins qu'il ne s'agisse d'une solitude beaucoup plus humble. C'est l'humilité qu'il avait revendiquée et c'est par elle qu'il voulait être accepté, exigence considérable pour quelqu'un d'aussi célèbre car nul en ces lieux n'ignorait sa réputation. S'il voulait y échapper en se montrant aussi discret que son serviteur, il s'était cruellement trompé.

Renonçant à aller voir Anselme, Cadfael se dirigea au contraire vers l'allée nord du cloître, là où le soleil réchauffait encore à cette heure les cabinets particuliers du scriptorium. On avait attribué à Humilis un bureau où la lumière donnait en premier et s'attardait jusqu'au soir. L'endroit était très calme, les sons discrets du petit orgue d'Anselme paraissaient très lointains, étouffés. L'herbe de la cour se dressait pâle et sèche, malgré un arrosage quotidien.

Cadfael appela tout doucement frère Humilis depuis l'entrée du cabinet.

Le parchemin avait été repoussé de travers, un petit pot d'or avait répandu son contenu en tombant par terre. Frère Humilis était affalé sur son bureau, le bras droit tendu pour se retenir au rebord de bois, tandis qu'il s'étreignait l'aine de la main gauche, se pressant fortement le flanc du poignet. Sa joue gauche reposait sur son travail et il s'était taché de bleu et d'écarlate ; il avait fermé les yeux, les crispait pour tenter de contenir la douleur qui l'envahissait, sans toutefois émettre le moindre son. S'il avait gémi, ceux qui travaillaient dans les parages l'auraient entendu. Ce dont il souffrait, il le gardait pour lui. On ne le changerait pas de sitôt.

Cadfael le soutint avec précaution, évitant de déplacer les bras. Les paupières veinées de bleu se soulevèrent dans les orbites creusées et deux yeux brillants, intelligents, voilés par la souffrance, le dévisagèrent.

— Frère Cadfael...

— Reposez-vous un moment, conseilla ce dernier. Je vais chercher Edmond... Le frère infirmier.

— Non, mon frère ! Emmenez-moi... m'allonger. Ça va passer... ce n'est pas nouveau. Mais allez-y tout doucement ! Je ne tiens pas à me donner en spectacle...

Il serait plus rapide et plus discret de l'aider à emprunter l'escalier qui servait aux matines pour l'emmener à sa cellule, dans le dortoir, plutôt que de se rendre à l'infirmierie en traversant toute la grande cour, et il semblait tenir particulièrement à éviter de semer la panique autour de lui. Il se leva en faisant appel plus à sa volonté qu'à ses forces physiques, pesant de tout son poids contre l'épaule de Cadfael qui l'entourait de son bras robuste. Ils passèrent inaperçus dans la pénombre fraîche de l'église et montèrent lentement l'escalier. Etendu sur son propre lit, Humilis s'abandonna aux soins de Cadfael, avec un morne et patient sourire, sans élever la moindre protestation quand ce dernier le dépouilla de son habit et découvrit la traînée oblique de sang et de pus mêlés qui marquait sa hanche gauche sous le pantalon de toile et descendait jusqu'à l'aîne.

— Ça se rouvre, murmura-t-il d'une voix à peine audible. De temps à autre, ça suppure – je sais. Cette longue chevauchée... Pardonnez-moi, mon frère, pour cette odeur atroce.

— Il faut que j'aille chercher Edmond, dit Cadfael, détachant le cordonnet et dégageant la chemise, sans découvrir encore la plaie qu'il y avait en dessous. Le frère infirmier doit être mis au courant.

— Bon... mais personne d'autre. C'est absolument inutile.

— A part frère Fidelis. Il sait tout, j'imagine.

— Oui, tout ! souffla Humilis, avec un sourire las et affectueux. Il n'y a rien à craindre de lui, même s'il pouvait parler, il ne dirait rien, mais il connaît parfaitement mes souffrances. Laissons-le tranquille jusqu'à la fin des vêpres.

Quand Cadfael le quitta, il avait les yeux clos et semblait un peu soulagé. Le vieux moine descendit chercher Edmond qu'il trouva juste au moment où il se rendait à l'office.

Remplis de prunes, les paniers étaient disposés le long de la haie du jardin ; les ramasseurs, eux, devaient déjà se trouver à l'intérieur de l'église, après de hâtives ablutions. C'était mieux ainsi, frère Fidelis n'apprécierait peut-être guère que d'autres s'occupent de son maître. Mais s'il voyait que celui-ci allait mieux et qu'on avait bien pris soin de lui, il ne se froisserait pas. Cette méthode en valait bien une autre pour gagner sa confiance.

— J'étais sûr qu'on aurait besoin de nous avant longtemps, dit Edmond, précédant Cadfael et montant quatre à quatre l'escalier des matines. De vieilles blessures, tu crois ? Alors tes connaissances seront

plus utiles que les miennes, ce domaine t'est familier.

La cloche était redevenue silencieuse. Ils entendirent les premières notes de l'office s'élever doucement de l'intérieur de l'église en entrant dans la cellule du malade qui souleva lentement, péniblement les paupières, et leur sourit.

— Je suis désolé, mes frères, de vous donner tant de mal...

Ses yeux creux se voilèrent de nouveau, mais il était parfaitement conscient et se laissa docilement ausculter.

Ils écartèrent le linge et découvrirent un corps qui n'était plus que ruine. Une sorte de carte au dessin erratique de tissu cicatriciel s'étendait depuis sa hanche gauche où les os étaient restés intacts par miracle, traversait obliquement le ventre et s'enfonçait profondément dans l'aine. Sa couleur avait la pâleur de la chaux avec des stries profondes, là où l'homme avait été à demi éventré, mais la plaie s'était bien renfermée. Vers la partie supérieure en revanche, elle flambait toute rouge et irritée, l'inflammation du ventre s'ouvrait sur les lèvres humides d'une blessure d'où sortait une humeur nauséabonde et une légère traînée de sang.

La croisade avait valu à Godfrid Marescot une infirmité irréparable sans cependant mettre ses jours en danger. Les lépreux sans mains ni visage qui se traînent jusqu'à Saint-Gilles, songea Cadfael, ont un sort aussi peu enviable. Il marquait le terme d'une lignée ; cette noble plante serait désormais incapable de porter des fruits. Car enfin, à quoi bon être un homme si on a perdu sa virilité ?

CHAPITRE TROIS

Edmond courut chercher des linges doux et de l'eau tiède, tandis que Cadfael se précipitait vers son atelier pour y prendre potions, liniments et autres décoctions. Demain il irait cueillir de la bétouine d'eau, de la pirole et de l'épiaire, toutes fraîches et pleines de jus, plus efficaces que les pommades et onguents qu'il en tirait et qu'il conservait dans son magasin. Mais pour ce soir, il faudrait s'en contenter. La sanicle, la jacobée, l'herbe aux écus, la langue-de-serpent, toutes efficaces pour nettoyer et cicatriser les vieilles blessures qui s'infectaient, il n'aurait pas de peine à les trouver au pied des haies et dans les prairies avoisinantes, ainsi que sur les berges de la Meole.

Ils nettoquèrent la plaie qui suintait avec une lotion de sanicle et d'épiaire, appliquèrent dessus un onguent composé de ces mêmes herbes, mêlées de bétouine, de pirole et de mouron des oiseaux, la couvrirent d'un linge propre et enveloppèrent le torse dévasté du malade de bandages destinés à maintenir la compresse en place. Cadfael avait aussi apporté une potion pour calmer la douleur, un sirop d'épiaire et de millepertuis dans un peu de vin, avec un doigt de sirop de pavot. Frère Humilis les laissa le soigner sans mot dire.

— Demain, dit Cadfael, j'irai cueillir des herbes fraîches avec lesquelles je fabriquerai un emplâtre, c'est plus efficace, et ça vous guérira plus vite. Ce genre de rechute s'est-il produit souvent depuis que vous avez été blessé ?

— Souvent, non. Mais quand je fournis trop d'efforts, ça arrive. Ses lèvres étaient bleuâtres, et il ne se plaignait pas.

— Vous n'avez donc pas le droit de vous surmener. Mais si vous avez déjà guéri, vous guérirez encore. L'épiaire aurait dû s'appeler l'herbe aux blessés. Ecoutez-nous, à présent. Vous allez rester couché deux ou trois jours, le temps que ça se referme. Si vous vous agitez, ça mettra plus longtemps.

— Sa place est à l'infirmierie, remarqua Edmond, inquiet, il y jouirait du calme tout le temps nécessaire.

— Evidemment, acquiesça Cadfael, mais il est couché là,

tranquille, et moins il bougera, mieux ça vaudra. Comment vous sentez-vous à présent, mon frère ?

— Ça va, répondit frère Humilis, s'efforçant de sourire.

— Vous souffrez moins ?

— Je ne sens quasiment plus rien. Les vêpres sont presque finies, ajouta-t-il faiblement et l'arc de ses paupières se souleva sur son regard fixe. Je ne voudrais pas que Fidelis s'inquiète... Il a vu pire – laissez-le venir.

— Je vais le chercher, dit Cadfael, joignant aussitôt le geste à la parole, car cette concession mineure à cet esprit stoïque aurait plus de poids que les soins qu'il pourrait donner au corps ravagé.

Inquiet, Edmond descendit l'escalier sur ses talons.

— Il guérira ? C'est déjà assez miraculeux qu'il ait survécu, pour qu'on puisse se poser la question. Tu as déjà vu quelqu'un se faire ainsi couper en morceaux et s'en sortir ?

— C'est rare, reconnut Cadfael, méditatif, mais ça arrive. Certes la plaie se refermera mais pour se rouvrir à la première occasion.

Ils ne soufflèrent mot à propos du secret qu'il convenait de garder. La décision que Godfrid Marescot avait prise à ce sujet était sacrée et serait respectée.

Fidelis se tenait posté à l'entrée du cloître, surveillant la sortie des religieux, de plus en plus inquiet en ne voyant pas celui qu'il attendait.

Partis tard du verger, les ramasseurs s'étaient hâtés vers l'office du soir. Lui ne s'était pas soucié d'Humilis à ce moment, le croyant déjà à l'église. Mais maintenant il le cherchait. Ses sourcils droits, épais, s'étaient rapprochés, et ses lèvres se crispaient sous l'effet de l'anxiété. Cadfael s'approcha de lui, tandis que les derniers sortis passaient devant lui ; presque incrédule, le jeune homme les regardait s'éloigner.

— Fidelis...

Le garçon tourna vivement sa tête encapuchonnée, plein d'espoir, l'esprit aux aguets. Il ne s'attendait pas à des bonnes nouvelles, mais c'était mieux que rien. Cela se devinait à la tension de son visage. Ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à ce genre de choses.

— Fidelis, frère Humilis est couché dans sa cellule, au dortoir. Inutile de vous inquiéter, il se repose, on s'est occupé de lui. Il vous demande. Allez le voir.

Les yeux du jeune homme passèrent rapidement de Cadfael à Edmond, pour revenir à Cadfael, se demandant qui détenait l'autorité, et déjà prêt à s'éloigner à grands pas. S'il ne pouvait rien demander directement, ses prunelles parlaient pour lui et Edmond y lut l'anxiété.

— Il va bien, tout va s'arranger. Vous pouvez vous occuper de

lui, tant que vous voudrez, je veillerai à ce qu'on vous décharge de vos autres obligations jusqu'à ce qu'il soit rétabli et que vous puissiez le laisser seul. J'en parlerai avec le prieur Robert. Veillez à ce qu'il ne manque de rien ; s'il désire quelque chose, écrivez-le, on le lui procurera. Pour ce qui est de le soigner, ce sera le travail de frère Cadfael.

Dans le regard brûlant demeurait une question, impossible à éluder. Cadfael le rassura promptement.

— Il n'y a pas eu de témoin ; inutile d'informer qui que ce soit sauf le père abbé qui a le droit de savoir tout ce dont souffrent ses fils. Que cela vous rassure, comme frère Humilis se sent rassuré.

Fidelis rougit, son visage s'éclaira un instant ; il s'inclina avec un petit geste de soumission des deux mains, et s'éloigna rapidement, silencieux, en direction de l'escalier des matines. Combien de fois avait-il veillé, retenant son souffle, à ce même chevet de malade, seul, sans l'aide de personne ? S'il ne leur gardait pas rancune d'avoir pu, pour cette fois, intervenir avant lui, il l'avait sûrement regretté, se demandant aussi s'ils sauraient se taire.

— J'y retournerai avant complies, déclara Cadfael, pour voir s'il dort, ou s'il a besoin d'une autre potion. Et aussi si ce jeune homme a pensé à prendre de quoi se nourrir ! Je me demande quand même où ce garçon a appris ces rudiments de médecine, et s'il était seul à s'occuper d'Humilis, à Hyde.

Manifestement cette responsabilité n'avait pas effrayé le garçon qui n'aurait pu se permettre d'échouer dans sa tentative. Avoir maintenu en vie quelqu'un d'aussi sérieusement atteint n'était pas à la portée de tous.

Si Fidelis avait étudié l'art de guérir, il deviendrait peut-être un bon assistant à l'herbarium, et serait heureux d'enrichir ses connaissances. Ils auraient quelque chose en commun, peut-être un moyen de franchir la porte close de son silence.

Frère Fidelis ne quitta pas son maître d'un pas, le lava, le rasa, s'occupa de tous ses soins corporels, apparemment ravi de le servir ainsi nuit et jour. Il fallait parfois qu'Humilis lui donnât l'ordre d'aller prendre un peu l'air, de se reposer un moment dans sa cellule ou d'assister aux offices pour tous les deux. Au bout de deux jours, comme il se remettait petit à petit, Humilis le chargea de missions de plus en plus fréquentes et fut obéi. La plaie commençait à bien se refermer et ne suintait plus, sous l'effet des emplâtres de feuilles fraîchement broyées. Fidelis, heureux et reconnaissant, assistait à cette lente amélioration, et restait là, sans broncher, quand on changeait les pansements. Ce corps brisé n'avait pas de secrets pour lui.

S'agissait-il d'un serviteur particulièrement apprécié ? D'un fils

naturel, comme l'avait suggéré Edmond ? Ou simplement d'un jeune bénédictin dévoué qui était tombé sous un charme et une noblesse d'autant plus irrésistibles que son représentant se mourait ? Cadfael ne pouvait s'empêcher de se poser des questions. Les jeunes sont capables d'une générosité sans limites et de sacrifier leur temps et leur jeunesse par amour, sans espoir de récompense.

— Il vous intrigue, hein ? lança Humilis, la tête sur l'oreiller, un matin très tôt alors que Cadfael refaisait son pansement et que l'on avait expédié Fidelis rejoindre les autres à prime.

— Oui, avoua Cadfael sans détour.

— Mais vous ne posez pas de questions. Je ne lui en ai pas posé non plus. Mon avenir est resté en Palestine, murmura Humilis, songeur. Ce qui me restait, je l'ai offert à Dieu, en espérant que ce don n'était pas complètement sans valeur.

» Mon noviciat, sérieusement écourté vu mon état, n'était pas tout à fait terminé quand ce garçon est entré à Hyde. J'ai eu des raisons de remercier Dieu à son sujet.

— Pas facile, constata Cadfael, pensif, pour un muet de s'expliquer seul et de faire connaître sa vocation. Y avait-il quelqu'un de plus âgé pour lui servir de porte-parole ?

— Il avait tout écrit : que son père était âgé et désireux de voir ses fils établis – son frère aîné hériterait de la terre – et que, pour sa part, il voulait prendre l'habit. Il avait apporté une manière de dot, mais sa belle écriture et son érudition ont été ses meilleurs passeports. C'est tout ce que je sais de lui, conclut Humilis, sauf ce que j'ai appris dans le silence, et ça me suffit. Pour moi il représente tous les fils que je n'aurai jamais.

— J'ai réfléchi à son infirmité, dit Cadfael, tout en achevant de panser la plaie qui se refermait. Est-il possible que seule une malformation de la langue en soit la cause ? Car manifestement il n'est pas sourd, bien qu'incapable d'avoir recours à la parole. Oui, il a l'oreille fine, or j'ai constaté que d'ordinaire les deux vont de pair. Vous dites qu'on lui a appris à bien tenir sa plume. Si je l'avais toujours avec moi à l'herbarium, je lui enseignerais tout ce que j'ai acquis au fil des ans.

— Je ne lui demande rien et il agit de même envers moi, répondit Humilis. Dieu sait que j'aurais dû l'éloigner de moi. Il a mieux à faire qu'à prendre soin de ma décrépitude précoce. Il est jeune, sa place est dehors, au soleil. Mais je n'en ai pas la force. S'il s'en va, je ne le retiendrai pas, mais je n'ai pas le courage de le renvoyer. Et tant qu'il est là, je ne cesse d'en remercier Dieu.

Août poursuivait sa course dans la lumière sans nuage et la moisson emplit les granges. Frère Rhunn regrettait son nouveau

compagnon dont la présence lui manquait aux jardins et dans la cour du cloître, là où les roses s'ouvraient d'un coup à midi pour s'étioler à la nuit tombée, accablées par la chaleur. Les raisins couraient le long du mur nord de l'enclos et commençaient à dorer. Loin au sud, dans ce qui restait de Winchester, les armées de la reine se refermaient sur les anciens assiégeants, coupaient les routes par où les vivres pourraient arriver et commençaient à affamer la ville. Mais les nouvelles de la ville étaient aussi rares que les voyageurs, tandis qu'ici les fruits indociles mûrissaient avant l'heure.

Parmi tous les joyeux moissonneurs, Rhunn se montrait le plus gai. Moins de trois mois auparavant, il boitait bas et souffrait. Aujourd'hui, il rayonnait de joie et de vigueur, il n'avait jamais suffisamment d'occupations pour épuiser son corps ou exprimer sa gratitude. Il n'était pas encore assez savant pour qu'on lui donnât à copier, étudier ou enluminer des manuscrits. Bien que doté d'une jolie voix, ses connaissances musicales étaient réduites. Les tâches qui lui incombaient ne réclamaient que du zèle et de l'énergie, et elles le comblaient. Nul ne pouvait s'empêcher de partager son allégresse en le voyant bouger dans tous les sens, jouer de la bêche ou de la houe, porter Dieu sait quoi, lui qui naguère avait tant de mal à se traîner sur ses béquilles. Ses aînés contemplaient sa beauté et son entrain avec une affectueuse admiration en rendant grâce à la sainte qui l'avait guéri.

La beauté est un don périlleux mais Rhunn n'avait jamais prêté la moindre attention à son propre visage, et il aurait été bien surpris si on lui avait dit qu'il possédait quelque chose d'aussi rare. La jeunesse n'est pas moins vulnérable par la qualité qu'elle a d'infliger la souffrance à qui la contemple après l'avoir perdue.

Frère Urien avait perdu plus que cela, mais pas depuis assez longtemps pour se résigner à cette situation. Il avait trente-sept ans et n'était entré dans les ordres que l'an passé après un mariage désastreux qui l'avait laissé tout meurtri. Sa femme l'avait pressé comme un citron et abandonné. Pourtant ce n'était pas une mauviette, il avait au contraire des appétits violents, passionnés et un caractère impérieux. Le désespoir l'avait amené à entrer au couvent, ce qui ne l'avait en rien apaisé.

Les privations et la colère sont aussi néfastes dans le monde extérieur qu'entre les murs d'un couvent.

En cette fin août, dans la pénombre du grenier, au-dessus de la grange, Rhunn et Urien triaient les premières pommes de l'été, les disposant sur des claies de bois pour les conserver aussi longtemps que possible. Le temps était si chaud qu'elles étaient mûres depuis au moins une dizaine de jours. A l'intérieur, la poussière flottait dans la lumière vaguement dorée. Ils avaient l'impression de se déplacer dans

une brume de chaleur. Les cheveux blonds très clairs de Rhunn, pas encore tonsurés, auraient pu être ceux d'une fille, la courbe de sa joue, quand il se penchait sur les étagères, avait la douceur d'un pétale de rose, et ses cils recourbés frappaient par leur longueur. Frère Urien le regardait à la dérobée, et son cœur, qui avait été si malmené, battait à tout rompre.

De son côté, Rhunn songeait à Fidelis, qui aurait sûrement beaucoup apprécié l'expédition sur la Gaye, et il ne pensa nullement à mal quand la main de son compagnon effleura la sienne tandis qu'ils disposaient les pommes, ni quand par hasard leurs épaules se frôlèrent. Mais quand une main tendue, au lieu d'un bref contact, glissa sur la sienne, s'en saisit, la caressa du poignet au bout des doigts et refusa de la lâcher, il ne pouvait plus guère s'agir de hasard.

En vertu de son innocence parfaite, il n'aurait jamais dû comprendre les intentions de son compagnon, ces désirs à peine manifestés. Seulement voilà, il comprit. Sa candeur et sa pureté mêmes lui avaient ouvert les yeux. Il ne se recula pas brusquement, non ; il retira sa main avec beaucoup de douceur et de gentillesse et se tourna pour fixer Urien de ses grands yeux gris-bleu très clairs, avec tant de pitié et de lucidité qu'il infligea à l'autre une blessure insupportable, un mélange de fureur et de honte. Urien retira sa main et se détourna.

Cette révolus, ce choc auraient pu lui laisser quelque espoir, puisqu'en s'y prenant bien, une émotion débouche aisément sur un sentiment différent. Au moins Urien aurait-il pu se dire qu'il n'avait pas laissé l'autre indifférent. Mais cette compréhension, cette pitié lucides le repoussèrent irrémédiablement. De quel droit ce jeune innocent, sans expérience aucune, qui ignorait tout de son propre corps, à l'exception de sa boiterie et de sa douleur physique, se permettait-il de reconnaître ce feu qui dévorait son voisin, et de ne lui montrer en retour que de la compassion ? Ni crainte, ni reproche, ni aucune hésitation. Il ne s'en ouvrirait pas non plus à son confesseur ou à un supérieur. Frère Urien s'en alla, plein de tristesse, avec ce désir qui lui rongea le ventre et, devant les yeux, le souvenir cruellement net du visage de son épouse. En pareil cas, la prière ne lui était d'aucun secours.

Cette rencontre, qui n'avait duré qu'un moment, dans un silence total, apporta pour la première fois à Rhunn la conscience de la tyrannie du corps. Ce trouble dont il ne souffrait pas pouvait donc tourmenter autrui ? Il avait le cœur un peu serré pour frère Urien, il ne l'oublierait pas dans ses prières à vêpres.

Il n'y manqua pas, et cependant qu'Urien ne parvenait pas à chasser de sa mémoire le visage hostile de son épouse perdue, Rhunn se rappelait encore le masque sombre, tendu, qui s'était détourné de

lui avec une grimace, le rouge au front, les yeux baissés, tandis que lui, Rhunn, ne s'était montré ni amer, ni scandalisé. C'était vraiment un problème obscur et mystérieux.

Il ne souffla mot à personne de ce qui s'était passé. D'ailleurs, que s'était-il passé ? Rien ! Mais il porta sur ses compagnons un regard différent, plus ouvert, capable de percevoir leur désarroi et de s'efforcer de leur venir en aide.

Cela se produisit deux jours avant que l'on reconnût que la vocation de Rhunn était solide ; il reçut donc la tonsure, et commença son noviciat sous le nom de frère Rhunn.

— Ainsi notre petite sainte l'a aidé à persévérer dans sa voie, dit Hugh, rencontrant Cadfael comme il sortait de la cérémonie. Et il est tout à fait guéri ! Je vous l'avoue franchement, il m'impressionne. A votre avis, est-ce aussi pour son charmant physique que Winifred a choisi de le prendre à son service ? Les Galloises ne font pas la fine bouche quand elles voient un beau jeune homme.

— Vous êtes un indécrottable païen, répliqua tranquillement Cadfael, mais la sainte, elle aussi, a dû finir par s'habituer à vous. Et ne croyez pas la choquer ! Elle en a vu de toutes les couleurs pendant sa vie. D'ailleurs, si j'avais été dans son reliquaire, j'aurais aussi engagé ce petit à me servir, tout comme elle. Elle sait reconnaître les gens de valeur. Figurez-vous qu'il a conquis jusqu'à frère Jérôme !

— Ça ne durera pas ! s'exclama Hugh avec un grand rire. Alors comme ça, il a gardé son nom ?

— Il ne lui est même pas venu à l'idée d'en changer.

— Ce n'est pas le cas de tout le monde, remarqua Hugh, reprenant son sérieux. Vos deux hôtes de Hyde par exemple, Humilis et Fidelis, ils se montrent plus exigeants, pas vrai ? On sait comment s'appelait frère Humble, et il n'a pas besoin d'un autre nom. Mais nul n'a percé l'incognito de frère Fidèle. Je me demande bien comment il s'appelait avant.

— Il s'agit d'un fils cadet, l'informa Cadfael. L'aîné a eu les terres, celui-là a choisi les ordres. Dans sa situation, qui trouverait à le lui reprocher ? Humilis m'a dit qu'il n'avait pas encore terminé son noviciat quand le petit est arrivé. Ils ont été attirés l'un vers l'autre et sont devenus amis. Peut-être ont-ils reçu la tonsure en même temps, quant à leur nom... Allez savoir qui a choisi le premier.

Ils s'étaient arrêtés près du portail pour jeter un coup d'œil à l'église dont Rhunn et Fidelis venaient de sortir ensemble. L'un et l'autre frappaient par leur beauté, et marchaient d'un même pas, sans se toucher, mais tout proches et contents de cheminer côte à côte. Rhunn parlait avec animation. On voyait que Fidelis avait veillé et qu'il était inquiet, mais son visage aussi resplendissait. La tonsure toute neuve de Rhunn brillait au soleil, et tout autour, ses cheveux

blonds évoquaient une auréole.

— La grâce l'a touché, constata Cadfael. C'est normal qu'il arrive à communiquer avec tous ceux qui sont privés d'une partie de leur être, une voix par exemple. Il parle pour deux. Quel dommage qu'il ne soit pas encore assez instruit ! Aucun des deux ne peut faire la lecture à Humilis, l'un parce qu'il est muet, l'autre parce qu'il ne sait pas lire. Mais il étudie, et il apprendra. Frère Paul l'apprécie fort.

Les jeunes gens avaient disparu sous la voûte menant à l'escalier de jour, se rendant bien évidemment à la cellule où frère Humilis était encore tenu de rester au lit. Qui ne se serait pas senti réconforté en voyant la joie qui illuminait Rhunn, maintenant qu'il avait réalisé son vœu le plus cher ? Et quoi de plus naturel que ce rapprochement pudique entre deux êtres voués au célibat, l'un qui ignorait tout de la chair, et l'autre privé de sa virilité dans la force de l'âge ? La semence de ces deux êtres n'était pas de ce monde.

Ce fut ce même après-midi qu'un jeune homme, à la tenue de cavalier en campagne, un manteau enroulé accroché au pommeau de sa selle, entra dans la ville par la grand-route de Londres. A Saint-Gilles, il avait demandé qu'on lui indiquât le chemin de l'abbaye. Il trotta tête nue au soleil, la chemise largement ouverte sur son torse nu. Son visage, sa poitrine et ses avant-bras nus avaient été hâlés par un soleil encore plus brûlant que celui d'aujourd'hui, qui ajoutait seulement une nuance un peu plus chaude à sa peau dorée. C'était quelqu'un d'avenant, montant un bon cheval ; avec une souveraine aisance il tenait les rênes d'une main légère. Ses épais cheveux noirs et plats brillaient à la lumière et son visage aux traits rudes reflétait la hardiesse.

Frère Oswin le renseigna et le regarda poursuivre sa route se demandant bien qui il allait voir chez les frères. Il s'agissait évidemment d'un soldat, mais de quelle armée, et servant sous les ordres de qui, pour se diriger précisément vers l'abbaye de Shrewsbury. Ce n'était ni la ville ni le shérif qui l'intéressaient. Il n'avait pas l'air de se soucier de la guerre dans le Sud. Oswin retourna à son travail, un peu ennuyé de ne pas en savoir plus, mais sans rechigner à la tâche.

Le cavalier, sûr à présent de toucher au but, mit sa monture au pas sur la Première Enceinte, observant avec intérêt le spectacle qui s'offrait à lui, l'herbe toute blanche du champ de foire aux chevaux, qui attendait toujours la pluie, la circulation tranquille des porteurs, charrettes et autres montures dans la rue, les voisins qui papotaient sur le pas de la porte, au soleil, le haut mur long qui clôturait l'enceinte de l'abbaye à sa main gauche, ainsi que le toit et le clocher majestueux de l'église qui la surplombaient. Il avait conscience de toucher au but. Il contourna l'extrémité ouest de l'abbatiale dont la

grande porte était entrouverte en dehors de la clôture pour les gens de la paroisse, et il passa sous le porche de la loge.

Le portier vint aimablement à sa rencontre pour lui demander ce qu'il voulait. Frère Cadfael et Hugh Beringar, qui prenaient congé l'un de l'autre à loisir, se tournèrent pour examiner le nouvel arrivant. Remarquant son équipement bien usagé, la veste de cuir qu'il avait posée derrière lui et l'épée qu'il portait, ils surent aussitôt à qui ils avaient affaire. Hugh devint soudain très attentif car un homme en tenue militaire et remontant du Sud pourrait fort bien avoir du neuf à lui apprendre.

En outre, celui qui venait ici, seul et tranquille, après avoir traversé des comtés fidèles au roi Etienne avait probablement les mêmes sympathies que Hugh. Celui-ci s'approcha donc pour prendre part au conciliabule, tout en détaillant le cavalier dont il approuva discrètement la prestance.

— N'est-ce pas moi que vous cherchiez, par hasard, mon ami ? s'enquit-il. Hugh Beringar, à votre service.

— C'est le seigneur shérif, précisa le portier, en guise de présentation et, s'adressant à Hugh, il ajouta : Ce voyageur demande frère Humilis, mais sous son ancien nom.

— J'ai servi plusieurs années sous Godfrid Marescot, déclara le cavalier.

Laissant filer les rênes, il mit pied à terre et resta à côté de son cheval. Il avait une bonne demi-tête de plus que Hugh, un visage franc, ouvert, éclairé par un regard d'un bleu frappant et un corps solidement charpenté.

— Je l'ai cherché parmi les moines qui ont dû quitter Winchester après que l'abbaye de Hyde a entièrement brûlé, ajouta-t-il. On m'a dit qu'il avait décidé de venir ici. J'ai à faire dans le nord du comté, et il me faut son approbation pour ce que je compte entreprendre. A dire vrai, le nom qu'il a pris en entrant à Hyde m'était complètement sorti de l'esprit. Pour moi, c'est toujours seigneur Godfrid.

Un léger sourire éclairait ses traits.

— Vous ne devez pas être le seul parmi ceux qui l'ont connu auparavant, remarqua Hugh. Oui, il est là. Dites-moi, vous venez de Winchester ?

— D'Andover. Que nous avons incendiée, répondit le jeune homme sans ambages et il observa Hugh aussi attentivement que ce dernier l'avait étudié ; il était clair qu'ils étaient du même parti.

— Vous êtes dans l'armée de la reine ?

— Oui, je sers sous FitzRobert.

— Alors vous aurez coupé les routes menant au nord. Je tiens ce comté pour le roi Etienne, comme vous le savez sans doute. Je ne

voudrais pas vous empêcher plus longtemps de voir votre seigneur, mais accepterez-vous de m'accompagner à Shrewsbury et de venir souper chez moi avant votre départ ? J'attendrai votre bon plaisir. Peut-être me fournirez-vous des nouvelles de ce qui se passe dans le Sud ? Puis-je connaître votre nom ? Je vous ai donné le mien.

— Je m'appelle Nicolas Harnage. Quand j'aurai terminé mes affaires ici, je vous dirai bien volontiers tout ce que je sais. Mais comment se porte Godfrid ? demanda-t-il, très sérieux et il examina successivement Hugh puis Cadfael qui était resté en retrait à écouter sans mot dire. A présent, il prit la parole :

— Il n'est pas en excellente santé, mais c'était sans doute déjà le cas quand vous l'avez vu pour la dernière fois. Une vieille blessure s'est rouverte, à la suite, je crois, de sa longue chevauchée depuis Hyde. Il se remet bien, à présent ; dans un jour ou deux, il sera sur pied et pourra reprendre ses occupations parmi nous. Il est très aimé et parfaitement soigné par un jeune moine qui est venu de Hyde avec lui et qui lui a servi d'assistant en ces lieux. Si vous voulez attendre un moment, je vais informer le prieur que frère Humilis a un visiteur et je vous amènerai auprès de lui.

Cadfael s'acquitta de sa mission avec célérité. Hugh avait grand besoin d'informations, de toutes les nouvelles de première main concernant ces champs de bataille lointains et confus où deux factions de ses ennemis, guidés par leur antagonisme, avaient maintenant rejoint la formidable armée de ses amis en adhérant au même parti. C'était dans le meilleur des cas une alliance solide, si l'on tenait compte du fait que l'évêque changeait de camp pour la troisième fois.

Mais au moins maintenait-t-il les troupes de l'impératrice dans un cercle de fer, à l'intérieur de la cité de Winchester, et l'étau se resserrait pour affamer les assiégés. L'âme martiale de Cadfael, qu'il avait étouffée depuis longtemps, se réveillait en lui quand il entendait parler de tout cela. Son principal souci était de ne pas en éprouver de véritable remords. Son roi à lui n'était pas de ce monde, mais, sur terre, il ne pouvait s'empêcher d'avoir une préférence.

Le prieur prenait son repos de l'après-midi, laissant croire aux autres qu'il s'agissait d'une heure d'étude et de prière. N'étant guère enclin à se secouer ou à sortir voir le visiteur, ni à se montrer cérémonieusement hospitalier, il accorda volontiers à Cadfael la permission de conduire leur hôte à la cellule de frère Humilis et de lui fournir toute l'assistance dont il pourrait avoir besoin. Par-dessus le marché, comme de bien entendu, le prieur envoya ses salutations et sa bénédiction depuis la retraite où il méditait quotidiennement.

Cadfael vit à leur expression et à la façon détendue dont ils tournèrent la tête en l'entendant revenir que les deux autres avaient mis son absence à profit pour faire plus ample connaissance. Ils

repartiraient vers la ville non pas seulement comme des frères d'armes, mais comme des amis potentiels.

— Suivez-moi, dit Cadfael, je vais vous conduire auprès de frère Humilis.

Dans l'escalier, la jeune voix sérieuse du nouveau venu s'adressa à lui.

— Mon frère, vous vous occupez de mon seigneur depuis que cette crise est survenue, si j'en crois le seigneur shérif. Il a ajouté que vous vous y connaissiez très bien en simples, en médecine et dans l'art de guérir.

— Le seigneur shérif est mon meilleur ami depuis plusieurs années, répondit Cadfael, et il me prête plus de mérite que je n'en ai. A cette réserve près, oui, je m'occupe de votre maître et jusqu'à présent nous nous entendons plutôt bien, lui et moi. Ne craignez pas qu'on néglige de le considérer à sa juste valeur, nous savons qui il est. Voyez et jugez par vous-même. Vous connaissez sans doute le combat qu'il a livré en Orient et ce qui lui est arrivé. Etiez-vous avec lui là-bas ?

— Oui. Je viens de son domaine. Je me suis embarqué quand il a demandé des renforts et qu'il a renvoyé quelques vieux soldats et des blessés chez eux. Je suis revenu avec lui quand il a su qu'il ne pourrait plus être utile en Terre sainte.

— Ici, dit Cadfael, posant le pied sur la dernière marche, c'est loin d'être le cas. Plusieurs de nos jeunes moines sont influencés par sa lumière – dans la lumière où nous baignons tous, naturellement. Vous en trouverez peut-être deux avec lui à cette heure. Si l'un d'eux s'attarde, laissez-le, il en a l'autorisation. C'est son compagnon de Hyde.

Ils arrivèrent dans le couloir qui traversait tout le dortoir, entre les parois des cellules, et s'arrêtèrent au seuil du petit espace sombre attribué à Humilis.

— Entrez, dit Cadfael, vous n'avez pas besoin qu'on vous annonce pour être le bienvenu.

CHAPITRE QUATRE

Dans la cellule, la petite lampe de chevet n'était pas allumée puisque l'un de ses jeunes visiteurs ne savait pas lire et que l'autre ne pouvait pas parler, tandis que le malade lui-même était toujours appuyé contre ses oreillers, allongé sur son lit, trop faible pour tenir un livre pesant. Mais si Rhunn ne lisait pas bien, il était capable d'apprendre par cœur et de réciter ce qu'il avait appris en y mettant une intonation chaleureuse. Il était au beau milieu de la prière de saint Augustin que frère Paul lui avait enseignée, quand il se rendit soudain compte que son public était plus nombreux que prévu. Intimidé, il se mit à bafouiller et se tut, se tournant vers l'entrée de la cellule.

Nicolas Harnage se tenait, hésitant, dans l'encadrement de la porte, attendant de s'habituer au manque de lumière. Frère Humilis, tout étonné, ouvrit les yeux quand Rhunn commença à bégayer. Il aperçut le plus aimé de ses anciens écuyers, celui en lequel il plaçait toute sa confiance, qui se tenait là, presque craintivement, au pied de son lit.

— Nicolas ? souffla-t-il, dubitatif, ne pouvant en croire ses yeux, et il se souleva pour mieux le regarder.

Aussitôt, frère Fidelis se pencha pour l'aider à se relever ; il retapa les oreillers auxquels le blessé s'adossait, puis, tout aussi silencieusement, se retira dans le coin le plus sombre de la cellule pour laisser le champ libre au visiteur.

— Nicolas ! C'est toi !

Le jeune homme s'avança et tomba à genoux pour étreindre et baiser la main diaphane qu'on lui tendait.

— Nicolas, qu'est-ce que tu fais là ? Tu es le bienvenu, crois-moi, mais je ne m'attendais pas à te voir ici. Sois grandement remercié d'être venu d'aussi loin jusqu'à moi. Mais assieds-toi donc à mes côtés, que je te regarde de plus près !

Rhunn s'était esquivé discrètement. Debout sur le seuil, il esquissa un petit salut avant de disparaître. Fidelis s'apprêtait à le suivre, mais Humilis lui posa la main sur le bras pour l'arrêter.

— Non, reste ! Ne t'en vas pas ! Nicolas, je dois à ce jeune moine plus que je ne pourrai jamais lui rendre. Il me sert aussi fidèlement ici que toi quand nous portions les armes.

— Tous ceux qui ont été sous vos ordres, comme moi, vous en seront reconnaissants, répondit Nicolas avec ferveur, tentant d'examiner ce visage dissimulé sous le capuchon, dont les traits comme la voix semblaient noyés dans la pénombre.

S'il se demanda pourquoi le jeune homme ne lui répondait pas, sauf par une légère inclinaison de la tête, montrant qu'il avait entendu, Nicolas renonça à deviner la raison de ce mutisme. Inutile de se donner la peine d'essayer de connaître mieux quelqu'un qu'il ne reverrait peut-être jamais. Il rapprocha son tabouret du lit et resta un moment à étudier, très inquiet, le visage émacié de son seigneur.

— On me dit que vous vous remettez bien. Mais je vous trouve plus maigre et abattu que quand je vous ai quitté à Hyde, l'autre fois, lorsque vous avez choisi le cloître. J'ai remué ciel et terre à Winchester pour retrouver votre prieur et lui demander où vous étiez passé. Était-il absolument indispensable d'aller si loin ? L'évêque vous aurait sûrement accepté au vieux moutier, et il en aurait été ravi.

— Je ne sais pas si moi j'aurais été ravi d'être avec l'évêque, murmura frère Humilis avec un sourire en coin. Non, j'avais mes raisons pour m'enfoncer aussi loin vers le nord. J'ai connu cette ville et ce comté quand j'étais enfant. Pas bien longtemps, mais c'est cette période dont on se souvient plus tard dans la vie. Ne t'inquiète pas pour moi, mon petit, je suis très bien ici, beaucoup mieux que dans de nombreux endroits. Mais parlons plutôt de toi. Comment t'es-tu comporté dans tes nouvelles attributions ? Et qu'est-ce qui t'amène à mon chevet ?

— J'ai mis à profit vos recommandations. Guillaume d'Ypres m'a mentionné à la reine et il m'aurait volontiers pris parmi ses officiers, mais j'ai préféré rester auprès de FitzRobert plutôt que de passer chez les Flamands. On m'a donné un commandement. C'est vous qui m'avez appris tout ce que je sais, conclut-il, à la fois rayonnant et triste, vous et les Musulmans de Mossoul.

— Ce ne sont pas les affaires de l'atabek Zenghi qui t'ont obligé à venir me chercher si loin, remarqua frère Humilis un peu ironique. Laisse-les donc au roi de Jérusalem dont c'est le noble et dangereux problème. Quoi de neuf à Winchester, depuis que j'ai dû en partir ?

— Les armées de la reine ont encerclé la ville. Il n'y a pas grand monde qui en sort, et aucune nourriture n'y entre. Les hommes de l'impératrice sont bloqués dans leur château et il ne doit pas rester grand-chose dans leurs magasins. On s'est dirigé vers le nord pour occuper la route par Andover. Comme il ne se passe rien pour le moment, j'ai obtenu la permission de vaquer à mes propres

occupations dans le Nord. Mais l'ennemi devra tenter une sortie d'ici peu, sous peine de mourir d'inanition.

— Ils essaieront de rouvrir une des routes et de forcer le blocus avant d'abandonner complètement Winchester, dit Humilis, fronçant les sourcils en évoquant ces éventualités. S'ils font une percée, ils se dirigeront d'abord vers Oxford. Enfin, si cette suspension des hostilités t'a permis de me rejoindre, c'est déjà une bonne chose. Mais quelle est donc cette affaire qui t'amène à Shrewsbury ?

— Vous vous rappelez quand vous m'avez envoyé au château de Lai, il y a trois ans ? commença Nicolas, très sérieux, se penchant en avant. Vous m'avez chargé d'informer Humphrey Cruce et sa fille que vous renonciez à l'épouser et que vous lui rendiez sa parole. Et aussi que vous entriez à l'abbaye de Hyde.

— Je ne risque pas de l'oublier, acquiesça Humilis d'un ton sec.

— Ni moi, monsieur, d'oublier cette jeune fille. Quand vous l'avez vue avant de partir pour la croisade, c'était une enfant, elle avait cinq ans. Mais quand je l'ai vue, moi, c'était presque une femme qui allait sur ses dix-neuf ans. Je leur ai transmis votre message à tous les deux, et je suis parti, heureux d'avoir fini. Mais maintenant je ne peux plus me la sortir de l'esprit. Cette grâce qu'elle a, et quelle dignité, avec quelle courtoisie elle s'est inclinée devant votre décision ! Si elle n'est pas encore mariée ou fiancée, je voudrais lui demander sa main pour moi-même. Mais c'est une démarche qu'il m'est impossible d'entreprendre avant d'avoir reçu votre consentement et votre bénédiction.

— Mon fils, répondit Humilis aussi heureux que surpris, rien ne saurait me faire plus plaisir que de la voir heureuse avec toi, puisqu'elle ne peut plus compter sur moi. Cette jeune fille est libre d'épouser qui elle veut. Si tu réussis, je n'aurai plus à me sentir coupable envers elle, je saurai qu'elle a trouvé mieux que ce que j'aurais jamais pu lui donner. Réfléchis un peu, mon garçon, nous qui entrons au couvent renonçons à tout ce que nous possédons, alors comment pourrions-nous prétendre avoir des droits sur n'importe quelle créature du Bon Dieu ? Allez, tu peux tenter ta chance, vous avez ma bénédiction tous les deux. Reviens seulement pour me raconter comment ça se sera passé.

— De tout cœur, monsieur ! Mais comment craindrai-je d'échouer si c'est vous qui m'envoyez vers elle ?

Il s'inclina pour baiser la main qu'Humilis lui tendait de grand cœur et, ravi, se leva de son siège pour prendre congé. Il se rappela un peu tard la silhouette silencieuse qui se tenait dans l'ombre. C'était comme s'il avait été tout le temps seul avec son seigneur, mais le témoin muet se trouvait cependant bel et bien là. Nicolas se tourna vers lui, impulsif et cordial.

— Merci, mon frère, d'avoir pris soin de mon seigneur. Pour le moment, je vous dis adieu. Je vous reverrai sûrement à mon retour.

C'était déconcertant de ne recevoir qu'un silence en guise de réponse, avec une inclinaison courtoise de la tête encapuchonnée.

— Frère Fidelis est muet, expliqua doucement Humilis. Sa vie et son œuvre parlent seules pour lui. Mais j'ose affirmer que ses vœux t'accompagneront dans ta quête, tout comme les miens.

Le silence régna dans la cellule après que le dernier écho de pas eut fini de résonner dans l'escalier de jour. Frère Humilis resta immobile, à réfléchir tranquillement à des sujets apparemment agréables, car il souriait.

— Il y a des choses me concernant que je ne t'ai jamais dites, finit-il par avouer, des choses qui se sont passées avant que je te connaisse. Mais il n'est rien de ce qui me touche que je n'aurais pas voulu partager avec toi. Pauvre fille ! que pouvait-elle espérer de moi, qui étais tellement plus âgé qu'elle ? Qu'avais-je à lui offrir, avant même que je sois dans cet état ? Et puis je ne l'ai vue qu'une fois, elle était toute petite, avec des cheveux bruns, et un visage rond et solennel. Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'avoir femme et enfants avant d'atteindre la trentaine, puisque j'avais un frère aîné qui transmettrait notre nom une fois mon père mort. J'ai donc pris la croix et mis sur pied une compagnie pour m'accompagner en Orient. J'étais libre comme l'air lorsque soudain mon frère est mort. Je suis resté à hésiter entre mon devoir envers Dieu et ma fidélité à ma lignée. Je devais à Dieu de tenir mon serment et de passer dix ans en Terre sainte, mais je devais à ma maison de me marier et d'avoir des fils. J'ai donc cherché une petite fille solide qui puisse m'attendre pendant tout ce temps et être encore en âge d'avoir bon nombre d'enfants quand je reviendrais. Juliane Cruce avait à peine six ans, et sa famille possédait des châteaux dans le nord de ce comté, et à Stafford aussi.

Il s'agita et soupira devant la folie et l'arrogance des hommes qui organisent solennellement un avenir qu'ils ne verront jamais. L'ombre à côté de lui se rapprocha, rejeta son capuchon et s'assit sur le tabouret laissé libre par Nicolas. Ils se regardèrent dans les yeux, sans rien dire, plus longuement que la plupart des hommes sont capables de se regarder sans détourner la tête.

— On ne force pas la main de Dieu, mon fils ! dit Humilis. Il avait d'autres projets pour moi. Je suis ce que je suis maintenant. Elle est ce qu'elle est. Juliane Cruce... Je suis heureux qu'elle se retrouve libre de se tourner vers un autre. Je prie le Seigneur qu'elle ne soit promise à personne, car mon Nicolas lui irait comme un gant et cela me rendrait la paix de l'esprit. Il n'y a qu'envers elle qu'il me semble avoir failli, et je reste son débiteur.

Frère Fidelis secoua la tête avec un sourire de reproche ; il se

pencha et posa brièvement le doigt sur la bouche qui proférait pareille hérésie.

Cadfael avait laissé Hugh attendant près de la loge ; il allait retourner à ses occupations dans le jardin aux simples quand Nicolas Harnage apparut sous la voûte de l'escalier. Le reconnaissant, il le héla d'un grand cri et courut le tirer impérieusement par la manche.

— Un mot, mon frère ! Comment le trouvez-vous ?

Cadfael s'immobilisa et se tourna vers lui.

— Il a fourni un effort trop grand avec cette longue chevauchée, et il n'a demandé aucune aide avant que cette blessure ne se rouvre et se mette à suppurer. Enfin, c'est fini à présent. La plaie est bien saine et se referme comme il faut. N'ayez aucune crainte, nous veillerons à ce que cela ne se renouvelle pas.

— Je vous crois, mon frère, affirma le jeune homme. Cependant c'est la première fois que je le revois depuis trois ans, et il a bien baissé même par rapport à l'époque où il a été blessé. Je savais que c'était grave. Il est resté longtemps entre la vie et la mort, veillé par les médecins, mais quand il est enfin revenu parmi nous, il était exactement comme avant, tel que nous le connaissions. A ce moment, il organisait son retour, je sais. N'avait-il pas déjà servi plus longtemps qu'il s'y était engagé ? L'heure avait sonné pour lui de s'occuper de ses terres et de sa vie ici dans son domaine. J'ai effectué la traversée avec lui et il l'a parfaitement supportée. Aujourd'hui il a perdu du poids, de la vigueur, il a peine à bouger la main. Dites-moi la vérité, est-il si mal en point ?

— Où a-t-il reçu d'aussi terribles blessures ? demanda Cadfael, s'interrogeant en toute conscience sur ce que lui-même pouvait révéler, essayant de deviner ce que le jeune homme savait déjà ou du moins ce qu'il risquait de soupçonner.

— Au cours de la dernière bataille contre Zenghi et les gens de Mossoul. Il a été soigné par des médecins syriens après le combat.

Voilà pourquoi, peut-être, il avait survécu après avoir été si grièvement blessé, songea Cadfael, qui avait lui-même beaucoup appris des médecins syriens et sarrasins.

— Vous n'avez pas vu ses blessures ? Mesurez-vous exactement leur gravité ? s'enquit-il prudemment.

Chose surprenante, ce croisé endurci fut réduit au silence durant un moment et le sang lui monta lentement au visage sous son hâle doré mais il ne baissa pas ses grands yeux pleins de franchise, d'un bleu profond.

— Je ne les ai jamais vues, sauf quand je l'aidais à s'équiper. Mais j'ai bien été forcé de comprendre ce que je ne prétends pas savoir de source sûre. Il ne pouvait pas en être autrement, sinon il n'aurait jamais abandonné celle à qui il était fiancé. Ça n'aurait eu aucun sens.

Un homme d'honneur comme lui ! Que lui restait-il à lui donner ? Une position sociale et quelques terres en dot ? Il a préféré lui rendre sa liberté et consacrer à Dieu la vie qui lui restait encore.

— Il y avait quelqu'un qui l'attendait ? insista Cadfael.

— Il y a toujours quelqu'un. C'est elle que je vais voir, lança Nicolas d'un ton de défi, comme si on lui contestait ses droits. Je l'ai informée, ainsi que son père, que mon seigneur s'était retiré au monastère de Hyde Mead. A présent, je vais à Lai pour lui demander sa main, comme il m'y a autorisé. Elle était toute petite quand on les a fiancés et elle ne l'a jamais revu depuis. Je ne vois aucune raison à ce qu'elle ne m'écoute pas, et personne dans sa famille ne devrait élever d'objection.

— Tout à fait d'accord ! acquiesça Cadfael du fond du cœur. Si j'avais une fille dans cette situation, je me réjouirais de voir l'écuyer suivre la voie de son seigneur. Et si vous devez exposer la situation, vous n'avez qu'à dire la pure vérité : que votre seigneur a suivi sa vocation et trouvé la paix de l'esprit. Quant à son corps, on s'en occupe de notre mieux. Nous ne le laisserons manquer de rien qui puisse lui apporter aide et réconfort.

— Mais cela ne répond pas à ce qu'il me faut savoir, insista le jeune homme. J'ai promis de revenir lui rendre compte d'ici trois ou quatre jours, pas plus – peut-être moins. Le trouverai-je encore parmi vous ?

— Mon enfant, avança patiemment Cadfael, lequel d'entre nous peut répondre de lui-même ou de n'importe qui d'autre ? Vous voulez la vérité, et vous la méritez. Frère Humilis est mourant. Il a été mortellement blessé, il y a longtemps, au cours de cette dernière bataille. Tout ce qu'on a fait pour lui, tout ce qu'on peut faire, c'est de repousser l'échéance. Mais la mort prendra tout son temps, contrairement à ce que vous craignez. Lui ne la craint pas. Allez donc voir votre jeune fille et rapportez-nous de bonnes nouvelles. Il sera encore là, heureux de les entendre.

— Il le sera, je te le garantis, affirma Cadfael à Edmond, tandis qu'ils prenaient l'air tous les deux au jardin avant complies, ce même soir. Mais il convient que ce jeune homme mène sa barque rondement et pour moi il est plutôt du genre à aller droit au but quand il veut quelque chose. Certes je ne me risquerai pas à dire combien de temps on pourra prolonger Humilis. On peut empêcher ce genre de rechute, mais cette vieille blessure finira par avoir raison de lui. Et il le sait mieux que personne.

— Je ne comprends déjà pas comment il a survécu, acquiesça Edmond, ni, à plus forte raison, comment il a supporté la traversée du retour. Alors quand je pense qu'il est dans cet état depuis trois ans...

Ils se trouvaient seuls au bord de la Meole, sinon jamais ils n'auraient pu aborder cette question. Nul doute qu'à cette heure, Nicolas Harnage n'ait parcouru un bon bout de chemin vers le sud-est du comté, s'il n'avait pas déjà atteint sa destination. Le temps était idéal pour voyager, il serait probablement à Lai avant la nuit. Et un jeune homme d'aussi belle allure que Nicolas Harnage, qui avait réussi dans le métier des armes grâce à ses propres efforts, ne risquait guère d'être repoussé dédaigneusement. Ayant reçu la bénédiction de son seigneur, il ne lui manquait plus que l'accord de la jeune fille, l'approbation de sa famille et la sanction de l'Eglise.

— Je me suis laissé dire que quand un fiancé entre dans un ordre monastique, la fiancée ne se trouve pas nécessairement libérée de son engagement, remarqua frère Edmond. Mais cela me semble un signe d'égoïsme, un abus, que de vouloir jouer sur les deux tableaux, en choisissant la vie que l'on désire tout en empêchant la dame d'agir de même. D'ailleurs, la question se pose rarement, sauf quand l'homme ne peut supporter de voir échapper ce qu'il considérerait comme sien et qu'il se bat pour garder la femme enchaînée. Ici, ce n'est pas le cas, frère Humilis paraît très heureux de cette solution. Remarque, la demoiselle est peut-être mariée à présent.

— Le manoir de Lai, murmura Cadfael, songeur. Dis-moi ce que tu en sais. A qui est-il censé appartenir ?

— A la famille de Cruce, Humphrey Cruce, si ma mémoire est bonne, qui est peut-être bien le père de la fille. Ils tiennent plusieurs châteaux là-haut, Ightfeld, Harpecote et Prees, de l'évêque de Chester. Et des terres dans le Staffordshire également. Ils ont fait de Lai leur maison principale.

— C'est là qu'il va. Et s'il parvient à triompher, il aura vraiment bien travaillé pour Humilis, dit Cadfael, très satisfait de la tournure des événements. Il l'a déjà forcé à se ressaisir en lui montrant simplement sa bonne mine, mais s'il assure l'avenir de la demoiselle, il aura du même coup prolongé la vie de son maître d'un ou deux ans.

Ils se rendirent à complies au premier appel de la cloche. Le visiteur avait certes aidé Humilis à se remettre, car il apparut parfaitement vêtu et très droit au bras de Fidelis, sans avoir demandé la permission de se lever à ses médecins, tant il était désireux d'assister à l'office du soir comme les autres. « Mais dès qu'il en aura terminé, je le renvoie au lit », se dit Cadfael, inquiet pour le pansement. « Qu'il fasse une apparition aussi digne, pour cette fois, rien de meilleur pour lui, même si c'est au prix d'un effort physique. Et qui suis-je pour dire à mon frère, mon semblable, comment il doit agir ou non pour son salut ? »

Les jours commençaient déjà à raccourcir, le point culminant de l'été était passé et cependant la chaleur persistait, comme si elle ne

devait jamais cesser. Dans la pénombre du chœur, le peu de lumière qui s'attardait avait la couleur des iris, le parfum chaud et capiteux des fruits et des moissons. Dans la stalle, un homme de haute taille, beau, amaigri, précocement vieilli, se redressait fièrement avec Fidelis à sa gauche et, tout près de ce dernier, frère Rhunn. Leur jeunesse et leur beauté semblaient accaparer tout ce qui restait de lumière, si bien qu'ils paraissaient illuminés de l'intérieur, comme la flamme d'une bougie.

De l'autre côté du chœur, frère Urien priait, agenouillé. Il se releva, fit une gémflexion et commença à chanter d'une voix pleine, sûre d'elle-même, la voix de la maturité, sans jamais détourner le regard de ces deux beaux jeunes gens, l'un blond et l'autre brun. Jour après jour, ils se rapprochaient l'un de l'autre, celui qui était muet et celui qui ne l'était pas, formant injustement une sorte d'alliance qui l'excluait, lui. Ils étaient tous les deux aussi désirables qu'inaccessibles, tandis que lui se consumait jour et nuit d'un désir que la prière n'apaisait jamais, que la musique n'endormait jamais et qui le dévorait de l'intérieur comme une bande de loups.

Ils avaient commencé tous deux – présage terrible ! – à lui rappeler sa femme. Quand il contemplait l'un d'eux, les traits du garçon s'évanouissaient, se transformaient subtilement, et lui imposaient son visage à elle, qui ne le reconnaissait ni le méprisait, qui le traversait du regard pour sourire à quelqu'un d'autre. Son cœur lui causait une douleur insupportable, cependant qu'il chantait le psaume de complices d'une voix mélodieuse.

Dans le crépuscule des terres plus douces, plus dégagées du nord-est du comté, où le jour durait plus longtemps que parmi le moutonnement des collines de la frontière occidentale, Nicolas Harnage passa entre les champs plats et riches, exceptionnellement desséchés par la chaleur, et pénétra dans l'enclos en clayonnage du manoir de Lai. Entourée de toutes parts par la vaste plaine et quelques rares arbres qui réservaient le maximum de place aux cultures, la demeure s'élevait, longue et basse, toute en pierre, avec des chambres couronnant un vaste soubassement, des écuries et des granges disséminées à l'intérieur de la clôture. C'était un pays de terres grasses favorable aux graines et aux racines, fournissant assez de fourrage pour nourrir de grands troupeaux. Quand Nicolas franchit le portail, les étables résonnaient du meuglement sourd des bêtes repues, à demi assoupies après la traite.

Un valet entendit le bruit des sabots du cheval et sortit des écuries, nu jusqu'à la taille dans la tiédeur du soir. En apercevant ce cavalier solitaire, il n'éprouva aucune inquiétude. Ils avaient joui ici d'une paix relative alors que Winchester brûlait et souffrait.

— Vous cherchez quelqu'un, mon jeune monsieur ?

— Le maître de céans, votre seigneur, Humphrey Cruce, répondit Nicolas, arrêtant calmement son cheval. Si c'est toujours lui qui dirige cette maison ?

— Non, le seigneur Humphrey est mort il y a trois ans, monsieur. C'est son fils Reginald qui le remplace à présent. Voulez-vous vous adresser à lui ?

— S'il consent de me recevoir, oui, bien sûr, déclara Nicolas, mettant pied à terre. Dites-lui donc que je suis venu il y a environ trois ans avec un message de Godfrid Marescot. C'est son père que j'ai vu alors, mais son fils sera sûrement au courant.

— Eh bien entrez, dit tranquillement le valet, convaincu par cette affirmation. Je vais demander qu'on s'occupe de votre cheval.

Dans la grande salle enfumée qui sentait bon le bois, Reginald et les siens soupaient sans doute, ou bien bavardaient après le repas. Ils avaient cependant entendu le pas du visiteur dans l'escalier de pierre qui menait à la porte grande ouverte de la pièce principale et Reginald Cruce se leva vivement, curieux, à l'approche du visiteur. Le nouveau maître du manoir était grand, avec des cheveux noirs, des traits austères et des manières dominatrices, mais apparemment bien disposé envers un voyageur survenant à l'improviste. Sa femme se tenait à l'écart, silencieuse. Elle avait des cheveux blonds et une robe verte. Un adolescent d'une quinzaine d'années était à ses côtés, ainsi qu'un garçon et une fille plus jeunes, d'une dizaine d'années, qui se ressemblaient beaucoup, des jumeaux probablement. Manifestement Reginald Cruce n'avait pas regardé à la dépense pour assurer sa succession, car à en juger par la taille arrondie de la dame quand elle se leva pour saluer son hôte, elle attendait un autre héritier.

Nicolas s'inclina et se présenta, passablement dérouté de découvrir que le frère de Juliane Cruce avait une quarantaine bien sonnée, qu'il avait femme et enfants déjà grands, alors qu'il s'attendait à trouver un jeune homme de moins de trente ans, qui s'était peut-être marié peu après avoir hérité. Mais il se rappela que Humphrey Cruce lui-même était déjà âgé quand il avait eu une fille encore aussi jeune. Il s'agissait sûrement d'un second mariage contracté sur le tard, alors qu'il avait déjà eu un héritier du premier, Reginald lui-même, qui était à l'époque en âge de se marier ou peut-être déjà uni à sa pâle et prolifique épouse.

— Ah oui, bien sûr ! s'exclama Reginald quand son hôte lui eut rappelé sa visite précédente en cette même demeure. Je me rappelle, mais alors je ne vivais pas ici. Ma femme m'a apporté un manoir dans le Staffordshire ; c'est là que j'habitais alors. On m'a pourtant rapporté les événements tels qu'ils se sont déroulés. Une drôle d'histoire, en somme. Enfin, c'est la vie ! Il y a des gens qui changent d'avis. Ainsi

c'était vous le messenger ? Et si on oubliait le passé pour le moment ? Voulez-vous boire quelque chose ? Installez-vous ! On reparlera de tout ça plus tard.

Il s'assit et tint compagnie à son visiteur pendant qu'un serviteur lui apportait de la viande et de la bière. La dame lui ayant cérémonieusement souhaité une bonne nuit emmena les jumeaux se coucher, tandis que l'héritier, solennel et silencieux, restait à observer ses aînés. Plus tard, quand la nuit devint plus profonde, les deux hommes purent enfin discuter sans être dérangés.

— C'est donc vous l'écuyer qui avez apporté le message de Marescot. Vous avez sûrement remarqué qu'il y a une génération ou presque entre ma sœur et moi – dix-sept ans exactement. Ma mère est morte quand j'avais neuf ans et mon père a attendu huit ans avant de se remarier. C'était une lubie de vieillard, sa femme ne lui a rien apporté en dot et est morte à la naissance de sa fille. Il n'aura guère eu le temps de l'apprécier.

Au moins, songea Nicolas, observant son hôte avec impartialité, il n'y avait pas de second fils, ce qui aurait risqué de diviser l'héritage. Cet homme en était probablement satisfait. Il appartenait à la même classe sociale que lui, pour lui aussi, la terre c'était sa vie.

— Je suis pourtant sûr que sa fille lui a valu des grandes joies, déclara Nicolas. C'est une très belle jeune fille, pleine de grâce. Je me la rappelle parfaitement.

— Vous devez donc en savoir plus que moi là-dessus, répliqua sèchement Reginald, si vous l'avez rencontrée il y a trois ans – parce que moi, ça fait dix-huit ans que je ne l'ai pas vue. Elle marchait à peine à l'époque. Elle avait peut-être deux ou trois ans. C'est à cette époque que je me suis marié et me suis installé sur les terres que Cecilia m'a apportées. On échangeait une lettre de temps en temps. Mais je ne suis revenu que quand mon père était sur son lit de mort. On m'avait prévenu juste à temps.

— Moi, je le croyais toujours des nôtres quand j'ai décidé de venir ici de mon propre chef, dit Nicolas. C'est votre valet, au portail, qui m'a mis au courant. Mais je ne vois pas pourquoi je ne vous parlerais pas aussi franchement qu'à lui. J'ai été si impressionné par la grâce et la dignité de votre sœur que depuis, je n'ai pas cessé de penser à elle. J'en ai parlé avec le seigneur Godfrid qui m'a donné son accord pour ce que je vais vous demander. Pour ma part, j'hériterai de deux bons manoirs de mon père, j'aurai aussi des terres du côté de ma mère, j'occupe un rang honorable dans les armées de la reine. Mon seigneur est prêt à confirmer mes dires, j'apporterai à Julianne autant que quiconque, si seulement vous acceptez...

Son hôte, qui le regardait étonné, souriant de sa ferveur, leva une main pour endiguer ce flot de paroles.

— Vous avez parcouru tout ce chemin pour venir me demander l'autorisation d'épouser ma sœur ?

— Bien sûr ! Cela a l'air de vous étonner ! J'ai beaucoup d'admiration pour elle et je vous prie de m'accorder sa main. On aurait sûrement pu lui proposer pire, ajouta-t-il en rougissant, prêt à s'offusquer d'une telle réception.

— Je n'en doute pas, mais mon garçon, mon garçon, vous auriez dû lui envoyer un mot pour l'informer de vos intentions dans les formes. Vous arrivez trois ans trop tard !

— Trop tard ? souffla Nicolas, se renfonçant sur son siège et laissant lentement retomber ses mains. Elle est déjà mariée !

— Dans un sens, oui ! affirma Reginald, haussant ses larges épaules en un geste d'impuissance. Mais pas à un homme. Tout ce serait peut-être passé autrement si vous vous étiez pressé un peu plus. Non, ce n'est pas ce que vous croyez. On a discuté pour savoir si elle était encore tenue d'épouser Marescot – un débat sans aucun intérêt, mais il faut bien que les gens d'Eglise affirment leur autorité, et le chapelain de mon père était aussi à cheval sur les principes qu'une vierge même si je pense que dans le privé c'était une tout autre paire de manches ! Bref, il s'est accroché à tous les points de droit canon lui permettant de se faire valoir, et il a pris une position en flèche : pour lui, ma sœur était légalement mariée. Le prêtre de la paroisse a soutenu le contraire. Mon père, qui était un homme raisonnable, a partagé son avis, considérant qu'à ses yeux elle était libre. C'est ce que j'ai appris petit à petit. Pour ma part, je n'ai jamais voulu me fourrer peu ou prou dans un pareil guépier.

Le visage dans ses mains, Nicolas fronçait les sourcils, avec sur le cœur le poids glacial de la déception. Mais enfin, jusqu'à présent, il n'avait pas eu de réponse complète.

— Comment tout cela s'est-il terminé ? demanda-t-il en relevant la tête, morose. Pourquoi n'est-elle pas ici à jouir de sa liberté, si elle n'est pas encore mariée ?

— Mais personne ne l'a forcée ! Elle a pris sa décision toute seule. Elle a dit que puisqu'elle était libre, c'est elle seulement qui déciderait. Elle a donc choisi de suivre la voie tracée par Marescot, et de prendre un époux qui ne serait pas de ce monde. Elle est entrée au couvent, chez les bénédictines.

— Et personne ne l'en a empêchée ? protesta Nicolas, déchiré entre la fureur et le chagrin. Après le choc de ce mariage rompu, on l'a laissée partir aussi facilement et gâcher sa jeunesse sur un coup de tête ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Est-ce que je sais, moi, si elle s'est montrée raisonnable ou pas ? Depuis son départ, elle n'a jamais donné de nouvelles, n'a jamais rien demandé, ne s'est jamais

plainte. Je suppose qu'elle est heureuse de son choix. Il va falloir vous chercher une épouse ailleurs, mon ami !

Nicolas demeura assis un moment, essayant d'avaler cette pilule particulièrement amère.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda-t-il enfin avec une indifférence étudiée. Quand a-t-elle quitté le château ? Avec qui ?

— Très peu de temps après votre visite, il me semble. Ils ont peut-être discuté la question pendant un mois, mais elle n'en a soufflé mot à personne. Tout s'est déroulé comme il faut. Mon père lui a fourni une escorte de trois hommes d'armes et d'un chasseur qu'elle avait toujours beaucoup apprécié et qui avait pris soin d'elle, avec une somme d'argent substantielle ainsi que quelques ornements pour son couvent, des chandeliers en argent, un crucifix et autres objets. Il était triste de se séparer d'elle, je le sais, il me l'a confié plus tard, mais elle y tenait et ici ses désirs ont toujours été des ordres.

Un très léger soupçon de froideur dans son débit décidé et rapide révéla une jalousie ancienne. L'enfant de la vieillesse avait pris toute la place dans le cœur d'Humphrey, même si son fils devait hériter de ses biens, quand ce cœur aurait cessé de battre.

— Il est mort à peine un mois plus tard, soupira Reginald. Il a juste eu le temps de voir revenir son escorte, d'apprendre que sa fille était arrivée à bon port. Il était âgé et affaibli, à l'évidence. Mais il n'aurait jamais dû décliner si vite.

— Peut-être bien qu'elle lui manquait et qu'il trouvait le château vide, suggéra Nicolas d'une voix basse, hésitante. Elle était radieuse... Vous ne lui avez pas demandé de revenir à la mort de son père ?

— A quoi bon ? Quel réconfort pouvait-elle lui apporter et inversement ? Si elle était bien là-bas, inutile de la déranger.

Nicolas joignit les mains sous la table et les tordit avec violence avant de poser une dernière question, d'une voix qui lui parut creuse et lointaine.

— Sur quel couvent a-t-elle porté son choix ?

— L'abbaye de Wherwell, tout près d'Andover.

Eh bien voilà, c'était fini ! Pendant tout ce temps, ils avaient été quasiment à portée de voix ; la maison où elle avait trouvé refuge était à présent encerclée par des armées opposées appartenant à des factions rivales. Si seulement il lui avait dit ce qu'il éprouvait au plus profond de lui-même, s'il s'était confié la première fois où il l'avait vue, tout gêné qu'il était de savoir le mal qu'il allait faire, et condamné au silence par le message qu'il portait alors qu'il aurait dû se montrer éloquent ! Peut-être l'aurait-elle écouté, aurait-elle pris son temps avant d'agir, même si elle était incapable d'éprouver quoi que ce fût pour lui alors. Elle aurait réfléchi, attendu et peut-être même se

serait-elle souvenue de lui. Aujourd'hui, il était beaucoup trop tard, elle était fiancée pour la seconde fois, et ces liens seraient encore plus difficiles à rompre.

Cette fois, la discussion n'avait plus lieu d'être. Des fiançailles contractées au nom d'une petite fille, on pouvait raisonnablement les remettre en question, mais quand une femme décidait d'entrer dans les ordres en toute connaissance de cause et de son propre chef, c'était une tout autre histoire. La jeune fille était perdue pour lui.

Nicolas passa toute la nuit dans la petite chambre d'hôte qu'on lui avait préparée, à réfléchir à ce problème, tout en le sachant insoluble. Il dormit mal, d'un sommeil agité ; au matin il prit congé et repartit vers Shrewsbury.

CHAPITRE CINQ

Le hasard voulut que Cadfael conversât en privé avec Humilis dans sa cellule quand Nicolas s'arrêta de nouveau à la loge du portier et demanda l'autorisation de rendre, comme promis, visite à son ancien maître. Ce matin-là, Humilis s'était levé avec les autres, avait assisté à prime et à la messe, accomplissant scrupuleusement les rites quotidiens, même si on ne le laissait pas encore travailler trop dur afin de lui éviter toute fatigue. Fidelis le suivait comme son ombre, prêt à l'assister en cas de besoin et à lui chercher tout ce qu'il lui fallait. Le cadet avait passé l'après-midi, sous le regard approbateur de son aîné, à terminer l'enluminure de la lettre qui s'était abîmée en tombant. Laissant le jeune artiste aux prises avec la peinture dorée qu'il maniait précautionneusement, le médecin et son patient étaient retournés de concert dans la cellule du dortoir.

— Cela se cicatrise bien, constata Cadfael, satisfait de son ouvrage, la chair redevient ferme et la plaie est toute propre. Ces pansements ne sont plus très utiles, mais j'aime autant les laisser un jour ou deux de plus, pour éviter tout frottement ; la peau est encore fragile.

Ils commençaient à s'entendre à mi-mots, tous les deux, et s'ils savaient l'un et l'autre que la simple guérison d'une plaie ne suffisait pas à sauver Humilis bien plus profondément et secrètement atteint, ils s'arrangeaient pour éviter d'aborder ce sujet et se contentaient sagement du modeste succès auquel ils étaient parvenus.

Entendant des pas sur les marches de pierre de l'escalier, ils surent tout de suite que le visiteur portait des bottes et non des sandales. Mais ces pas manquaient à présent singulièrement d'élasticité, ne témoignaient d'aucun enthousiasme et c'est un jeune homme fort sombre qui apparut à l'entrée de la cellule, dissimulé dans l'ombre. N'ayant que des nouvelles décevantes à rapporter, il ne s'était guère pressé à revenir de Lai. Mais il avait promis, et il était là.

— Nick ! s'exclama Humilis affectueusement, tout heureux de le voir. Te voici déjà ! Sois le bienvenu, mais j'aurais cru...

Il s'interrompit, car malgré le manque de lumière, il était

évident que le visage du jeune homme n'exprimait aucune joie.

— Quelle triste figure ! Si je comprends bien, tu n'as pas eu le succès que tu espérais.

— Non, monsieur, dit Nicolas, s'approchant lentement et mettant un genou à terre devant ses deux aînés. Non, j'ai échoué.

— J'en suis désolé, mais on ne peut pas gagner à tous les coups. Tu connais frère Cadfael ? Il a été aux petits soins pour moi.

— Nous avons bavardé la dernière fois, murmura Nicolas, lui adressant un sourire où le cœur n'était pas, j'ai donc moi aussi une dette envers lui.

— Ah oui ? Vous avez parlé de moi, j'imagine, soupira Humilis, puis, l'air détendu, il ajouta : Vous vous donnez trop de mal pour moi ; je suis très heureux ici. J'ai trouvé ma voie. Mais assieds-toi donc un moment et dis-nous ce qui s'est passé.

Nicolas se laissa tomber sur le tabouret tout près du lit dans lequel Humilis était assis et exposa la situation avec une brièveté digne d'éloges.

— J'ai hésité trois ans de trop. Un mois à peine après que vous avez pris l'habit à Hyde, Juliane Cruce a pris le voile à Wherwell.

— Ah ça par exemple ! s'exclama Humilis et il resta silencieux un bon moment afin d'assimiler tout le sens de cette nouvelle. Je me demande si... Non, il n'y a aucune raison pour qu'elle ait agi ainsi si ce n'est pas vraiment ce qu'elle désirait. Cela ne peut être à cause de moi ! Non, elle ne me connaissait pour ainsi dire pas ; elle ne m'avait vu qu'une fois, et m'avait sûrement oublié dès mon départ. Peut-être en a-t-elle même été satisfaite... aurait-elle toujours voulu s'engager dans cette voie si on l'avait laissée libre...

Il réfléchit un moment, les sourcils froncés, essayant peut-être de se rappeler le visage de la petite fille.

— Tu m'as dit, Nicolas, je m'en souviens très bien, comment elle avait reçu mon message. Sans aucun trouble, avec calme et courtoisie, m'accordant ensuite de grand cœur sa grâce et son pardon. C'est bien ça ?

— Absolument, monsieur, s'exclama Nicolas, mais il est impossible qu'elle en ait été heureuse.

— Pourquoi non ? C'était peut-être le cas au contraire. Et c'est son droit le plus strict. D'abord elle a consenti au mariage qu'on avait arrangé, mais elle se serait retrouvée liée à un étranger qui avait vingt ans de plus qu'elle. Pourquoi n'aurait-elle pas été contente de me voir lui rendre sa liberté ? Je suis sûr qu'elle l'a mise à profit à sa guise, peut-être est-ce le cloître qu'elle désirait ?

— Personne ne l'a forcée, reconnut Nicolas de mauvais gré. D'après son frère, c'est elle qui a choisi. Son père a tenté de s'y opposer et n'a cédé que parce qu'elle y tenait.

— C'est bien, acquiesça Humilis avec un soupir de soulagement. Il ne nous reste plus qu'à espérer que ce choix l'aura rendue heureuse.

— Mais quel gâchis ! s'écria Nicolas, amer. Si vous l'aviez vue comme moi, monsieur. Couper d'aussi beaux cheveux, cacher un aussi beau corps sous une robe noire ! On n'aurait jamais dû la laisser partir, pas si vite. Et peut-être a-t-elle eu tout le temps de regretter depuis ?

Humilis sourit avec beaucoup de douceur en considérant le visage abattu et le regard déçu du jeune homme.

— Si j'en juge par la description que tu m'en as faite, cette grâce, cette sensibilité, ce discours calme et raisonnable, j'ai peine à croire qu'elle ait pu se décider à la légère. Non, je suis sûr qu'elle a agi après avoir mûrement pesé sa décision. Mais je suis vraiment désolé pour toi, Nicolas. Comme elle, essaie de faire contre mauvaise fortune bon cœur, dans la mesure où elle fut déçue quand je renonçai au mariage.

La cloche de vêpres avait commencé à tinter. Humilis se leva pour se rendre à l'église ; Nicolas également, prenant cet appel pour une invitation à prendre courage.

— Il est bien tard pour vous en aller maintenant, suggéra Cadfael, sortant du silence et du retrait qu'il avait observés pendant que les deux autres s'entretenaient. Il me semble qu'il n'y a aucune urgence, personne ne vous oblige à partir cette nuit. Un lit à l'hôtellerie, et vous serez plus frais pour prendre la route demain, avec toute la journée devant vous. En outre, vous pourrez passer une heure ou deux de plus avec frère Humilis.

Tous deux approuvèrent cette proposition, et Nicolas retrouva quelque vitalité, mais rien évidemment ne lui rendrait l'ardeur qu'il avait manifestée en quittant Winchester pour se diriger vers le nord.

Ce qui étonna quelque peu Cadfael, ce fut la manière obligeante dont Fidelis, à nouveau confronté à ce visiteur qui avait connu Humilis avant lui et établi avec lui des relations d'amitié, se retira dès qu'il l'aperçut, comme soucieux de se fondre dans l'ombre, faute de pouvoir parler, les laissant à leurs souvenirs communs de voyages, croisades et autres batailles, un passé tellement éloigné de son propre champ d'expérience. Une amitié capable de s'effacer ainsi en laissant le champ libre à une autre, rivale et antérieure, témoignait d'une indéniable générosité.

Il y avait un marchand à Shrewsbury, négociant en toisons, qui parcourait les régions frontalières en tous sens, depuis le pays de Galles jusqu'aux riches terres à moutons, comme les Cotswolds et, à l'occasion, en ces temps difficiles, il servait d'informateur à Hugh. C'est surtout au cœur de l'été, à l'époque où la laine nouvelle était à

vendre, qu'il se montrait le plus efficace. En cette période dangereuse beaucoup de marchands avaient réduit leurs activités, mais lui, homme décidé, avait assez de courage pour s'aventurer dans le Sud, loin de la frontière, vers des régions tenues par l'impératrice. Ses fournisseurs commerçaient avec lui depuis pas mal de temps et il leur inspirait suffisamment confiance pour qu'ils lui réservent leurs toisons jusqu'à ce qu'il entre en contact avec eux. Il avait aussi d'excellentes relations d'affaires avec des Flamands de Bruges. Le cas échéant, il ne rechignait pas à prendre des risques s'il pouvait espérer rentrer largement dans ses fonds. Ajoutons que ces risques, il les courait lui-même plutôt que de charger ses adjoints de ces périples hasardeux. Peut-être même y trouvait-il son compte car il ne manquait pas d'audace.

En ce début de septembre, il regagnait ses pénates avec ses achats ; un train de trois chariots le suivait depuis Buckingham. Il n'eût pas été raisonnable de s'approcher plus près d'Oxford : cette ville était devenue aussi nerveuse et agitée que si elle était elle-même assiégée. Chaque jour on s'attendait à ce que l'impératrice, chassée par la famine, fût forcée de quitter Winchester. Ce marchand avait laissé ses hommes en sécurité sur une route relativement calme ; ils ramèneraient les chariots sans se presser tandis que lui était parti à bride abattue à Shrewsbury pour rendre compte à Hugh Beringar, avant même d'aller voir sa propre femme et ses enfants.

— Les choses commencent enfin à bouger, monsieur l'officier. Je tiens cela d'un témoin oculaire, qui n'a pas perdu de temps pour trouver un endroit moins exposé. Vous savez que l'impératrice et l'évêque étaient enfermés dans leurs châteaux respectifs, à Winchester, tandis que les armées de la reine prenaient position autour de la cité et coupaient les routes. Depuis quatre jours, aucune fourniture n'a pu arriver en ville, et il paraît que la famine s'y est installée. Je doute pourtant que l'impératrice ou l'évêque en souffrent.

Il n'était pas homme à déguiser sa pensée et les grands de ce monde ne l'impressionnaient guère.

— Pour les malheureux citadins, évidemment c'est une autre histoire ! Mais même la garnison du château royal commence à souffrir car la reine a envoyé des vivres à Wolvesey tout en affamant l'autre camp. Bref, ils en sont arrivés au point où il faut qu'ils essaient de rompre l'encerclement.

— Je m'y attendais, répondit Hugh avec ardeur. Alors ? Sur quoi sont-ils tombés ? La reine tenant tout le Sud-Est, leur seul espoir était d'aller vers le nord ou l'ouest.

— A ce qu'on m'a dit, on a envoyé une troupe de trois ou quatre cents hommes vers le nord pour s'emparer de la ville de Wherwell, et tenter de prendre fermement appui sur la cité afin d'ouvrir la route

d'Andover. Mais les a-t-on vraiment vus faire mouvement ? Ont-ils été trahis par un habitant ? Entre nous, on ne déborde pas d'affection pour eux à Winchester. Toujours est-il que Guillaume d'Ypres et les hommes de la reine les ont pris en tenaille et taillés en pièces alors qu'ils avaient à peine atteint les faubourgs de la ville. Un vrai massacre ! Le bonhomme qui m'a raconté cela s'est enfui quand les maisons ont commencé à brûler, mais il a vu les quelques survivants de la troupe de l'impératrice opposer une résistance acharnée et parvenir au grand couvent qu'il y a là-bas. Et d'après lui, ils ne sont pas gênés pour s'en servir. Ils ont envahi l'église qu'ils ont transformée en forteresse, alors que les malheureuses religieuses avaient couru s'y enfermer. Les Flamands les ont bombardés avec des torches. La scène a dû être épouvantable. Mon témoin eut beau filer à toutes jambes, il entendait quand même les hurlements des femmes qui couvraient les fracas du combat et le ronflement des flammes. Les soldats surpris à l'intérieur ont dû finir par sortir et se rendre, à moitié brûlés qu'ils étaient. Ils ont tous été soit capturés soit tués.

— Et les nonnes ? demanda Hugh, horrifié. Le couvent de Wherwell aurait-il complètement brûlé comme l'abbaye de Hyde Mead ?

— Mon informateur n'a pas pris le temps d'aller voir ce qui restait, répondit sèchement le messenger. Mais pour l'église, elle a été entièrement incendiée avec les hommes et les femmes qui s'y trouvaient – je ne vois pas comment les religieuses auraient toutes pu s'en tirer indemnes. Quant à ceux qui se sont échappés, Dieu seul sait où ils ont pu trouver refuge à l'heure qu'il est. Pas facile de découvrir un endroit sûr dans ce coin-là au jour d'aujourd'hui. Pour ce qui est de la garnison impériale, je pense que le seul espoir qui leur reste est de rassembler les hommes jusqu'au dernier, de tenter une sortie en force en comptant sur leur nombre et de filer aussi vite que possible, mais même ainsi, ils n'ont plus guère de chances.

Il y avait sûrement du vrai dans ces propos, surtout si l'on songeait que l'impératrice avait déjà perdu trois ou quatre cents combattants, probablement triés sur le volet dans ce qui semblait bien avoir été une tentative de la dernière chance. On n'était encore qu'au début septembre et le sort de la guerre avait changé plusieurs fois de camp depuis la désastreuse bataille de Lincoln où le roi avait été capturé, et où son orgueilleuse rivale avait été à deux doigts de ceindre la couronne avant de se retrouver elle-même prise au piège comme un rat dans sa nasse. Si seulement l'impératrice tombait entre nos mains, se dit Hugh, on se retrouverait à égalité ; chacun récupérerait son souverain et on recommencerait tout depuis le début. Quelle folie que cette guerre ! Le prix avait été très lourd pour les moines de Hyde Mead et les nonnes de Wherwell. Sans parler des

malheureux de Winchester, qui étaient encore plus à plaindre.

Ce nom de Wherwell n'évoquait pour le moment rien de plus à Hugh que celui de tout autre couvent assez infortuné pour se trouver en plein champ de bataille.

— L'année aura quand même été bonne pour moi, conclut le marchand, se levant. Les toisons sont de bonne qualité, cela valait le déplacement.

Le lendemain matin, aussitôt après prime, Hugh alla informer l'abbé des dernières nouvelles car tout ce qu'il apprenait d'important était aussitôt transmis à Radulphe qui appréciait ce service et lui rendait le même dans la mesure du possible. A Shrewsbury les autorités régulières et séculières collaboraient étroitement ; en outre, comme en l'occurrence une maison bénédictine avait été détruite, la solidarité s'imposait d'autant plus, ainsi que l'assistance à qui en avait besoin. Même en période plus paisible les couvents de religieuses disposaient de terres plus petites et de ressources inférieures par rapport aux communautés d'hommes, et dépendaient fréquemment de la charité des autres maisons, une gestion avisée ne les tirant pas toujours d'embarras. Dans le cas présent, il y avait eu destruction totale. Evêques et abbés seraient appelés à apporter leur contribution.

Après son entretien avec Radulphe, il lui restait une demi-heure avant la grand-messe à laquelle il décida d'assister puisqu'il était sur place. Il agit donc comme d'habitude quand il avait un moment de libre à l'abbaye et alla rendre visite à frère Cadfael dans son atelier de l'herbarium. Cadfael, qui s'était levé bien avant prime, passait en revue les vins et préparations auxquels il travaillait ; il avait aussi un peu arrosé la terre encore à l'ombre et rafraîchie par la nuit. A cette époque de l'année, une fois la moisson rentrée, les simples ne lui donnaient guère de mal, et pour le moment il n'y avait pas lieu de demander un assistant en remplacement de frère Oswin.

Quand Hugh arriva, cherchant Cadfael, il le trouva confortablement assis sous le mur nord qui, à cette heure de la journée, dégageait une chaleur agréable qui n'avait encore rien d'excessif. Partagé entre l'admiration et le regret, le moine contemplait les roses qui fleurissaient aussi vite qu'elles se fanaient. Hugh prit place à côté de lui, interprétant correctement son silence tranquille comme une invitation.

— Aline dit qu'il serait grand temps de venir voir à quelle vitesse votre filleul a grandi, dit Hugh.

— Je le sais bien qu'il grandit, qu'est-ce que vous croyez ? riposta le parrain de Gilles à la fois tout fier et inquiet devant l'énorme responsabilité qui était la sienne. Deux ans à Noël, non ? et déjà trop lourd pour un vieux bonhomme.

Hugh eut un petit rire moqueur. Quand Cadfael prétendait être vieux, il complotait quelque chose ou bien il avait envie de paresser et il ne s'en cachait pas.

— Dès qu'il me voit, il me prend pour un arbre et se met à m'escalader, ajouta-t-il, rêveur. Il n'ose pas se conduire comme ça avec vous, alors que vous êtes encore tout jeune. D'ici quinze ans, il sera deux fois plus grand que vous.

— J'en accepte l'augure, déclara le père, satisfait, et il étira complaisamment son corps mince et souple, se chauffant au soleil ascendant. Il a toujours été grand, depuis qu'il est né. Oui, c'est vrai, c'était Noël... A propos de fils, je me demande ce que devient Olivier[3]. Vous avez eu des nouvelles ?

— Rien du tout. J'espère qu'il est avec Laurence d'Angers, à Gloucester. L'impératrice n'a quand même pas emmené tout le monde à Winchester, il faut bien qu'elle laisse suffisamment de gens dans l'Ouest pour assurer ses arrières. Mais pourquoi cette question maintenant ?

— Il m'est venu l'idée qu'il pouvait faire partie de ceux choisis par l'impératrice pour aller à Wherwell, expliqua Hugh perdu dans ses pensées moroses sans remarquer que Cadfael s'était redressé et le fixait intensément.

— Dieu veuille que vous ayez raison, et qu'il ne soit pas mêlé à tout cela.

— Pourquoi mentionnez-vous Wherwell ?

— J'avais oublié, dit Hugh. Vous ne connaissez pas les dernières nouvelles, je sors de chez l'abbé, et je ne les ai eues que la nuit dernière. Je ne vous ai pas dit que les hommes de l'impératrice avaient tenté une sortie.

Et Hugh lui raconta par le menu ce qui s'était passé en insistant sur la responsabilité des soldats de Mathilde.

Cadfael se sentit glacé jusqu'aux os malgré le soleil.

— Qu'est-ce que vous me racontez ! Wherwell aurait subi le même sort que Hyde ?

— Il n'en subsiste rien. De l'église tout au moins. Quant au reste... Mais avec cette chaleur et cette sécheresse...

Cadfael qui l'avait soudain agrippé par le bras le lâcha tout aussi brusquement, jaillit de son banc et se mit à courir – il n'y avait pas d'autre mot –, ce qui ne lui était pas arrivé depuis qu'il avait galopé pour fuir le château des brigands à Titterstone Clee deux ans auparavant[4]. Il atteignait encore une jolie pointe de vitesse quand il le fallait, mais son allure était extraordinaire ; avec sa robe on aurait dit qu'il n'avait pas de jambes, telle une boule noire qui roulait, avec une légère oscillation de gauche à droite, comme un marin à la démarche chaloupée. Hugh qui l'aimait beaucoup se lança derrière lui,

conscient que cette course signifiait qu'il y avait urgence, tout en provoquant le rire. Vu de derrière, un bénédictin qui a le feu aux trousses, un bénédictin d'une bonne soixantaine qui plus est, bâti comme un tronc d'arbre, peut s'avérer impressionnant voire redoutable pour qui le connaît, mais frappe aussi par son côté comique.

L'inquiétude qui justifiait la précipitation de Cadfael céda la place au soulagement quand il arriva dans la grande cour, car ceux qu'il voulait voir étaient encore là, prenant tout leur temps pour se dire adieu. Un palefrenier tenait le cheval par la bride cependant que frère Fidelis serrait les courroies qui attachaient le paquetage de Nicolas Harnage et roulait son manteau au troussequin de la selle. Ils ignoraient encore qu'il y avait lieu de se presser, et le cavalier disposait de toute une journée de soleil devant lui.

A l'extérieur, Fidelis mettait toujours sa capuche, comme pour protéger une timidité dont l'origine s'expliquait sûrement par son handicap.

Ne pouvant communiquer avec les autres, il se cantonnait sur sa réserve. Seul Humilis lui tenait d'une certaine manière des discours éloquents qu'il n'avait pas besoin d'exprimer par la parole. Ayant attaché la courroie d'étrivière, le jeune homme recula modestement de quelques pas et attendit.

Cadfael arriva, nettement plus circonspect que quand il avait quitté le jardin. Hugh qui ne l'avait pas suivi de trop près alla se poster à l'ombre, près du mur de l'hôtellerie.

— Il y a du nouveau, dit Cadfael sans ambages. Il vaudrait mieux qu'on vous mette au courant avant votre départ. L'impératrice a lancé une attaque, désastreuse au demeurant, sur la ville de Wherwell. Ses hommes ont été taillés en pièces par l'armée de la reine. Mais au cours de la bataille, le couvent de Wherwell a été incendié et il ne reste rien de l'église. Je n'ai pas les détails, mais ce que je vous dis est absolument certain. Le shérif en a été informé la nuit dernière.

— Par un homme de confiance, intervint Hugh qui s'était rapproché. Ses renseignements sont sûrs.

Nicolas le regarda fixement, bouche bée. Son hâle avait disparu, et sa peau était devenue d'une couleur de cendre, comme s'il s'était vidé de son sang.

— Wherwell ? souffla-t-il d'un voix rauque. Ils ont osé ?...

— Ils ne se sont pas contentés d'oser, l'interrompit Hugh, ils y sont allés carrément. Il y avait des hommes à l'intérieur, des gens de l'impératrice pour qui tout endroit où se cacher était pain bénit, et ils ont bloqué les portes. Ça n'a rien changé au résultat, quel que soit celui qui y a allumé le feu. L'abbaye a été dévastée. Je suis vraiment désolé de devoir vous l'apprendre.

— Et les femmes ?... Ô mon Dieu... Juliane est là-bas... A-t-on des nouvelles des femmes ?

— Elles avaient été se réfugier dans l'église.

Pendant une guerre civile, il n'est pas de refuge, même pour les femmes et les enfants.

— Les soldats survivants se sont rendus, ils ont dû s'en sortir pour la plupart. Mais sûrement pas tous.

Nicolas se tourna, cherchant sa bride à tâtons, se libérant brusquement de la main tremblante qu'Humilis avait posée sur son bras.

— Laissez-moi ! Il faut que j'y aille... Il faut que je parte à sa recherche.

De nouveau il pivota pour étreindre brièvement la main d'Humilis.

— Je la retrouverai, ça oui ! Si elle est encore vivante, je la retrouverai et je la mettrai en lieu sûr.

Sur ces mots, il monta en selle.

— Si Dieu te mène jusqu'à elle, tiens-moi informé, dit Humilis. Que je sache qu'elle est vivante et qu'elle n'est pas en danger.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, comptez sur moi.

— Ne la tourmente pas, ne lui parle pas de moi. Pas de questions ! Tout ce qu'il me faut, tout ce que je te demande, c'est de savoir que Dieu l'a épargnée et qu'elle mène la vie qu'elle désirait. Il y aura de la place ailleurs pour elle, parmi d'autres religieuses. Si seulement elle est encore vivante !

Nicolas acquiesça sans mot dire, s'arracha en soupirant à ses sombres pensées, poussa son cheval des talons et s'en alla sans rien ajouter, sans un regard en arrière. Ils restèrent à le suivre des yeux, tandis que la poussière soulevée par les sabots de son cheval brillait dans la lumière avant de retomber sous la voûte de la loge, là où s'arrêtaient les pavés et où commençait la terre battue de la Première Enceinte.

Toute la journée, Cadfael eut le sentiment qu'Humilis allait jusqu'à la limite de ses forces comme si l'angoisse qui poussait Nicolas à foncer vers le sud exerçait ses ravages en ces lieux où le calme et l'inaction étaient de rigueur alors que dans son cœur il aurait tant voulu accompagner le jeune homme. Et toute la journée Fidelis, tournant le dos même à son ami Rhunn, suivit Humilis pas à pas avec une sollicitude, une inquiétude et une tendresse tristes plus intenses que les autres jours, comme s'il venait de comprendre que la mort s'approchait sur la pointe des pieds, toujours plus près à chaque heure qui passait.

Humilis regagna son lit juste après complies et Cadfael, qui alla

lui rendre visite dix minutes après, le trouvant déjà endormi, s'éloigna sans le réveiller. Ce n'était plus sa blessure purulente ni son corps meurtri qui troublaient Humilis à présent, mais un obscur sentiment de culpabilité envers cette jeune fille qui, s'il l'avait épousée, aurait été en sûreté dans un manoir quelconque à cent lieues de Winchester, de Wherwell et du fracas des armes, alors que les flammes et la tuerie l'avaient chassée du couvent même où elle avait élu domicile. En ce moment, dormir soulagerait son esprit perturbé bien plus qu'un nouveau pansement ne pouvait l'aider physiquement. Dans son sommeil, il avait déjà l'allure calme et hiératique d'un gisant sculpté dans la pierre. Cadfael s'éloigna doucement et le laissa, comme sans doute Fidelis l'avait laissé avant lui se reposer en paix.

Dans le parfum délicat du crépuscule, le vieux moine alla faire sa tournée nocturne à l'atelier, histoire de s'assurer que tout allait bien et de brasser un breuvage qui refroidirait jusqu'au matin. Parfois, quand les nuits étaient si fraîches après la chaleur de la journée, et si pleines d'étoiles enfoncées dans le ciel, quand chaque fleur, chaque feuille s'imprégnait soudain d'une couleur et d'une lumière exquis, il lui semblait que c'était dédaigner la générosité de Dieu que d'aller se coucher et de fermer les yeux sur tant de beauté. Combien de fois, dans le passé, était-il sorti la nuit sans demander son reste, pour la bonne cause, du moins le croyait-il, mais il préférait ne pas trop s'interroger là-dessus. D'ailleurs, Hugh avait sa part de responsabilité dans tout cela. N'y songeons plus.

Revenant sur ses pas sans enthousiasme, il traversa l'église pour gagner l'escalier du dortoir. Toutes les ombres au sein du grand vaisseau de pierre apparaissaient, indistinctes, à la lueur des petites lampes d'autel. Cadfael ne manquait jamais, quand il prenait ce chemin, de pénétrer dans le chœur et de saluer l'autel de sainte Winifred, se rappelant affectueusement leur première rencontre, le cœur gonflé de gratitude pour son indulgence. C'est ce qu'il allait faire maintenant. Soudain il s'arrêta. L'un des religieux était agenouillé au pied de l'autel et la petite lueur rouge de la lampe mettait en relief son visage levé, ses yeux fermés et ses mains jointes pour la prière : c'était Fidelis. Quand Cadfael s'approcha à pas de loup, il distingua clairement des larmes qui brillaient sur les joues du jeune homme dont le visage était parfaitement immobile, à l'exception des lèvres qui formaient en silence les mots de la prière et de ces larmes qui débordaient lentement de ses paupières closes et se répandaient jusque sur sa poitrine. Les chocs subis pendant la journée expliquaient peut-être cette attitude. Maintenant qu'Humilis dormait, le jeune homme implorait le ciel pour que l'histoire se terminât mieux qu'elle n'avait commencé. Mais alors pourquoi ce visage de pénitent plutôt que de suppliant innocent ? Et de pénitent qui ne croyait plus en

l'absolution ?

Cadfael gagna tout doucement l'escalier des matines, abandonnant à Fidelis le vaste sanctuaire de l'église pour y abriter son inexplicable souffrance.

Une autre silhouette, immobile dans le coin le plus sombre du chœur, ne se décida à bouger qu'après le départ de Cadfael et même alors attendit un long moment avant de s'avancer de quelques pas, retenant son souffle, sur les dalles glaciales.

Un pied nu effleura le bord de l'habit de Fidelis puis mit délicatement fin à ce frôlement. Une main se tendit et se posa à peine sur une tête perdue dans ses pensées, des doigts avides de contact la frôlèrent, sans oser d'abord insister, puis s'enhardissant devant ce silence et cette immobilité prolongés, se plongeant dans les cheveux brun-roux qui couronnaient la tonsure. Ce simple contact éveilla un frémissement, comme les prémisses d'éclairs imminents dans l'air avant un orage. Si Fidelis se rendit compte de quoi que ce fût, il n'en laissa rien paraître. Même sous ces doigts qui se perdaient tendrement dans ses cheveux et descendaient jusqu'à sa nuque à l'intérieur de la capuche, il ne bougea pas ; il s'immobilisa au contraire là où il était agenouillé et retint son souffle.

— Fidelis, murmura une voix étouffée, douloureuse, à son oreille. Ne t'enferme pas dans ton chagrin ! Viens vers moi... Je t'apporterai réconfort, tout, absolument... quoi que ce soit que tu désires.

La main caressante glissa jusqu'au cou, mais avant qu'elle n'eût atteint son but, Fidelis avait sauté sur ses pieds d'un mouvement souple, calme et résolu et s'était mis hors de portée. Sans se presser ou ne tenant peut-être pas à montrer son visage, même dans cette pénombre, avant d'avoir retrouvé son calme, il se tourna pour voir celui qui s'était immiscé dans sa solitude ; difficile en effet d'identifier une voix murmurante et jusqu'alors il n'avait guère prêté attention à frère Urien. Maintenant il le dévisagea de ses grands yeux gris. L'homme était beau, brun, passionné ; il n'aurait jamais dû s'enfermer entre ces murs, un feu intérieur le dévorait, susceptible d'en brûler d'autres avant de finir par s'apaiser. A son tour il fixa Fidelis, les traits contractés, tendant une main tremblante et suppliante vers la manche du jeune homme, mais ce dernier s'était écarté.

— Je t'ai observé, murmura Urien d'une voix rauque, je connais le moindre de tes gestes. Tu perds ton temps, ta jeunesse et ta beauté... Ne t'en va pas ! Personne ne nous voit pour le moment...

Fidelis tourna les talons avec décision et, quittant le chœur, se dirigea vers l'escalier des matines. Sans bruit, Urien le suivit pieds nus sur les dalles de l'église, se répandant en murmures tourmentés.

— Pourquoi tourner le dos à qui ne te veut que du bien ? Mais

tu changeras, je le sais. Pense à moi ! Je t'attendrai...

Fidelis commença à gravir les escaliers. Son persécuteur s'arrêta à la première marche, trop malade d'angoisse pour aller là où les autres ne dormaient peut-être pas encore.

— Tu ne te soucies pas de moi... chuchota-t-il d'une voix étouffée puis, tournant les talons, il ajouta à peine audible, mais rempli d'amertume : Cela arrivera ici ou ailleurs... Si ce n'est pas maintenant, plus tard !

CHAPITRE SIX

En descendant vers le sud, Nicolas dut changer deux fois de chevaux, laissant ceux qu'il avait montés sans ménagement attendre son retour, qui, à son avis, ne saurait tarder et comme il l'avait promis, il rapporterait des nouvelles, bonnes ou mauvaises. A plusieurs milles de Wherwell, il commença à sentir l'odeur âcre du feu, ancienne maintenant, qui flottait dans l'air. Quand il entra dans ce qui restait de la petite ville, ce fut pour trouver un lieu de désolation, presque désert. Dans les rares demeures à avoir échappé au pillage et à la destruction, les habitants allaient et venaient, passant leurs biens en revue. Ceux qui avaient perdu leurs maisons dans l'incendie préféraient par prudence éviter de les rebâtir pour le moment. Car même si les maraudeurs venus de Winchester avaient été chassés ou capturés et si Guillaume d'Ypres avait ramené les Flamands de la reine à leurs positions précédentes encerclant la cité et la région, l'endroit était toujours au milieu des hostilités et d'autres violences n'étaient pas à exclure.

Très inquiet, le cœur serré, Nicolas se dirigea vers l'enceinte du couvent, l'un des trois plus grands du comté, avant que ce désastre ne s'abattît sur ses bâtiments, en détruisant la moitié et rendant l'autre inhabitable. La carcasse décharnée, noircie, de l'église se dressait sur le ciel sans nuages et ses murs déchiquetés, ternes, évoquaient des dents gâtées. Il y avait des tombes nouvelles au cimetière des religieuses. Quant aux survivantes, maintenant qu'elles avaient perdu leur foyer, elles s'étaient dispersées. Au bord de la nausée, il regarda la terre fraîchement retournée, se demandant qui des moniales reposait là. Jusqu'à présent le temps avait manqué pour l'indiquer, il avait fallu se contenter de les enterrer dans les tombes anonymes.

Il refusa seulement de penser que celle qu'il cherchait gisait sous terre. Cherchant l'église paroissiale, il se mit en quête du prêtre qui avait abrité chez lui et dans sa grange deux familles sans abri. Un homme fatigué, accablé de soucis, plus très jeune, apparut, vêtu d'une soutane qui avait connu des jours meilleurs.

— Les nonnes ? dit-il, s'avançant sous le porche bas et sombre.

Elles se sont enfuies, les malheureuses, Dieu seul sait où. Trois d'entre elles ont péri dans l'incendie. Nous sommes au moins sûrs de ça, mais il y en a peut-être d'autres encore ensevelies sous les décombres. On s'est battu dans toute la cour, les Flamands ont sorti les prisonniers de l'église *manu militari*, mais ni les uns ni les autres ne se sont souciés des femmes. Certaines ont trouvé asile à Winchester, paraît-il, bien que la ville ne soit pas très sûre, mais le seigneur évêque n'a pas le choix, il doit les aider puisque leur maison était alliée au vieux moutier. Les autres... aucune idée ! L'abbesse se serait réfugiée dans un château près de Reading où elle a de la famille ; elle a peut-être emmené quelques-unes de ses filles. Mais nous sommes en pleine confusion – on ne sait rien de précis.

— Où est ce manoir ? demanda fiévreusement Nicolas.

— C'est seulement une rumeur que l'on m'a rapportée – on ne m'a pas donné de précisions, dit l'autre avec un hochement de tête plein de lassitude. Il n'y a peut-être pas un mot de vrai là-dedans.

— Mon père, connaissiez-vous les noms des religieuses qui sont mortes ? demanda Nicolas d'une voix tremblante.

— Mon fils, rétorqua le prêtre avec une infinie résignation, les corps que nous avons trouvés n'avaient plus nom ni visage. Il faut encore qu'on se mette à la recherche des autres, quand nous nous serons procuré assez de nourriture pour garder en vie ceux qui ont survécu. Les gens de l'impératrice ont d'abord pillé nos maisons, puis ça a été le tour des Flamands. Ceux d'entre nous qui possèdent encore quelque chose doivent partager avec ceux qui n'ont plus rien. Et si certains possèdent encore ce qui leur faut, Dieu sait que ce n'est pas mon cas.

C'était vrai matériellement, et il ne lui restait que sa compassion lasse et tenace. Nicolas avait dans ses fontes du pain et de la viande qu'il avait achetés pour la route au dernier relais de poste. Il alla les chercher et les fourra dans les mains du vieillard ; ce n'était qu'une goutte d'eau dans le désert, mais l'argent qu'il avait dans sa bourse ne servirait à rien puisqu'il n'y avait rien à acheter ici. Il faudrait écumer toute la région pour nourrir les gens de Wherwell. Il les laissa à leur labeur obstiné et traversa lentement la cité en ruine, se renseignant ça et là au cas où on pourrait lui fournir des indications. Si tout le monde savait que des nonnes s'étaient dispersées, tous ignoraient où elles étaient allées. Le nom d'une d'entre elles ne leur disait rien, peut-être n'était-ce même pas celui qu'elle avait pris pour entrer en religion. Nicolas n'en continua pas moins sa quête obstinée, convaincu que les qualités uniques de Juliane Cruce la distingueraient de toutes les autres femmes. Un soldat de la reine ne rencontrant aucune difficulté pour traverser le cercle de fer des assaillants, il se rendit à Winchester où il ne fallait pas être grand clerc pour voir que la faction de

l'impératrice battait de l'aile et que les impériaux n'osaient pas se risquer bien loin de leur château fort. Mais les nonnes de Winchester, qui avaient elles-mêmes craint pour leur vie et respiraient mieux maintenant, ne purent rien lui apprendre concernant Juliane Cruce. Elles avaient accueilli et entouré de leur sollicitude quelques-unes de leurs sœurs de Wherwell, mais pas celle-là. Nicolas eut un entretien avec l'une des plus âgées, qui était bonne et compatissante, mais ne lui fut d'aucun secours.

— Ce nom ne me dit rien, monsieur. Mais, voyez-vous, il n'y a aucune raison pour que je le connaisse. Cette dame a très bien pu prononcer ses vœux sous un nom entièrement différent et nous ne demandons à nos sœurs ni d'où elles viennent ni qui elles étaient, à moins qu'elles ne décident d'elles-mêmes de nous le dire. Mes fonctions ne me donnaient pas accès à ces choses-là. Notre abbesse pourrait certainement vous répondre, mais nous ignorons où elle est. Ainsi que notre prieure. Nous sommes aussi perdues que vous. Mais Dieu nous retrouvera et nous réunira. Tout comme vous retrouverez celle que vous cherchez.

Elle était vive, perspicace, mince comme un fil mais indestructible comme le chiendent. Le regardant avec une amitié nuancée d'ironie, elle lui demanda carrément si Juliane était de sa famille.

— Non, répondit Nicolas brièvement, mais je l'aurais désiré, et même qu'elle me fût très proche.

— Et à présent ?

— Je veux être sûr qu'elle est vivante, hors de danger et heureuse. Un point c'est tout. Si c'est le cas, que Dieu la garde dans cette disposition, et je m'inclinerai.

— Si j'étais vous, dit la dame après l'avoir observé silencieusement un bout de temps, j'irais à Romsey ! C'est suffisamment loin pour être beaucoup moins dangereux qu'ici et c'est la plus grande maison bénédictine de cette région. Dieu sait lesquelles de nos sœurs vous y trouverez, mais il y en aura sûrement quelques-unes, et peut-être certaines vous aideront-elles.

Il était encore assez jeune et innocent, malgré son expérience du monde, pour se laisser émouvoir par toute manifestation de bonté, de confiance et, saisissant la main de la nonne, il la baisa en prenant congé comme si elle l'avait reçu dans un château. Pour sa part, elle en avait trop vu depuis trop longtemps pour rougir ou se troubler, mais après son départ, elle resta assise un long moment, souriante, avant d'aller rejoindre les autres. Il n'était pas mal du tout, ce garçon.

Très solennel, plus calme, Nicolas parcourut les quelque douze milles qui le séparaient de Romsey, sachant fort bien qu'il allait peut-

être recevoir une réponse qui lui enlèverait tout espoir. Une fois sorti de Winchester, quand il se fut enfoncé plus loin vers le sud-ouest, il n'eut plus rien à craindre car il traversait un pays où l'autorité de la reine régnait sans partage. La région était agréable, vallonnée, bien boisée, même avant d'atteindre l'orée de la grande forêt. Il parvint à la loge de l'abbaye, située en plein centre de la petite ville. La soirée s'achevait et il sonna la cloche pour être admis. La sœur tourière le regarda par la grille du judas et lui demanda ce qu'il voulait. Il se pencha, suppliant, vers l'ouverture et se trouva confronté à deux yeux clairs, plus très jeunes, entourés d'un faisceau de rides.

— Ma sœur, avez-vous donné asile à quelques-unes des nonnes de Wherwell ? Je suis à la recherche de l'une d'entre elles, et personne n'a pu me renseigner là-bas.

La sœur tourière qui l'observait attentivement vit un visage jeune, sali et fatigué par la route ; ce jeune homme était seul, très sérieux, sans rien de menaçant. Même ici, à Romsey, on avait appris à être prudent avant d'ouvrir sa porte, mais derrière le visiteur la route était absolument déserte et le crépuscule tombait tout à fait paisiblement sur la petite ville.

— La prieure est ici, avec trois de nos sœurs, dit-elle, mais je doute que l'une d'entre elles en sache long sur les autres pour le moment. Enfin, entrez, je leur demanderai si elles consentent à vous parler.

Le guichet et la serrure jouèrent avec un claquement sec, la chaîne tomba, et il pénétra dans la cour.

— Qui sait, dit la sœur tourière avec bonté, refermant le portail derrière lui, si l'une des trois n'est pas celle que vous cherchez ? Vous pouvez toujours tenter votre chance.

Empruntant des couloirs mal éclairés, elle le conduisit à un petit parloir aux murs de boiseries et le laissa là. Le souper était sûrement terminé depuis longtemps, complies aussi ; il était presque l'heure de dormir. Les sœurs le renseigneraient, dans la mesure du possible, afin qu'il s'en aille avant la nuit.

Incapable de tenir en place ou de s'asseoir, il marchait de long en large dans la pièce, comme un ours en cage, quand une autre porte s'ouvrit et la prieure de Wherwell entra d'un pas calme. Elle était petite, potelée, toute rose, mais son visage était empreint d'une énergie formidable et ses yeux bruns qui étudiaient de la tête aux pieds le visiteur devant elle étaient extraordinairement directs.

— Il paraît que vous m'avez demandée ? Me voici. En quoi puis-je vous être utile ?

— Madame, murmura Nicolas d'une voix tremblante à l'idée de ce qu'elle risquait de dire, j'étais loin dans le Nord, dans le Shropshire, quand j'ai entendu parler du sac de Wherwell. Il y avait une dame

dont je venais d'apprendre qu'elle était entrée en religion, et tout ce que je tiens à savoir à présent, c'est si elle est en vie et en sécurité après ce désastre. Et si on m'y autorise, j'aimerais m'entretenir avec elle et m'assurer par moi-même qu'elle va bien. J'ai demandé sur place, à Wherwell, mais on n'a rien pu me dire, puisque je ne la connais que sous le nom qu'elle portait dans le monde.

D'un geste, la prieure lui indiqua un siège et s'assit elle-même à un endroit d'où elle pouvait l'étudier aisément.

— Puis-je savoir qui vous êtes, monsieur ?

— Je m'appelle Nicolas Harnage. J'étais écuyer de Godfrid Marescot avant qu'il entre au monastère de Hyde Mead. Il avait jadis été fiancé à la dame en question, et lui aussi souhaiterait savoir aujourd'hui comment elle se porte.

D'un signe de tête elle indiqua que ce désir lui paraissait parfaitement naturel, fronçant pourtant les sourcils, la mine perplexe, en murmurant :

— Ce nom me dit quelque chose, Hyde était très fier de le compter parmi ses moines. Mais je ne me rappelle pas cette histoire de fiançailles... Comment s'appelle la personne que vous cherchez ?

— Dans le monde, elle s'appelait Juliane Cruce, elle était originaire du Shropshire. La religieuse que j'ai interrogé à Winchester n'avait jamais entendu prononcer ce nom, mais Juliane a très bien pu en choisir un autre en prenant le voile. Vous, cependant, les connaissez sans doute tous les deux.

— Juliane Cruce, dites-vous ? répéta-t-elle, très droite et maintenant aux aguets, le couvrant d'un regard aigu. Vous êtes certain de ne pas vous abuser, jeune homme ? C'est à Wherwell qu'elle est entrée ? Pas ailleurs, vous êtes bien sûr ?

— Tout à fait, madame, affirma-t-il. C'est son frère lui-même qui a parlé de Wherwell. Il n'a pas pu se tromper.

Il y eut un moment de tension silencieuse pendant lequel elle réfléchit, les traits froncés, hochant la tête.

— Quand est-elle entrée dans l'ordre ? Tout récemment, j' imagine.

— Il y a trois ans, madame. J'ignore la date exacte, disons environ un mois après que mon seigneur a pris l'habit, c'est-à-dire à la mi-juillet.

L'étrange attitude de l'abbesse commençait à l'effrayer. Pourtant, il lisait dans ses yeux un mélange de confusion et de sympathie.

— Mon fils, dit-elle à regret, je suis prieure depuis plus de sept ans, je connais le nom de toutes nos sœurs, celui qu'elles portaient dans le siècle et leur nom de religieuse, j'ai assisté à toutes les prises de voile. Et je suis au regret de vous affirmer que cette histoire n'est pas plus claire pour vous que pour moi, mais en un mot comme en

cent, il n'y a eu aucune Juliane Cruce à demander ou à recevoir le voile à Wherwell. Je n'ai jamais entendu ce nom-là, c'est celui d'une femme dont j'ignore tout.

Il ne pouvait en croire ses oreilles. Il resta bouche bée, stupéfait, à se passer à plusieurs reprises la main sur le front.

— Mais... mais c'est impossible ! Elle est partie de chez elle avec une escorte et une dotation pour le couvent qu'elle avait choisi. Tout le monde savait qu'elle comptait entrer à Wherwell, son père aussi, et il lui a donné son accord. Je vous jure, madame, qu'il n'y a aucune erreur possible. Elle est bien partie pour Wherwell.

— En ce cas, répondit gravement la prieure, l'affaire est plus grave encore que vous ne le pensiez et je crains qu'il vous faille poursuivre votre enquête ailleurs. Croyez-moi, si vous êtes certain qu'elle est partie pour Wherwell, je suis certaine, moi, qu'elle n'y est jamais arrivée.

— Qu'est-ce qui pouvait l'en empêcher ? s'exclama-t-il, tendu, essayant de tout envisager. Entre sa maison et Wherwell...

— Il y a un bon bout de chemin, acheva la prieure. Et les raisons qui peuvent empêcher les hommes et les femmes de parvenir à leurs fins, ce n'est pas ce qui manque. Les désordres de la guerre, les aléas du voyage, la méchanceté d'autrui...

— Mais elle avait quatre hommes d'escorte pour l'amener à bon port !

— Alors c'est auprès d'eux qu'il faut vous renseigner, conclut-elle doucement, car ils ont manqué à leur devoir d'une façon évidente.

Il ne servait à rien de continuer à la presser de questions. Il demeura silencieux, ahuri, l'esprit en déroute. Cette femme savait ce qu'elle disait, et avait eu le mérite de lui indiquer la seule piste qui restait. Inutile de s'obstiner à fouiner dans la région avant d'avoir déniché l'indice qu'elle lui suggérerait et commencé à suivre les traces de Juliane Cruce depuis le début, à son départ de Lai. D'après Reginald, trois hommes d'armes l'accompagnaient, menés par un chasseur qui lui était très attaché depuis son enfance. Ils devaient encore être au service de Reginald, on pourrait sûrement les interroger afin qu'ils s'expliquent sur cette mission qui n'avait jamais été remplie.

Il restait encore un argument à la prieure, qui ne se leva pas moins pour mettre fin à cet entretien et indiquer à ce visiteur de la onzième heure qu'il était temps de partir.

— Elle avait, dites-vous, la dotation qu'elle comptait apporter à Wherwell ? J'ignore de quelle valeur, certes, mais... on peut faire des mauvaises rencontres sur la route...

— Il y avait quatre hommes pour la protéger ! s'écria Nicolas, dans une dernière tentative pour se rassurer.

— Qui savaient ce qu'elle transportait ? Dieu m'est témoin,

ajouta-t-elle, que je ne tiens à jeter la suspicion sur personne, mais dans le monde où nous vivons, un homme incorruptible ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval, alors quatre, vous pensez !

Il quitta la ville, encore sous le choc, incapable de réfléchir ni de raisonner, ou d'admettre ce que son chagrin l'incitait à croire. La nuit commençait à tomber et fatigué comme il était, il fallait qu'il trouve un endroit pour dormir. En outre, il devait prendre soin de son cheval. Il parvint à une auberge où on put lui fournir un lit passablement dur, une stalle et du fourrage pour sa monture ; il resta éveillé un long moment avant de pouvoir céder à l'épuisement tant physique que moral.

Il entrevoyait une réponse, mais du diable s'il savait comment l'interpréter. Une chose était sûre, comme elle n'avait jamais mis les pieds à Wherwell, elle n'était donc pas morte dans l'incendie. Oui, mais pas un mot d'elle, rien depuis trois ans ! Son frère ne s'était guère soucié d'une demi-sœur qu'il connaissait à peine, dont il croyait qu'elle avait trouvé la voie qui lui convenait. Mais jamais elle n'avait envoyé de ses nouvelles. Seulement, il n'y avait personne pour s'en inquiéter. Les religieuses cloîtrées sont en sécurité dans leur communauté avec toutes leurs sœurs autour d'elles, elles ne s'intéressent plus au monde et le monde n'a plus rien à attendre d'elles. Trois ans de silence, quoi de plus naturel ? A présent cependant, ces trois années de silence s'étendaient comme un océan insondable au sein duquel Juliane Cruce se serait abîmée sans laisser de trace.

La seule solution consistait donc à repartir pour Shrewsbury à toute vitesse, reconnaître que sa mission était un échec total puis continuer jusqu'à Lai pour informer Reginald Cruce de cette histoire invraisemblable. C'était le seul endroit où il pouvait espérer trouver un début de piste. Le lendemain matin, il reprit très tôt la route de Winchester.

Il atteignit les environs de la cité vers le milieu de la matinée. Il en était sorti non pas par la route directe, mais en empruntant par prudence la porte ouest puisque le château royal, avec sa garnison hostile et probablement aux abois à l'heure qu'il était, se dressait à deux pas et contrôlait tout le secteur. Toutefois, peu avant de parvenir à l'endroit où, pour ne pas attirer l'attention, il aurait dû quitter la route de Romsey et aller vers l'est de façon à contourner la ville par le sud et de pouvoir se mettre à couvert, il commença à prendre conscience d'un murmure constant et chaotique, droit devant lui, qui se changea en clameur vibrante puis en fracas d'armes entrechoquées et de hurlements, ce qui ne pouvait qu'annoncer une bataille, et même une bataille toute proche, confuse, désespérée. Elle semblait se dérouler devant lui, à gauche, à quelque distance de la ville. Dans

cette direction, il discerna une brume de poussière provoquée par le combat et une fuite en désordre.

Nicolas, renonçant aussitôt à se détourner vers l'hôpital épiscopal de la Sainte-Croix ou la porte de l'est, piqua droit vers la porte de l'ouest. Là il vit les habitants de Winchester, en pleine effervescence, se répandre dans les rues ensoleillées et grouillantes, des gens qui criaient, tout excités, exultants, délivrés de leurs craintes, qui exigeaient des nouvelles ou avaient à en donner, fous de joie d'émerger de la peur latente dans l'ombre de laquelle ils étouffaient depuis longtemps.

— Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? cria Nicolas à l'oreille d'un grand gaillard qu'il venait de saisir par l'épaule.

— Ils ont fichu le camp ! Cette bonne femme, son royal oncle d'Ecosse et tous ces beaux messieurs se sont sauvés à l'aube ! Ils se moquaient bien de savoir que nous, on crevait de faim, mais quand le loup les a mordus, ça a été une autre paire de manches. Ils sont partis jusqu'au dernier – en bon ordre, enfin au début ! Maintenant, écoutez-les ! Les Flamands leur ont permis de sortir avant d'attaquer, nous laissant en dehors de tout ça. C'est mieux que rien, mais ils ne perdent rien pour attendre, moi je vous le dis !

Avides de se venger, les artisans et marchands de Winchester se regroupaient dans les parages, attendant que le bruit de la bataille s'éloignât pour passer à l'action. Il y aurait des pillages d'ici la nuit. Nul ne peut aller très vite, lourdement chargé d'un casque et d'une cotte de mailles. Peut-être même les adversaires jetteraient-ils leurs épées pour alléger le poids que leurs chevaux auraient à porter. Et s'ils avaient été assez naïfs pour croire qu'ils pourraient emporter leurs richesses avec eux, il est certain que d'ici le soir une bonne part du butin aurait disparu.

Elle avait donc enfin eu lieu, cette sortie que tout le monde attendait, et qui visait à rompre l'encerclement des armées de la reine, mais trop tard pour avoir une chance de réussir. Après le massacre de Wherwell, même l'impératrice avait dû comprendre qu'elle ne pourrait guère tenir plus longtemps ici.

Au nord-ouest, le long de la route de Stockbridge, ondulant au-dessus des pentes des collines, un halo de poussière brillante moutonnait et dansait, s'élargissant au fur et à mesure qu'il s'éloignait. Nicolas se mit à le suivre, comme les plus hardis, les plus avides ou les plus rancuniers des habitants qui, eux, étaient à pied. Il les avait semés derrière lui et s'aventurait seul parmi les vallons et les collines quand il tomba sur les premières traces de l'assaut qui avait détruit l'armée impériale : un corps qui gisait sur le sol, près d'un cheval boiteux, abandonné, et d'un lourd bouclier – ce ne serait pas le dernier – dont un fuyard s'était débarrassé en hâte. A un mille de là, le

sol était jonché d'armes, de pièces d'armure qu'on avait arrachées et lancées au loin pour courir plus vite, de heaumes, de cottes de mailles, de fontes. Des vêtements recouvraient des pièces de monnaie, ici on découvrait des ornements d'argent, là des robes de prix, de la vaisselle volée à des maisons nobles ; ce butin avait perdu toute sa valeur, chacun ne songeait qu'à sauver sa peau. Et même à ce prix, certains n'avaient pas réussi. Ils avaient rendu l'âme dans l'herbe, foulés aux pieds, leurs chevaux effrayés tournaient en rond. Quelques rescapés, presque morts d'épuisement, haletaient, couchés à même la terre. Il n'était plus question de bataille, mais de déroute, d'une fuite éperdue où la terreur se répandait comme une épidémie.

Nicolas s'était arrêté, au bord de la nausée, tandis que la fuite et la poursuite s'éloignaient sous un nuage brillant en direction de la Test à Stockbridge. Renonçant à aller plus loin, il revint sur ses pas, se dirigea vers la cité, refusant de participer au pillage. En chemin, il croisa les premiers « glaneurs » avides de s'enrichir, chargés des dépouilles de la victoire.

Ce ne fut que trois jours plus tard, au début de l'après-midi, qu'il entra dans la grande cour de l'abbaye de Shrewsbury comme il s'y était engagé. Frère Humilis se trouvait à l'herbarium, avec Cadfael, tous deux assis à l'ombre tandis que Fidelis choisissait, parmi toutes les plantes qui poussaient là, les tiges et les vrilles nécessaires pour enluminer une majuscule. Il se décida pour de la brione, de la centaurée, et les volutes de la vesce, parfaitement indiquées pour l'ornement des lettres capitales. Le jeune homme avait commencé à s'intéresser aux simples et à leur utilisation. On le priait parfois de fabriquer les remèdes dont Cadfael se servait pour soigner Humilis. L'élève surveillait les opérations du vieux moine avec une dévotion sereine et passionnée, comme si son amour pouvait ajouter la touche finale qui les rendrait infaillibles.

Le portier qui connaissait bien Nicolas à présent lui indiqua, sans lui poser de question, l'endroit où il pourrait trouver son ancien seigneur. Comme il comptait repartir aussitôt à Lai, le cavalier laissa son cheval attaché près du portail et contourna à grands pas la haute haie élaguée que bordaient les cailloux d'un sentier. Il se dirigea vers Humilis qui se reposait sur le banc de pierre adossé au mur sud. Absorbé par ses pensées, Nicolas frôla Fidelis en lui accordant à peine un regard. Le jeune moine, qui ne s'attendait pas à cette arrivée aussi soudaine que silencieuse, tourna vers l'arrivant son visage offert au soleil et pour une fois sans capuche. Le temps d'un éclair, et il battit en retraite, refusant de se mêler à la discussion, par respect et par discrétion. Il tira même sa capuche sur le front et se dissimula dans cette ombre propice.

— Monsieur, dit Nicolas, pliant le genou devant Humilis et saisissant les deux mains qui se préparaient à l'étreindre, vous me voyez tout marri.

— Non, ne dis pas ça ! s'exclama Humilis avec affection et, libérant ses mains, il attira le jeune homme près de lui pour l'examiner attentivement.

» Eh bien, conclut-il avec un soupir et un petit sourire sans joie, je vois que ton entreprise n'a pas été couronnée de succès. Je crois pouvoir affirmer que ce n'est pas ta faute, le succès ne dépend pas toujours de nous. Tu ne serais pas revenu si vite si tu l'avais trouvée, mais il ne faut pas être devin pour comprendre que ce n'est pas ce que tu espérais... Tu n'as pas retrouvé Juliane. Du moins, poursuivit-il, l'observant de plus près, d'une voix basse, précautionneusement, pas vivante...

— Ni vivante, ni morte, se hâta de répondre Nicolas, écartant cette hypothèse affreuse. Non, ce n'est pas ce que vous pensez – ni ce qu'aucun de nous aurait pu imaginer.

Maintenant qu'il en était arrivé là, il lui fallait raconter toute l'histoire, d'une haleine, sans fioritures, afin d'en être débarrassé.

— J'ai d'abord été à Winchester et j'ai fini par trouver la prieure qui s'était réfugiée à Romsey. Elle est en poste depuis sept ans, connaît chacune des religieuses depuis lors, et n'a jamais entendu parler de Juliane Cruce. Quoi qu'il ait pu lui arriver, celle-ci n'a jamais mis les pieds à Wherwell, n'y a jamais prononcé ses vœux et n'y est donc pas morte. Point final !

— Elle n'y a jamais mis les pieds ? répéta Humilis, stupéfait, promenant ses regards sur le jardin ensoleillé.

— Non, jamais, je vous dis ! s'écria Nicolas, plein d'amertume. J'arrive trois ans trop tard. Pas moins ! Où a-t-elle bien pu aller pendant tout ce temps, sans jamais donner signe de vie chez elle ou à sa famille, alors qu'elle n'est pas là où elle comptait trouver la paix ? Qu'a-t-il bien pu lui arriver entre ici et Wherwell ? La région était calme à l'époque et les routes relativement sûres. En outre, elle avait pour escorte quatre hommes, bien armés.

— Qui sont rentrés chez eux, ajouta vivement Humilis. S'ils n'étaient pas revenus, Cruce se serait posé des questions et inquiété il y a longtemps. Mais, grand Dieu, qu'est-ce qu'ils ont bien pu lui raconter à leur retour ? Rien de mauvais ! Ni de la part d'autres hommes, sinon il y aurait eu aussitôt une levée de boucliers, ni de leur part à eux, ou ils n'auraient jamais osé reparaître. On dirait que le mystère s'épaissit.

— Je vais à Lai, annonça Nicolas en se levant. Il convient de mettre Cruce au courant et de lui demander d'interroger les hommes qui ont accompagné sa sœur. S'ils servaient son père, ils doivent être à

son service maintenant, soit à Lai, soit dans l'un de ses châteaux. Ils pourront au moins nous indiquer où ils l'ont quittée, si elle a eu l'imprudence de les renvoyer et de parcourir seule les derniers milles. Je ne prendrai pas de repos avant de l'avoir retrouvée. Oui, si elle est encore vivante, je la retrouverai !

Humilis le retint par la manche, avec un regard dubitatif.

— Mais, et ton commandement... Il me semble que tu ne peux pas abandonner ton poste pendant si longtemps.

— Mon poste peut très bien se débrouiller sans moi pour le moment, riposta Nicolas. J'ai laissé mes hommes camper bien tranquillement près d'Andover ; ils vivent sur le pays et mes sergents me remplacent. Ce sont de vieux soldats tout à fait à la hauteur de leurs tâches, du train où vont les choses à présent. Car je ne vous ai pas tout dit. J'ai tellement de problèmes sur les bras que je n'ai guère le temps de me soucier de nos souveraines. La dernière fois, je vous ai bien dit que l'impératrice devait essayer au plus tôt de s'échapper de Winchester à moins de crever de faim dans son château. Eh bien, elle a essayé. Après le désastre de Wherwell, elle et ses hommes savaient qu'ils ne pourraient plus tenir très longtemps. Il y a trois jours ils sont partis vers l'ouest, vers Stockbridge. Guillaume de Warenne et les Flamands leur sont tombés dessus et les ont taillés en pièces. Ce n'était plus une retraite mais une fuite éperdue. Les hommes ont jeté en route tout ce qu'ils avaient de lourd. Si jamais ils reviennent à Gloucester, ce sera à moitié nus. Je vais m'arrêter un moment en ville pour transmettre ces nouvelles à Hugh Beringar.

Frère Cadfael qui avait continué à désherber sans trop de conviction entre les parterres d'herbes médicinales, à quelques pas de là, n'en avait pas moins écouté de toutes ses oreilles. Tout excité, il se redressa pour lancer une question :

— Et elle ? L'impératrice ? Elle n'a pas été prise ?

Une impératrice en échange d'un roi, ce serait un marché honnête et quasiment inévitable, même si c'était insuffisant pour mettre fin aux hostilités. On considérerait plutôt la partie comme nulle et il faudrait recommencer les mêmes combats épuisants entre les troupes épuisées. Si c'était Etienne qui avait capturé cette dame implacable, fou et chevaleresque comme il était, il lui aurait probablement donné un cheval frais, une escorte, et l'aurait renvoyée dans sa retraite fortifiée de Gloucester, mais la reine n'était ni si magnanime ni si naïve et elle tirerait plus grand bénéfice de son ennemie prisonnière.

— Non, non, Mathilde est en sécurité. Son frère l'a envoyée à l'avant en toute hâte avec Brian Fitzcount pour la protéger tandis qu'il restait pour rassembler l'arrière-garde et arrêter la poursuite. Non, mais c'est mieux que d'avoir capturé Mathilde ! Il aurait pu continuer

à se battre sans elle, pas elle sans lui. Les Flamands les ont surpris à Stockbridge et ont encerclé tous les survivants qui tentaient de passer la rivière à gué. C'est l'égal du roi qu'ils ont capturé : Robert de Gloucester en personne !

CHAPITRE SEPT

Que Reginald Cruce ait éprouvé ou non une affection profonde pour une demi-sœur tellement plus jeune que lui et qu'il n'avait vue que de loin en loin, ou qu'il ait été raisonnable d'exiger de lui un tel sentiment, il n'était pas homme à tolérer qu'on manquât de respect à un membre quelconque de sa maison. Quiconque s'en prenait à un Cruce s'en prenait à lui et il se dressait sur ses ergots comme un coq de combat. Il écouta l'histoire jusqu'au bout dans un silence stoïque mais avec une fureur croissante d'autant plus redoutable qu'il s'efforçait de garder un calme parfait.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ? finit-il par dire. Oui, sans doute, cette femme ne parlait pas à la légère. La petite n'est jamais arrivée là-bas. Je n'étais pas du tout au courant, je n'ai assisté ni au départ ni au retour des hommes, mais à présent, on va voir ce qu'on va voir ! Je sais au moins qui est parti avec elle, mon père m'a parlé de ce voyage sur son lit de mort. Il a choisi ceux en qui il avait le plus confiance, rien d'étonnant, il s'agissait de sa fille et il était fou d'elle. Un instant !

Depuis la porte de la grande salle il hurla le nom de son intendant et, dans le jour déclinant qui fraîchissait, apparut un vieillard chenu, tout sec, avec une peau tannée comme du vieux cuir, mais encore très vert et solide. Peut-être était-il plus âgé que son défunt maître et s'il n'avait pas craint le père, il ne redoutait pas le fils. Conscient de sa valeur et connaissant parfaitement ses attributions, il parlait d'égal à égal à son seigneur avec qui il semblait bien s'entendre.

— Arnulf, je fais appel à ta mémoire, dit Reginald, lui indiquant un siège d'un geste très familier. Quand ma sœur est partie pour son couvent, mon père lui a donné pour escorte les frères saxons, Wulfric et Renfred, John Bonde, et l'autre, qui était-ce ? Je crois qu'il est parti avec les soldats, peu après mon arrivée ici...

— Adam Heriet, répondit aussitôt l'intendant et, se penchant sur la table à tréteaux, il rapprocha la corne à boire que son maître venait de lui remplir. Pourquoi ça ?

— Je veux les voir, Arnulf, tous sans exception.

— Maintenant, monsieur ?

S'il était surpris, il n'en montra rien.

— Maintenant, ou dès que possible. Mais d'abord, tous ces gens servaient mon père, tu les connais certainement mieux que moi. A ton avis, étaient-ils dignes de confiance ?

— Sans aucun doute, répondit l'intendant d'une voix aussi sèche et rugueuse que sa peau. Bonde est un peu simplet, enfin plus ou moins, mais il travaille dur et il est franc comme l'or. Les deux Saxons sont malins et avisés, assez intelligents pour savoir reconnaître un bon maître et suffisamment loyaux pour lui en être reconnaissants. Pourquoi cette question ?

— Et l'autre ? Heriet ? Celui-là, je m'en souviens à peine. A cette époque, le comte Waleran de Meulan m'a demandé des hommes d'armes, je lui ai envoyé tout ce qui se présentait et ce Heriet s'est porté volontaire. Il paraît que depuis que ma sœur avait quitté le château, il ne tenait plus en place. D'après la rumeur, elle l'appréciait particulièrement, et il s'inquiétait pour elle.

— Peut-être bien, admit Arnulf. C'est vrai qu'il n'était plus le même depuis son retour de cette expédition. Les petites filles s'y entendent pour se frayer un chemin dans le cœur d'un homme pour s'en emparer. Cela a pu se produire. Si vous les avez connues depuis le berceau, elles s'enracinent au plus profond de vous-même.

Reginald acquiesça, buté.

— Toujours est-il qu'il est parti. Mon suzerain m'a demandé vingt hommes, il a eu vingt hommes, pas un de moins. C'était le temps où les évêques lui cherchaient des noises et il lui fallait des renforts. Enfin, où qu'il puisse être à l'heure qu'il est, ce Heriet est hors de portée. Et les autres, ils sont tous là ?

— En ce moment, les deux Saxons travaillent dans le grenier de l'écurie, et Bonde ne devrait pas tarder à revenir des champs, c'est son heure.

— Amène-les-moi, ordonna Reginald.

Puis il se tourna vers Nicolas, tandis que l'intendant vidait sa corne et que, dévalant les escaliers quatre à quatre, aussi vif et agile qu'un jeune homme, il regagnait la cour.

— J'ai beau chercher, je ne vois rien à reprocher à aucun de ces quatre-là. Pourquoi seraient-ils revenus s'ils avaient trahi ma sœur d'une manière ou d'une autre ? Et d'abord, qu'est-ce qui aurait pu y pousser, ne fût-ce que l'un d'entre eux ? Arnulf dit vrai, ils savaient qu'ils n'auraient pu trouver meilleure place, mon père était du genre bonne pâte, familier, comme dans le temps, beaucoup plus facile que moi et ils sont loin de me haïr.

A en juger par son sourire aigu et sa lèvre retroussée, que la

lumière de la lampe basse soulignait d'une ligne jaune, il n'ignorait rien des tensions qui existaient toujours entre saxons et Normands et il était trop intelligent pour les exacerber. A la campagne, les souvenirs sont longs à s'effacer et les loyautés qui les accompagnent aussi difficiles à modifier que lentes à remplacer.

— Votre intendant est saxon, remarqua sèchement Nicolas.

— Oui, et alors ? Saxon et satisfait ! ou, s'il ne l'est pas, il sait qu'il aurait pu connaître pire, bien pire. J'ai profité de l'exemple de mon père et appris à ne pas abuser de mon autorité. Mais quand il s'agit de ma sœur, j'ai le poil qui se hérissé, croyez-moi.

Nicolas, lui, avait l'impression que sa mœlle épinière était devenue dure comme la pierre. Et il regarda les trois hommes qui débouchaient un peu somnolents au sommet de l'escalier menant à la grande salle. Ils avaient le même œil froid et sans expression que leur maître. Le petit groupe comprenait deux grands gaillards blonds, âgés de trente ans au plus avec toute la grâce et la minceur des gens du Nord, dont les yeux bleus lumineux renvoyaient la lumière, et un homme brun, moins anguleux, trapu, avec un visage rond, barbu, à peine plus âgé.

Cruce semblait avoir raison, songea Nicolas ; ses serviteurs ne le haïssaient pas. Sans doute estimaient-ils n'être pas à plaindre par rapport à beaucoup de leurs congénères, soumis à des maîtres normands depuis maintenant trois générations. En dépit de tout cela, ils paraissaient redouter Reginald et ce genre de convocation, sans rapport avec la routine du travail ordinaire, les mettait sur le qui-vive. Ils s'y rendaient sur la pointe des pieds, le visage impénétrable, recouvrant un ensemble de pensées qui ne plairaient pas forcément toutes au maître. Mais leur expression changea quand ils comprirent la raison de la curiosité de leur seigneur. Ils se détendirent aussitôt. Nicolas fut convaincu qu'aucun des trois hommes ne voyait de raison de s'inquiéter à propos de ce voyage, seul moment de leur vie où ils avaient pu se sentir vraiment libres, en vacances ; ils étaient en effet à cheval et non à pied, bien équipés et fiers d'être armés.

Bien sûr qu'ils s'en souvenaient. Non, ils n'avaient eu aucun ennemi en chemin. Une dame accompagnée de deux bons archers et de deux bretteurs n'avait rien à craindre, pas vrai ? Le plus grand des Saxons était équipé du nouvel arc long qu'on tire à l'épaule, tandis que John Bonde utilisait un arc gallois plus court, qu'on tire à la poitrine, dont la portée et la force de pénétration sont moindres, mais extraordinairement rapide et maniable dans un combat rapproché. Son frère préférait l'épée, ainsi que le quatrième membre de l'équipe, Adam Heriet, qui manquait à l'appel. C'était un groupe conçu pour voyager vite et sans danger quelle que fût l'allure, que la dame pouvait suivre sans fatigue.

— On a mis trois jours pour descendre, monsieur, précisa l'archer saxon, porte-parole des deux autres hommes qui l'encourageaient de vigoureux hochements de tête. Quand nous sommes arrivés à Andover, c'était déjà le soir ; on y a donc passé la nuit, comptant atteindre notre but le lendemain matin. Adam a trouvé un marchand qui a consenti à loger la dame sur place et nous, on a dormi à l'écurie. A ce qu'on nous a dit, il ne restait que trois ou quatre milles.

— Ma sœur était en bonne santé, heureuse ? Tout s'était bien passé ?

— Oui, monsieur. Nous avons eu un voyage très agréable. La dame se réjouissait d'être si près du but. C'est ce qu'elle nous a dit, et elle nous a remerciés.

— Et le matin ? Vous l'avez accompagnée pendant ces derniers milles ?

— Ah non, monsieur, elle avait décidé de ne garder qu'Adam Heriet pendant cette dernière partie et nous avons attendu qu'il revienne à Andover. On a obéi aux ordres. Quand il est revenu, on est tous repartis chez nous.

Ce que les deux autres confirmèrent de grands signes de tête, satisfaits d'avoir en tout point accompli leur mission. A les entendre, Juliane n'avait donc eu que son serviteur le plus fidèle, le préféré, pour l'accompagner jusqu'au but.

— Vous les avez vus partir pour Wherwell ? demanda Reginald, dont la mine s'allongeait au fur et à mesure que de nouvelles difficultés se présentaient. Elle a suivi Heriet de son plein gré, sans rechigner ?

— Oui, monsieur, gaie comme un pinson. Ils ont pris la route très tôt, le temps était superbe. Elle nous a dit adieu et on les a regardés s'éloigner.

Nulle raison d'en douter. Elle se trouvait alors à quatre milles de ce couvent où elle n'était jamais arrivée. Un seul homme savait ce qui lui était arrivé sur ce petit bout de chemin.

Reginald, agacé, les congédia d'un geste. Il n'y avait plus rien à tirer d'eux. Ils croyaient dur comme fer qu'elle s'était rendue là où elle le voulait et qu'elle se portait comme un charme. Mais comme les trois hommes allaient quitter la grande salle, heureux de regagner leur lit, Nicolas leur cria soudain d'attendre et demanda à son hôte s'il l'autorisait à leur poser deux questions supplémentaires.

— Je vous en prie.

— Est-ce que la dame vous a dit elle-même qu'elle souhaitait continuer avec le seul Heriet et vous a donné ordre de rester à attendre à Andover le retour de votre compagnon ?

— Non, dit le porte-parole, après un moment de réflexion, c'est

Adam qui nous l'a dit.

— Vous avez déclaré qu'ils étaient partis le matin de bonne heure. Quand Heriet est-il revenu ?

— Pas avant le crépuscule, monsieur. Il faisait noir quand il est arrivé. A cause de ça, nous avons dû passer une nuit de plus sur place, pour nous remettre en chemin le lendemain dès l'aube.

— Il y a une autre question que j'aurais pu poser, dit Nicolas quand il fut seul avec son hôte, tandis que la porte de la grande salle s'ouvrait sur le crépuscule qui devenait de plus en plus calme et sombre, mais je suppose qu'il a songé à s'occuper du cheval de la dame, de sorte qu'il ne gardait aucune trace du trajet parcouru. Plus j'y pense, moins je m'explique son emploi du temps à trois ou quatre milles de Wherwell. Il n'avait aucune raison de s'attarder une fois qu'elle était arrivée. Cependant il est resté absent toute la journée, au moins douze heures. Qu'est-ce qu'il a fabriqué pendant tout ce temps ? Il paraît cependant qu'il lui était tout dévoué depuis qu'elle était bébé.

— Ce qui lui a valu la faveur de mon père qui ne jurait que par lui, ajouta Reginald avec aigreur. Je le connaissais mal. Mais il semble bien être au cœur de cette histoire, lui et personne d'autre. Il était seul avec elle le dernier jour. Il est revenu ici avec ses compagnons, en disant que tout s'était bien passé, et le tour était joué. Mais entre Andover et Wherwell, ma sœur disparaît. Environ un mois plus tard, notre suzerain le comte Waleran – nous tenons trois manoirs en son nom – nous informe qu'il a besoin de soldats. Et qui est le premier à se proposer ? Notre bonhomme ! Pourquoi diable lui fallait-il sauter sur l'occasion de fiche le camp ? De peur qu'on ne l'interroge un jour ou l'autre ? Ou qu'on dénîche quelque chose de pas clair, et qu'on se lance à ses trousses ?

— Est-ce qu'il serait revenu, se demanda Nicolas, s'il lui avait causé du tort ou s'il l'avait trahie ?

— S'il n'était pas idiot, oui, et il ne l'était sûrement pas, à en juger par la façon dont il a réussi. S'il n'avait pas raccompagné les autres, on aurait aussitôt ameuté la garde. On l'aurait cherché avant même que l'escorte incomplète ne quitte Andover. Mais réfléchissez : trois ans se sont écoulés sans que nul ne s'inquiète, et où est Heriet à présent ?

Il s'était mis cette idée dans la tête et il s'y tiendrait contre vents et marées, savourant jusqu'à la lie la rage que provoquait cet affront fait à sa propre maison. C'est de cela qu'il chercherait à se venger, s'il s'avérait avoir raison, et non de ce qu'aurait subi Julianne. Et pourtant Nicolas ne pouvait s'empêcher de le suivre sur ce terrain. Qui d'autre que Heriet aurait eu les moyens d'effacer toute trace et jusqu'au souvenir de la jeune fille qui lui avait été confiée ? Deux personnes à

cheval avaient quitté Andover, une seule était revenue. L'autre avait disparu de la surface de la terre sans rien laisser derrière elle. Il devenait difficile de croire qu'on pourrait la revoir un jour.

Un serviteur apporta une lampe et remplit le pichet de bière. La dame du château gardait la chambre avec ses enfants, sans se mêler aux discussions des hommes. La nuit tomba presque sans crier gare, et la brise se leva comme toujours à pareille heure.

— Elle est morte ! s'exclama soudain Reginald, étalant sa grosse main sur la table.

— Non, ce n'est pas sûr. Et pourquoi aurait-il commis un acte pareil ? Il a perdu la sécurité qu'il avait ici, car il n'a pas osé rester une fois qu'on lui a donné l'occasion de partir. Qu'avait-il à gagner de si important pour qu'il renonce à tout ça ? Un soldat au service de Waleran de Meulan est-il mieux traité que vos hommes de confiance ici ? Cela m'étonnerait.

— Il n'y avait que six mois de service. S'il est resté plus longtemps, c'est qu'il l'a bien voulu ; six mois, on ne lui en demandait pas plus. Quant à ce qu'il avait à y gagner... bon sang, c'était bien le seul de toute la bande à être au courant. Ma sœur transportait trois cents marcs d'argent dans ses fontes, sans parler de plusieurs objets de valeur qu'elle destinait à son couvent. Je ne saurais vous en donner la liste de but en blanc, mais tout est enregistré dans les livres de comptes du manoir, le secrétaire retrouvera tout cela sans difficulté. Je me souviens d'une paire de chandeliers d'argent. Elle a aussi emporté en cadeau des bijoux qu'elle tenait de sa mère et qu'elle voulait donner puisqu'elle n'en aurait plus l'usage en ce bas monde. Il y en avait bien assez pour tenter un homme même s'il lui fallait payer le silence d'un complice pour masquer son forfait.

C'était en effet fort possible ! Une femme qui emporte sa dot avec elle, un père et toute la maisonnée certains qu'elle se portait comme un charme, et personne pour s'inquiéter de son silence... Mais non, il y avait une contradiction – Nicolas se surprit à reprendre espoir – avait-elle oui ou non prévenu de son arrivée à Wherwell ? Une fille qui compte prononcer ses vœux doit s'y prendre à l'avance et être sûre qu'on l'acceptera. Si elle avait agi ainsi, on se serait étonné de ne pas la voir arriver, il y aurait rapidement eu enquête ; s'il y avait eu des lettres ou un courrier de la part de Juliane Cruce, la prieure se serait rappelée ce nom. La jeune fille n'avait donc accompli aucune de ces formalités. Elle avait pris sa dot et elle était tout simplement allée frapper à la porte, pour demander qu'on l'accepte. Nicolas manquait trop d'expérience en ce domaine pour savoir si c'était une manière habituelle de procéder, et aussi de cynisme pour penser que si la somme était assez conséquente on ne mettrait sûrement pas la postulante dehors.

— Il va falloir retrouver cet Heriet, dit-il, après réflexion. S'il sert toujours sous Waleran de Meulan, j'arriverai peut-être à le repérer. Waleran est du côté du roi. Sinon, notre homme est plus ou moins hors de portée. Mais nous n'avons guère le choix. Il est originaire de ce comté, non ? S'il a de la famille, elle ne doit pas être loin.

— C'est le second fils d'un tenancier libre de Harpecote. Pourquoi ? A quoi pensez-vous ?

— Il faudrait demander à votre secrétaire de dresser deux copies des objets que votre sœur a emportés quand elle est partie. L'argent a sûrement disparu sans laisser de traces, mais peut-être pas les objets de valeur. Essayez d'obtenir une description complète, si c'est possible. On peut retrouver dans une vente la vaisselle destinée à l'église, ou encore les bijoux. Je ferai circuler cette liste dans la région de Winchester – si l'évêque est parvenu à se débarrasser de l'impératrice, il saura sûrement de quel côté penche son intérêt – et j'essayerai de dénicher Adam Heriet parmi les gens de Waleran ; sinon je tenterai d'apprendre quand et comment il est parti. Vous, allez voir sa famille par ici au cas où il leur rendrait visite un de ces jours. Maintenant si vous avez une meilleure idée, ou si vous voulez aborder les choses sous un autre angle, je vous écoute.

Reginald se souleva lourdement de table, et la flamme de la lampe vacilla. Il se redressa, l'œil noir, avec une tête de six pieds de long.

— Votre raisonnement se tient, on va le suivre. Je m'occuperai de cette liste dès demain – mon secrétaire est un petit malin qui connaît son affaire sur le bout des doigts, et je vous accompagnerai jusqu'à Shrewsbury pour rencontrer Hugh Beringar. On va tout mettre en route en un rien de temps. Si Heriet ou quiconque est coupable d'un vol ou d'un meurtre sur quelqu'un de ma maison, j'exigerai justice et réparation.

Nicolas se leva avec son hôte et gagna le lit qu'on lui avait préparé, si fatigué qu'il s'endormit comme une masse. Lui aussi demandait justice. Mais que signifiait « justice » en l'occurrence ? Il tirait ses plans et réfléchissait comme s'il suivait une piste, et il s'y tiendrait de toutes ses forces, mais il ne pouvait et ne voulait y croire. Ce qu'il cherchait plus que tout au monde, c'était un souffle d'air frais, venu d'ailleurs, lui indiquant qu'elle était toujours vivante, que tous les soupçons de cupidité et de trahison n'étaient que faux-semblants que dissiperait la lumière du matin. Mais quand le matin revint, il n'y avait rien de nouveau et rien ne promettait de changer.

Ainsi deux hommes qui poursuivaient le même but – seule raison de leur alliance – chevauchèrent de concert en direction de Shrewsbury, munis de deux listes bien calligraphiées des objets

précieux et de l'argent que Juliane Cruce avait emportés en guise de dot pour le couvent de son choix.

Hugh était venu de la ville pour dîner avec l'abbé Radulphe et l'informer des derniers développements de l'imbroglio politique qui accablait l'Angleterre : la fuite de l'impératrice vers ses places fortes de l'Ouest, la dispersion d'une bonne partie de ses troupes, la capture du comte Robert de Gloucester sans qui elle n'était plus rien, tout cela ne manquerait pas de transformer l'échiquier politique, et aurait pour effet immédiat d'empêcher toute forme d'action. L'abbé n'était peut-être pas intéressé par cette querelle partisane, mais il avait droit à la mitre, à une place dans le grand conseil du pays et le bien-être du peuple et de l'Eglise le concernait au premier chef. Ils avaient discuté un bon moment à la table bien garnie de l'abbé ; l'après-midi était donc avancé lorsque Hugh alla voir Cadfael à l'herbarium.

— J'imagine que vous êtes au courant des nouvelles que Nicolas Harnage m'a apportées hier ? Il s'est d'abord entretenu avec son seigneur. Robert de Gloucester est enfermé dans un cachot à Rochester, et toutes les opérations sont arrêtées en attendant de savoir ce qui va se passer ensuite. Notre problème est d'utiliser notre prisonnier au mieux de nos intérêts, pour l'adversaire il s'agit de survivre sans lui, expliqua Hugh en s'asseyant sur le banc de pierre pour étendre confortablement ses jambes. L'impératrice a tout intérêt à ce que le roi ne soit plus enchaîné, sinon Robert pourrait bien connaître le même sort.

— Elle ne verra peut-être pas les choses sous cet angle, objecta Cadfael, s'arrêtant pour se pencher sur sa houe et arracher une mauvaise herbe entre ses belles plates-bandes aromatiques. Etienne est plus que jamais la seule arme qui lui reste à présent. Elle essaiera d'en obtenir le prix le plus élevé, et son frère lui-même risque de ne pas lui sembler une valeur suffisante.

— C'est exactement le raisonnement de Robert, d'après le récit du jeune Harnage, répondit Hugh en riant. Il refuse d'envisager qu'on l'échange contre le roi, et se prétend insignifiant par rapport à un monarque. D'après lui, si l'on veut contrebalancer le poids d'Etienne, il faut également libérer toute l'arrière-garde capturée avec lui. Mais attendez un peu ! Si c'est pour l'instant la façon de voir de l'impératrice, d'ici un mois les gens raisonnables lui auront démontré qu'elle ne peut rien faire, ce qui s'appelle rien, sans Robert. Les Londoniens ne la laisseront jamais entrer une seconde fois dans leur ville, sans parler de la couronner, et bien qu'Etienne se morfonde dans un cul-de-basse-fosse, il est toujours roi.

— C'est Robert qu'on aura du mal à convaincre, remarqua Cadfael.

— Oh ! lui aussi finira par entendre raison ! Si elle doit

poursuivre la lutte, ce ne peut être qu'avec l'aide de Robert. Il entendra raison à la fin. Ils ont beau tenir absolument à garder Etienne, on le reverra avant que l'année soit terminée.

Ils bavardaient encore ensemble au jardin quand Nicolas et Reginald Cruce, qui avaient vainement fait chercher Hugh au château à leur arrivée en ville, se rendirent chez lui près de l'église Sainte-Marie. Continuant leur route, sur les indications du portier, ils revinrent à l'abbaye. Dès qu'il les vit apparaître au détour de la haie de buis, Hugh s'avança à leur rencontre.

— Eh bien, vous n'avez pas perdu de temps. Quoi de neuf ? s'exclama-t-il, puis s'adressant à Reginald qu'il observa avec intérêt : Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous rencontrer, monsieur, mais je gage que vous êtes le seigneur de Lai. Nicolas m'a dit ce qui s'était passé à Wherwell. Si je peux vous être de quelque utilité, n'hésitez pas, je suis à votre service.

— Shérif, dit Cruce à haute et intelligible voix, du ton de quelqu'un habitué à commander et à être suivi, j'ai de bonnes raisons de soupçonner que ma sœur a été détroussée et assassinée, et j'exige que justice soit faite.

— C'est le désir de tous les honnêtes gens, à commencer par moi. Asseyez-vous, expliquez sur quoi vous fondez vos soupçons et sur qui ils portent. Je reconnais que l'affaire a de quoi inquiéter. Dites-moi si chez vous, il y a eu du neuf.

Le soleil de l'après-midi était si chaud que malgré sa chemise ouverte, Cruce transpirait abondamment. Ils s'installèrent à l'ombre et Cadfael, leur offrant l'hospitalité sans pour autant abandonner son lieu de travail, alla leur chercher un pichet de vin et des gobelets. Il les servit puis s'éloigna mais pas suffisamment pour ne pouvoir entendre ce qui se disait. Il était au courant des événements, certains avaient excité sa curiosité et il prévoyait qu'on ne tarderait pas à avoir besoin de lui. Son patient se faisait du souci pour la jeune fille et ne pouvait guère se permettre de perdre encore du poids. Cadfael se sentait lié à son compagnon de croisade par la solidarité et le respect de ceux qui ont traversé les mêmes épreuves. Avant de devenir frère Humilis, c'était l'un des rares, comme Guimar de Massard, à sortir sans tache d'une guerre sainte qui s'était gravement dévoyée, et cependant il en mourait à petit feu. Cadfael prenait à cœur tout ce qui le touchait, physiquement comme moralement.

— J'imagine, monsieur, que vous vous rappelez tout ce que je vous ai dit des hommes de la maison de messire Cruce qui ont escorté sa sœur à Wherwell, commença gravement Nicolas. Nous en avons interrogé trois sur quatre à Lai, et je suis sûr qu'ils nous ont dit la vérité. Mais le quatrième... c'est le seul qui accompagna la jeune fille pendant les derniers milles de la dernière journée du voyage, et il a

disparu. C'est donc lui qu'il faut retrouver.

Avec Reginald, ils lui racontèrent toute l'histoire, s'interrompant parfois l'un l'autre, ou parlant ensemble tant ils y mettaient de la passion.

— Il est parti d'Andover avec elle au début de la matinée et les trois autres, qui avaient des ordres, les ont regardés s'en aller.

— Et il n'est revenu qu'en fin de soirée, trop tard pour regagner le domaine cette nuit-là. Cependant, Wherwell n'est qu'à trois ou quatre milles d'Andover.

— Et il était le seul d'entre eux, insista Cruce avec hargne, à qui elle accordait toute sa confiance car elle le connaissait depuis si longtemps ! Il savait peut-être, non, très probablement, ce qu'elle emportait avec elle.

— C'est-à-dire ? s'enquit aussitôt Hugh.

Il avait une excellente mémoire et il n'était pas nécessaire de lui répéter les choses.

— Trois cents marcs en pièces, et des objets précieux à l'usage de l'église. Nous avons demandé à mon secrétaire, qui tient fort bien ses comptes, de dresser une liste de ce qu'elle a emporté, et nous en avons établi deux exemplaires. L'un vous est destiné afin de le faire circuler dans cette région dont est originaire notre homme ainsi que ma sœur ; l'autre, Harnage ici présent l'emportera aux alentours de Winchester, Wherwell et Andover, où Julianne s'est volatilisée.

— Parfait ! s'écria Hugh, approuvateur. L'argent liquide a sûrement disparu à jamais, mais on pourra peut-être mettre la main sur les ornements d'église.

Il prit le rouleau que lui tendait Nicolas et lut avec une extrême attention :

— Item, une paire de chandeliers d'argent formant deux grandes appliques attachées à un cep de vigne, avec deux mouchettes accrochées à des chaînes d'argent, également décorées de feuilles de vigne. Item, une croix dressée de la hauteur d'une main d'homme, sur un piédestal d'argent de trois marches, incrustée d'ambre, d'améthyste et d'agate, avec une croix du même métal et des pierreries, de la longueur d'un petit doigt, destinée à un prêtre. Item, un petit ciboire d'argent, avec des incrustations en forme de fougères. Egalement certains bijoux lui appartenant, à savoir un collier de pierres polies provenant des collines au-dessus de Pontesbury, un bracelet d'argent avec des volutes de vesce gravées, et un curieux anneau d'argent incrusté d'émaux sur tout le pourtour, représentant des fleurs jaunes et bleues.

» Tout cela sera aisément identifiable, affirma-t-il en levant la tête, ou presque tout, dans la mesure où ces objets réapparaîtront. Votre clerc a bien travaillé. Bon, je vais transmettre cette liste à tous

mes officiers et enquêteurs, partout dans le comté, mais il me semble qu'on devrait avoir plus de chance dans le Sud. Quant à l'homme, s'il est natif du coin, il y a de la famille avec laquelle il est peut-être en contact. Vous dites qu'il s'est engagé comme soldat ?

— Oui, quelques semaines seulement après être revenu à la maison de mon père, qui est mort peu après ; le comte de Worchester, mon suzerain, m'avait demandé des hommes et cet Adam Heriet avait proposé ses services.

— Quel âge a-t-il ? demanda Hugh.

— Un peu plus de cinquante ans, à première vue. Il s'est taillé une solide réputation à l'arc comme à l'épée. A titre de forestier et de chasseur, il avait servi mon père. Waleran a dû s'estimer heureux de l'avoir. Les autres étaient plus jeunes mais inexpérimentés.

— Et d'où est-il exactement, ce bonhomme ? Un serviteur de votre père devait bien venir d'un de ses manoirs.

— Il est né à Harpecote. C'est le fils cadet d'un tenancier libre qui y cultivait de la terre. Son frère aîné a pris la relève. C'est un neveu qui travaille là maintenant. D'après mon père, ils n'étaient pas en très bons termes. Peu importe, on a quand même une chance de retrouver sa trace dans ce coin.

— Est-ce qu'il avait d'autre famille ? Et lui, s'est-il jamais marié ?

— Non, jamais. Et je ne lui connais pas d'autre famille, mais il en a peut-être dans les parages de Harpecote.

— Soit, conclut Hugh d'un ton décidé. Il vaudrait mieux que vous me laissiez le soin d'enquêter par là. Maintenant je doute fort qu'un homme sans liens revienne dans le comté, après avoir goûté à la vie de soldat. C'est plus vraisemblablement vous qui le trouverez vers Winchester, Nicolas. Faites de votre mieux !

— J'en ai bien l'intention, déclara ce dernier, la mine sombre et il se leva pour se mettre au travail sur-le-champ, glissant le parchemin de ce que possédait Juliane à l'intérieur de sa veste, après l'avoir enroulé. Je vais d'abord aller dire un mot à monseigneur Godfrid, et le rassurer : je ne renoncerai pas tant qu'il restera le moindre espoir. Ensuite, je prendrai la route.

Et il s'éloigna d'une démarche rapide qui se transforma en une course aérienne avant qu'il fût hors de vue. Cruce se leva à son tour, regardant Hugh d'un œil passablement torve, comme s'il le soupçonnait de manquer de rage vengeresse pour mener l'entreprise à son terme.

— Je peux m'en remettre à vous, monsieur ? Vous n'abandonnerez pas la tâche en chemin ?

— Sûrement pas, répliqua sèchement Hugh. Vous serez à Lai ? Que je sache où vous trouver en cas de besoin.

Cruce s'en alla, réduit au silence pour le moment, mais assez peu satisfait. Parvenu au coin de la haie, il se retourna, dubitatif, comme s'il pensait que le shérif aurait déjà dû sauter à cheval ou au moins s'y préparer pour filer sus à l'ennemi. Hugh le regarda avec calme et le vit s'éloigner derrière la rangée de buis avant de disparaître.

— J'ai intérêt à ne pas perdre de temps, dit-il alors avec un sourire en coin. S'il met le premier la main sur notre lascar, celui-ci n'a guère de chances de s'en tirer à moins de quelques os brisés. Son maître n'hésitera pas à lui tordre carrément le cou. Et même si cela doit finir ainsi, ce devoir n'incombe pas à Reginald Cruce. Le coupable aura un procès légal.

Il frappa cordialement le dos de Cadfael.

— Eh bien, si les choses s'accélérent pour les rois et les impératrices, cela nous laisse le loisir de nous consacrer au menu fretin. C'est déjà ça.

Cadfael se rendit à vêpres assez inquiet, l'esprit agité par des images d'une jeune fille à cheval, avec dans ses fontes de l'argent, des pierres non taillées et des pièces de monnaie. Elle avait eu l'imprudence de se séparer de ses derniers compagnons à quelques milles seulement de son but, puis avait disparu telle la rosée du matin au soleil de l'été, comme si elle n'avait jamais existé. Oui, elle s'était pour ainsi dire évaporée. Si ceux qui la recherchaient désespérément, les jeunes comme les vieux, la savaient morte et à la droite de Dieu, ils auraient eux aussi droit au repos. Mais il n'y avait aucun repos pour ceux qui se débattaient dans la toile d'araignée de l'incertitude.

Parmi les novices, les écoliers et les enfants destinés à l'oblation – les derniers du genre, car l'abbé Radulphe n'acceptait plus aucun jeune garçon que d'autres, sans les consulter, auraient voués à la vie monastique – Rhunn se dressait, ravi, radieux ; il souriait en chantant. Vierge par nature, par volonté et aussi grâce à sa jeunesse, les tourments du corps ne le touchaient pas, contrairement à tant d'hommes. Comme par miracle, il connaissait pourtant l'existence de ces maux, et sympathisait profondément avec ceux qu'ils torturaient, sympathie très rare parmi les êtres purs qui ne souffrent pas dans leur chair.

A cette époque de l'année, l'office de vêpres baignait dans la douce lumière de l'été qui semblait auréoler les cheveux très blonds de Rhunn, soulignant sa pâleur translucide, le distinguant parmi les moines, l'opposant au visage sombre et maussade de frère Urien dont les grands yeux noirs se consumaient. Parfois un rayon glissait jusqu'à la silhouette discrète de Fidelis, dissimulé parmi les ombres du mur, tout près de son maître. Il ne consacrait ni un regard ni une pensée à ce qui se passait autour de lui, pas plus qu'il ne pouvait joindre sa voix

à celle des chanteurs. Il n'avait d'yeux que pour Humilis, et tout son corps mince se tendait pour soutenir à tout moment la silhouette si frêle, droite comme une lance, à ses côtés.

Mais l'adoration ne connaît pas de limites, et un devoir, une fois qu'on s'en est chargé, doit être assumé jusqu'au bout. Dieu et saint Benoît comprendraient et admettraient cela.

Cadfael, qui aurait dû se consacrer à des pensées plus élevées, se surprit à se dire : « Cet homme s'éteint sous nos yeux. Sa fin arrivera plus tôt que je ne l'avais prévue. Il n'y a pas grand-chose qu'on puisse faire maintenant pour empêcher ou retarder l'issue fatale. »

CHAPITRE HUIT

Si Robert de Gloucester ne s'était pas laissé prendre au piège et capturer dans les eaux de la Test, et si, dans sa fuite éperdue vers Gloucester avec les restes de ses forces, l'impératrice n'était pas passée par Ludgershall et Devizes, on aurait mis bien plus de temps à retrouver Adam Heriet. Mais l'arrêt momentané des hostilités, où chacun des deux souverains tenait l'autre en échec, avait libéré plus d'un homme d'armes que l'inaction ennuyait. Aussi profitaient-ils de l'occasion pour se dégourdir un peu les jambes et aller se distraire ailleurs, pendant que la trêve durait et que les politiciens discutaient âprement. Parmi eux, il y avait un soldat blanchi sous le harnais, expert au maniement de l'arc et de l'épée, enrôlé sous la bannière du comte de Worchester.

Pour sa part, Hugh venait lui-même du nord du comté, du côté des marches galloises, et les manoirs du Nord-Est, qui devenaient plus rares dans la plaine du Cheshire, lui étaient moins familiers. Dans la région plus riante qui entourait Hadnet, la terre était riche, bien cultivée et les champs de blé, après le glanage, regorgeaient de bétail satisfait dont le regain de cette saison sèche remplissait la panse, et dont les excréments serviraient à fertiliser le sol pour les labours de l'année prochaine. Il y avait çà et là des tenanciers de l'abbaye dans la région et aussi des moutons qu'on avait lâchés dans les champs maintenant que la moisson était terminée. En piétinant la terre et en la fumant, ils s'avéraient presque aussi précieux que par leurs toisons.

Le manoir de Harpecote se situait au beau milieu de la plaine avec quelques bosquets du côté exposé au vent et une crête peu élevée de terre communale au sud. La maison, construite en bois, était petite, mais des vastes champs s'étendaient et les granges, les étables, qui s'appuyaient au mur de clôture, étaient bien entretenues et probablement pleines. L'intendant de Cruce sortit dans la cour pour accueillir le shérif flanqué de ses deux sergents, et les conduire à la ferme d'Edric Heriet.

C'était l'une des plus importantes chaumières du hameau avec un petit potager sur le devant et un verger derrière. Là une jeune fille

aux cheveux en bataille, les jupes relevées, accrochait la lessive sur la haie. Des poules couraient sur l'herbe et une chèvre à l'attache broutait. Cet Edric était, paraît-il, un homme libre, qui cultivait ses champs en payant un loyer à son seigneur, situation de plus en plus rare dans cette région où les cultivateurs étaient, en général, liés à la terre par une série de services coutumiers. Les Heriet devaient être bons laboureurs et travailler dur puisqu'ils continuaient à posséder le sol qui les nourrissait. Des familles de ce genre ne dédaignaient pas l'aide des cadets, car elles avaient besoin de tous les travailleurs qu'elles pouvaient rassembler. Manifestement Adam passait pour une brebis galeuse, lui qui avait décidé de s'engager pour de l'argent et de cultiver non pas la terre mais ses talents pour les armes, la chasse et l'abattage des arbres.

Un grand gaillard aux cheveux filasse ébouriffés, vêtu d'une veste de cuir qui avait connu des jours meilleurs, sortit en courbant l'échiné de l'étable basse à l'instant où Hugh et ses hommes s'arrêtaient au portail. Il les fixa, tendu, et s'immobilisa devant eux, sans se compromettre, reconnaissant l'incarnation de la loi, mais sans savoir à qui il avait affaire.

— Vous cherchez quelque chose, messeigneurs ?

Poli, mais pas servile, il les observait attentivement et se planta devant son entrée, ouvertement sur ses gardes.

Hugh lui souhaita le bonjour avec l'amabilité qu'il destinait particulièrement aux pauvres diables que l'autorité mettait mal à l'aise et qui n'étaient que trop conscients de leur position d'infériorité.

— Vous êtes Edric Heriet, paraît-il. Nous cherchons des renseignements nous permettant de retrouver un autre Heriet, Adam. C'est votre oncle, à ce que je crois. Il paraît aussi que vous êtes la seule famille qui lui reste. Peut-être pourriez-vous nous dire où le trouver. C'est tout ce que nous vous demandons, mon ami.

Ce grand jeune homme, qui n'avait sûrement pas plus de trente ans, était probablement le mari de l'accorte jeune femme décoiffée du verger et le père du bébé qui hurlait quelque part dans la cabane. Il se dandina, dubitatif, d'un pied sur l'autre, se décida enfin et fit face, son visage s'éclairant peu à peu.

— Je suis Edric Heriet, en effet. Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon oncle ? Qu'est-ce qu'il a fait de mal ?

Hugh apprécia assez cette attitude. Les deux hommes ne s'entendaient peut-être pas très bien, mais celui-là n'avait aucune intention de les aider avant de savoir de quel côté soufflait le vent. Son poil se hérissait dès qu'on s'en prenait à sa famille.

— Rien de spécial, à ma connaissance. Mais nous avons besoin de lui pour nous dire ce qu'il sait sur une affaire à laquelle il a été mêlé il y a quelques années, quand son seigneur à Lai l'a envoyé en

mission. J'ai appris qu'il était au service du comte de Worchester depuis lors, ce qui explique peut-être pourquoi on a peine à le retrouver, vu les circonstances. Si vous avez eu de ses nouvelles, ou si vous pouviez nous dire de quel côté nous diriger, nous vous en serions reconnaissants.

La curiosité de l'homme était éveillée à présent, mais il ne savait toujours pas sur quel pied danser.

— Je n'ai qu'un oncle, et il s'appelle Adam. Il servait en effet à Lai et j'ai entendu mon père dire qu'il s'était enrôlé sous la bannière du suzerain de son seigneur, mais je n'ai aucune idée de qui il s'agit. Maintenant, si je me souviens bien, il n'est jamais revenu dans les parages. Tout ce que je me rappelle de lui date de mon enfance, quand je chassais les oiseaux des labours. Ils ne se sont jamais bien entendus, mon père et lui. Désolé, monsieur, de ne pas vous être plus utile.

Sans doute n'était-il pas si désolé que ça mais il disait manifestement la vérité.

— J'ignore tout de l'endroit où il vit et de ce qu'il a fabriqué durant ces années, conclut-il.

Hugh accepta cette affirmation – le moyen de faire autrement ? – et réfléchit un moment.

— Il n'y avait que deux frères ? C'est tout ? Pas de sœur ? Aucun lien susceptible de le rattacher au comté ?

— J'ai bien une tante, une seule. On n'a jamais été une grande famille. Mon père se donnait un mal de chien à travailler la terre en attendant qu'on grandisse, mes deux cadets et moi. Maintenant, à nous tous, on s'en sort plutôt bien. Tante Elfrid était la plus jeune des trois, elle a épousé un tonnelier, un bon à rien de Normand, un petit bonhomme tout brun, de Brigge ; Walter, il s'appelle.

Il releva la tête, sans se rendre compte de sa bévue envers le petit seigneur normand aux cheveux sombres, sur son gris pommelé à la silhouette osseuse. Le sourire éclatant de Hugh le déconcerta.

— Ils sont installés à Brigge. Elle a des gamins, je crois ; elle pourra peut-être vous renseigner. Ils étaient plus proches.

— Personne d'autre ?

— Non, monsieur, c'est tout. Je crois qu'il était le parrain du premier, ajouta-t-il hésitant, mais avec moins d'agressivité. Peut-être qu'il prend ça à cœur.

— C'est possible, reconnut Hugh, pensant à son propre héritier, dont Cadfael était le parrain. Oui, c'est très possible. Merci beaucoup, mon ami. On va aller s'enquérir là-bas.

Il tourna sans hâte le nez de son cheval vers le chemin du retour.

— Bonne moisson à vous ! s'exclama-t-il pardessus son épaule avec un sourire, et d'un claquement de langue il mit sa monture au galop, suivi de ses deux sergents.

Walter le tonnelier tenait boutique sur l'une des collines de la cité de Brigg, dans une ruelle étroite à un jet de pierre de l'ombre projetée par les murs du château. Son échoppe était une espèce de grotte qui s'enfonçait assez loin et donnait sur une cour dégagée et bien éclairée. On respirait une saine odeur de bois coupé qui s'entassait près des tonneaux terminés ou à demi terminés, des seaux et des barriques ainsi que du matériel et des outils nécessaires au travail. De l'autre côté du mur bas, le sol descendait par des terrasses en pente raide, couvertes d'herbes jusqu'aux méandres de la Severn, presque exactement comme à Shrewsbury. L'eau longeait la partie basse de la ville, et s'étalait calmement, peu profonde en cette saison, avec des bancs de sable affleurant à sa surface, mais prête à se réveiller et à devenir mauvaise si des pluies soudaines se mettaient à tomber.

Hugh laissa ses sergents dans la ruelle, descendit de cheval, traversa la boutique obscure et pénétra dans la cour au fond. Un garçon de dix-sept ans, avec des taches de rousseur, était penché sur sa varlope, très affairé à biseauter des douves pour tonneaux ; un autre, d'un ou deux ans plus jeune, taillait attentivement de longues lanières de saule pour attacher les douves quand le tonneau serait fixé dans le cadre servant à le maintenir en place. Un troisième garçon enfin, d'une dizaine d'années peut-être, balayait énergiquement des copeaux qu'il fourrait dans un sac pour allumer le feu. Apparemment Walter ne manquait pas d'assistants dans son négoce. Vu leur ressemblance, il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre qu'ils étaient issus du même père, ce petit bonhomme brun plein d'allant qui se redressa et quitta son banc d'âne, un couteau à la main.

— Que puis-je pour vous, monsieur ?

— Maître tonnelier, je cherche un certain Adam Heriet qui serait, paraît-il, le frère de votre épouse. A la ferme de son neveu, à Harpecote, on ignore tout de lui, mais ils pensent que vous pourriez avoir de ses nouvelles. Vos renseignements me rendraient grand service.

Il y eut soudain un profond silence. Walter, le dévisageant d'un air grave, bougea très lentement la main qui tenait une plane à lame courbe pour l'accrocher à sa ceinture cependant qu'il réfléchissait. L'adresse manuelle lui était naturelle, mais réfléchir lui prenait un certain temps. Les trois garçons restèrent eux aussi muets, le regard aussi fixe que celui de leur père. L'aîné, songea Hugh, devait être le filleul d'Adam, si Edric ne s'était pas trompé.

— C'est que je ne vous connais pas, monsieur, répondit enfin Walter. Qu'est-ce que vous lui voulez, au parent de ma femme ?

— Je me présente donc, Walter, déclara Hugh, très à l'aise. Je

m'appelle Hugh Beringar, je suis shérif de ce comté, et je voudrais interroger Adam Heriet sur une affaire qui remonte maintenant à trois ans. Je gage qu'il sera à même de nous aider à y voir plus clair. Si vous pouvez vous arranger pour que je le rencontre, vous lui rendriez service autant qu'à moi.

Même un citoyen respectueux de la loi pourrait émettre des réserves sur ce point mais ce même citoyen respectueux de la loi, avec femme et enfants à nourrir, y regarderait à deux fois avant de raconter des histoires au shérif. Walter n'était pas fou. Il remua les pieds dans la sciure et les petits copeaux qui avaient échappé au balai de son fils.

— C'est que, monsieur, commença-t-il avec toutes les apparences de la candeur et de la bonne volonté, Adam est parti aux armées, mais maintenant on dirait que ça s'est à peu près calmé dans le Sud, ce qui le laisse libre de se reposer pendant quelques jours. Il semble bien que vous arriviez à point nommé, monsieur, car en ce moment il se trouve qu'il est chez nous.

L'aîné avait commencé à s'esquiver en douce vers la porte, mais son père l'attrapa discrètement par la manche et lui adressa un regard rapide qui le cloua sur place.

— Ce garçon est le filleul d'Adam dont il porte le nom, dit candidement Walter, le poussant en avant de la main qui l'avait retenu. Emmène le seigneur shérif à la maison, mon petit. J'enfile ma veste et je vous suis.

Ce n'était pas ce qu'avait espéré le jeune Adam mais, soit qu'il craignît son père ou qu'il se fiât à sa sagesse, il s'exécuta. Son visage plein de taches de rousseur semblait toutefois morose pendant qu'il introduisait le visiteur dans la grande salle unique qui servait à la fois de pièce principale et de chambre à coucher pour ses parents. Une fenêtre sans rideaux, ouverte sur la pente menant à la rivière, laissait largement pénétrer la lumière, mais dans les coins régnait une pénombre à l'odeur boisée. Un homme solide, à la barbe brune, dont le crâne commençait à se dégarnir, était assis près d'une table à tréteaux sur laquelle il avait confortablement posé les coudes ; près de lui reposait un pichet de bière.

Il avait le visage tanné de celui qui vit en plein air, sauf à la mauvaise saison, et son attitude détendue donnait une impression de force tranquille. La femme qui venait de sortir de sa cuisine, pas plus grande qu'un placard, une louche à la main, était taillée sur le même modèle généreux, avec la même complexion brune et chaude. C'est de leur père que les garçons tenaient leur minceur, leurs cheveux noirs, et cette peau claire que le soleil marquait de taches de rousseur.

— Maman, annonça l'adolescent, voici le seigneur shérif qui demande à voir l'oncle Adam.

Il avait une voix monocorde, forte, et il s'arrêta un moment,

bloquant l'encadrement de la porte avant de s'avancer pour laisser passer Hugh. Celui-ci fut contraint de se faufiler. Il remarqua la fenêtre sans volet assez grande pour qu'un homme alerte en usât, s'il avait quelque chose à se reprocher, et dévalât la pente menant au fleuve aux eaux si basses que l'on pouvait le franchir sans se mouiller les genoux. Hugh ressentit un élan de sympathie pour ce brave filleul, mais s'abstint de lui laisser deviner ne serait-ce que l'ombre d'un sourire. Aux yeux romantiques du garçon, l'arrivée d'un shérif signifiait inévitablement des ennuis pour les petites gens. Mais le parrain Adam resta assis, attentif et intéressé, le temps qu'il fallait avant de se lever et de saluer Hugh aimablement.

— Vous êtes au bout de vos peines, monsieur. Je porte le nom que vous avez prononcé.

Un des sergents de Hugh se tenait probablement à l'extérieur, sous la fenêtre, tandis que l'autre était resté près des chevaux. Mais ni l'homme ni l'enfant ne pouvaient le savoir. Manifestement Adam en avait vu d'autres et il n'était pas du genre à s'effrayer facilement, et d'ailleurs il ne voyait pour le moment aucune raison de s'affoler.

— Rassurez-vous, ajouta-t-il. S'il s'agit de soldats du roi Etienne qui se sont enfuis, inutile de chercher par ici. Il y a peut-être quelques déserteurs dans les parages, mais moi, je suis en permission.

La femme s'était lentement rapprochée, curieuse, dubitative, mais nullement inquiète. Elle avait un visage rose, rond, sain et un regard honnête.

— Mon frère est simplement venu me rendre visite, seigneur. Il n'y a pas de mal à ça, j'espère.

— Absolument pas, la rassura Hugh qui continua sans préambule, du même ton amical : J'enquête sur une dame qui a disparu il y a trois ans. Que savez-vous de Juliane Cruce ?

La question provoqua un silence effaré chez la mère et le fils et aussi chez Walter qui venait de pénétrer dans la pièce derrière Hugh, mais Adam Heriet comprit parfaitement ce dont il s'agissait. Il s'immobilisa net, à demi redressé, appuyé à la table à tréteaux et, toisant Hugh fixement, lui présenta un visage dépourvu d'expression. Ce nom lui disait quelque chose, il ne l'avait jamais oublié pendant toutes ces années ; il se rappelait à présent chaque détail du voyage et les repassait à toute vitesse dans son esprit comme les grains de rosaire dans la main d'un être en proie à la terreur. Mais lui n'était pas terrorisé, simplement il sentait un danger potentiel, celui d'un trou de mémoire par exemple, et la nécessité de réfléchir vite et peut-être aussi de choisir entre dire la vérité, une demi-vérité ou mentir. Derrière cette contenance ferme, impénétrable, il était à peu près impossible de lire les pensées.

— Oui, je la connais, bien sûr, finit-il par répondre, sortant

progressivement de son immobilité. Je l'ai accompagnée avec trois autres serviteurs de la maison de son père quand elle est allée prendre le voile à Wherwell. Et, comme je sers dans la région, j'ai appris que le couvent de la cité avait entièrement brûlé. Mais comment aurait-elle pu avoir disparu depuis trois ans puisque sa famille savait parfaitement où elle vivait ? Qu'elle ait disparu aujourd'hui, ça, je veux bien le croire, puisque j'ai en vain demandé de ses nouvelles après l'incendie. Si vous avez d'autres informations sur dame Juliane, je vous prie de me les donner. Personne n'a été capable de me dire si elle était vivante ou morte.

Il paraissait dire la vérité, mais il y avait eu tout à l'heure ce silence difficilement explicable. Il s'agissait peut-être au moins d'une demi-vérité. S'il était honnête, il avait en effet essayé de savoir ce qu'elle était devenue après le massacre. S'il ne l'était pas, il était au courant et mettait la situation à profit.

— Vous êtes allé avec elle jusqu'à Werwell, dit Hugh sans rien répondre ni rien confirmer. Vous l'avez bien vue franchir les portes du couvent ?

Il y eut un bref silence poignant. S'il disait oui, il mentait comme un arracheur de dents. Si c'était non, il était peut-être sincère.

— Non, monsieur, non, admit-il d'une voix lourde. Et je le regrette amèrement, mais elle n'a pas voulu en entendre parler. Nous avons passé la dernière nuit à Andover, et puis j'ai parcouru avec elle les quelques derniers milles. Quand nous sommes arrivés environ à un mille – mais le couvent n'était pas encore en vue, il y avait des bois qui nous le cachaient – elle m'a renvoyé, sous prétexte qu'elle préférait être seule pour le trajet qui restait. Je me suis conformé à ses désirs. C'était toujours le cas depuis que je l'ai portée dans mes bras quand elle n'avait pas encore un an.

Pour la première fois, une lumière passa sur son visage sombre, tel un bref éclair traversant un banc de nuages.

— Et les trois autres ? demanda Hugh, mine de rien.

— Ils étaient restés à Andover. Quand je suis revenu, nous sommes tous repartis chez nous.

Hugh ne mentionna pas le trou qui subsistait dans l'emploi du temps. Il n'était pas mauvais de garder cela en réserve, pour s'en servir soudain quand l'homme ne serait plus entouré de sa famille et se montrerait donc plus vulnérable.

— Et vous n'avez eu aucune nouvelle de Juliane Cruce depuis ce jour ?

Non, monsieur, aucune. Mais si vous, vous en avez, pour l'amour de Dieu, dites-le-moi, qu'elles soient bonnes ou mauvaises !

— Vous lui étiez dévoué ?

— J'aurais donné ma vie pour elle, et c'est encore vrai

aujourd'hui.

Il en aurait peut-être l'occasion, songea Hugh in petto, s'il s'avérait être le plus extraordinaire comédien à s'être jamais produit sur une scène quelconque. Que penser de cet homme, dont les brefs élans de passion sonnaient terriblement vrais, mais qui gardait la tête assez froide pour choisir ses mots avec une rare subtilité ? Et si, par hasard, il n'avait rien à cacher ?

— Vous avez un cheval, Adam ?

Les yeux profondément enfoncés dans les orbites sous d'épais sourcils lui adressèrent un long regard calculateur.

— Oui, monsieur.

— Alors je dois vous demander de le seller et de venir avec moi.

C'était une requête qu'il était difficile de refuser ; Adam Heriet s'en rendit très bien compte, mais elle était au moins formulée de façon à lui permettre de s'en tirer avec une parfaite dignité. Il repoussa le banc et se leva.

— Pour aller où, monsieur ?

Et s'adressant au garçon au visage marqué de taches de rousseur qui les observait dans l'ombre, l'air dubitatif :

— Va seller mon cheval, petit, rends-toi utile, murmura-t-il.

Adam le jeune s'exécuta, bien qu'à contrecœur, avec une grimace par-dessus son épaule et, au bout d'un moment, on entendit les sabots d'un cheval résonner sur le sol en terre battue de la cour.

— Vous êtes sûrement au courant des circonstances qui ont amené votre châtelaine à entrer au couvent. Vous savez qu'elle était fiancée depuis son enfance à Godfrid Marescot et qu'il a rompu ses fiançailles pour devenir moine à Hyde Mead.

— Oui, je suis au courant.

— Après l'incendie de Hyde, quand les moines ont été dispersés, Godfrid Marescot est venu à Shrewsbury. Depuis le sac de Wherwell, il s'inquiète beaucoup d'elle, et que vous puissiez ou non lui donner des nouvelles, je souhaiterais que vous m'accompagniez et que vous veniez le voir.

Il ne souffla mot du problème secondaire, à savoir le fait qu'elle n'était jamais arrivée au couvent de son choix. D'ailleurs, il n'y avait pas moyen de se rendre compte si Adam l'ignorait ou non, en observant ce visage d'homme d'expérience, si habile à dissimuler ses sentiments.

— Si vous ne lui apportez aucune lumière, expliqua aimablement Hugh, vous pourrez au moins lui parler d'elle, partager avec lui des souvenirs trop lourds pour un seul homme, étant donné les craintes qu'il nourrit.

Adam poussa un long soupir prudent.

— Bien volontiers, monsieur. Tout le monde s'accorde à dire que

c'était un homme de mérite, trop âgé pour elle sans doute. C'est vraiment dommage. Elle parlait beaucoup de lui, et elle était aussi fière que s'il allait lui offrir un trône. Quelle pitié qu'une demoiselle comme elle ait choisi le couvent ! Elle aurait été parfaite pour un tel homme. Je la connaissais bien. Je vous accompagnerai de tout cœur.

Et s'adressant au couple qui se tenait tout près, hésitant et inquiet, il ajouta :

— Shrewsbury est à deux pas. Je serai revenu avant que vous ne vous soyez rendu compte de mon absence.

Ce retour vers Shrewsbury avait quelque chose à la fois d'étrange et de banal. Tout au long du chemin, cet homme d'armes endurci et résistant se comporta comme s'il ignorait qu'il était prisonnier et soupçonné d'un méfait dont la preuve manquait encore, alors qu'il ne pouvait ignorer que les deux sergents qui le suivaient à sa droite et à sa gauche étaient là pour l'empêcher d'essayer de prendre la fuite. Il montait bien, parfaitement à l'aise sur un beau cheval ; il devait avoir bonne réputation et jouir de la confiance de son capitaine pour avoir obtenu l'autorisation de vaquer à sa guise, avec une aussi belle monture. Concernant sa propre situation il ne posa aucune question, et ne manifesta aucune inquiétude. Mais avant que la petite troupe n'arrivât en vue de Saint-Gilles, il demanda au moins trois fois :

— Monsieur, avez-vous entendu dire quoi que ce soit la concernant, avant que le malheur ne s'abatte sur Winchester ? Si vous avez enquêté dans la région de Wherwell, avez-vous trouvé la moindre trace ? Il devait y avoir pas mal de nonnes qui s'étaient dispersées par là ?

Puis, enfin, cette brusque supplique :

— Monsieur, savez-vous, oui ou non, si elle est vivante ou morte ?

Hugh ne répondit directement à rien, puisqu'il n'y avait rien à répondre. Enfin, comme ils passaient la petite colline de Saint-Gilles, avec ses toits et son modeste petit clocher, Adam remarqua, pensif :

— Le voyage depuis Hyde, tout seul, n'a pas dû être facile pour un homme malade et plus tout jeune. Je m'étonne que le seigneur Godfrid ait pu le supporter.

— Il n'était pas seul, répondit Hugh presque sans y penser. Ils sont venus à deux de Hyde Mead.

— Tant mieux, approuva Adam avec un hochement de tête, car à ce qu'on dit, il était sérieusement blessé. Il risquait de s'effondrer sur la route, s'il n'y avait personne pour l'aider.

Et il poussa de nouveau un lent soupir prudent.

Après cela, il n'ouvrit plus la bouche, peut-être à cause de

l'ombre du mur de l'abbaye à sa gauche qui coupait le soleil de l'après-midi comme le fil noir et tranchant d'un couteau, le long de la route poussiéreuse.

Ils franchirent la voûte du portail pour tomber sur l'agitation habituelle de l'après-midi, remue-ménage qui succédait à la demi-heure accordée aux jeunes moines pour jouer et que les plus âgés mettaient à profit pour se reposer après le dîner. A présent, ils s'affairaient tous à leurs diverses occupations, regagnaient leur bureau au scriptorium, les jardins qu'ils cultivaient, le long de la Gaye, le moulin, ou bien les viviers où les œufs allaient éclore. En voyant le grand cheval gris dégingandé de Hugh, le frère portier sortit de sa loge, jeta un coup d'œil attentif à ses officiers et observa l'inconnu qui les accompagnait avec une curiosité bien naturelle.

— Frère Humilis ? Non, ce n'est pas au scriptorium que vous le trouverez, ni au dortoir, dit-il en réponse à la question de Hugh. Après la messe de ce matin, il s'est évanoui ici, en traversant la cour, et bien qu'il ne se soit pas fait grand mal dans sa chute, le jeune l'ayant retenu en partie, il s'est passé pas mal de temps avant qu'il ne revienne à lui. On l'a transporté à l'infirmerie. Frère Cadfael veille sur lui en ce moment.

— Je suis désolé d'apprendre cela, murmura Hugh, s'arrêtant, passablement inquiet. Il vaudra mieux que je ne le dérange pas maintenant.

Cependant, si la fin redoutée et, selon Cadfael, inévitable approchait chaque jour davantage, Hugh ne pouvait guère se permettre de retarder une enquête susceptible de jeter une lueur, même minime, sur le sort de Juliane Cruce. Humilis lui-même souhaitait à tout prix connaître la vérité.

— Oh ! il a recouvré ses esprits maintenant, affirma le portier, et il est de nouveau son propre maître – après Dieu, notre maître à tous ! Il tient à regagner au plus tôt sa cellule au dortoir, et il se prétend capable de continuer à remplir encore quelque temps ses devoirs parmi nous, mais pour l'instant on le garde où il est. Il a toute sa tête et toute sa volonté. Si vous avez à lui dire quelque chose d'important, je m'en vais voir si on vous autorise à entrer.

« On », quand il s'agissait des responsables de l'infirmerie, désignait frère Edmond et frère Cadfael, et leur jugement serait sans appel.

— Attendez ici ! ordonna Hugh, prenant sa décision et sautant sur le sol.

Il se dirigea à grands pas vers l'infirmerie installée dans l'angle nord-ouest de la cour, au coin du mur d'enceinte. Les deux sergents mirent aussi pied à terre, et restèrent à surveiller de près leur

prisonnier, bien qu'Adam donnât l'impression d'être parfaitement capable de répondre de tout ce qu'on pourrait lui reprocher, car il demeura tranquillement en selle pendant quelques instants, puis il descendit et confia de lui-même la bride de sa monture au palefrenier qui était venu pour s'occuper de celle de Hugh. Ils attendirent en silence tandis qu'Adam jetait un coup d'œil aux bâtiments encadrant la cour avec un intérêt non dénué de méfiance.

Hugh rencontra frère Edmond qui sortait tout juste de l'infirmerie et lui posa vivement la question cruciale.

— Il paraît que frère Humilis est là. Est-ce qu'il se sent en état d'accueillir des visiteurs ? J'ai sous bonne garde l'homme qui avait disparu ; avec un peu de chance on en tirera quelque chose, avant qu'il n'ait eu le temps de se préparer une bonne couverture, histoire de ne pas se couper.

Edmond le dévisagea un moment, clignant des yeux ; il avait du mal à sortir de ses propres soucis pour s'intéresser à ceux d'un autre.

— Il s'affaiblit chaque jour, finit-il par dire, un peu hésitant, mais il se repose en ce moment, et cette jeune fille lui cause beaucoup de soucis, parce qu'il se sent responsable de ce qui lui est arrivé. Mais il est tenace et décidé. Il me semble qu'il souhaiterait certainement vous voir. Cadfael est à l'intérieur avec lui. Sa blessure s'est rouverte dans sa chute, là où elle venait de se refermer, mais elle est saine. Oui, allez donc le retrouver.

Son visage disait ce que ses lèvres ne formulèrent pas :

« Qui sait combien de temps ce répit va durer ? La paix de l'esprit aidera peut-être à le prolonger. »

Hugh revint vers ses hommes.

— Suivez-moi, on peut entrer, dit-il, puis il donna l'ordre à ses deux sergents d'attendre dehors.

Il entendit la voix familière de Cadfael dès qu'il pénétra dans l'infirmerie avec Adam qui l'accompagnait docilement. Frère Humilis n'avait pas été installé dans la salle commune, mais dans une petite cellule à part, tranquille, dont la porte était ouverte. Un tabouret, un lit et un petit bureau où poser un livre ou une bougie composaient l'unique mobilier. Par la porte, et par une petite fenêtre sans volet pénétraient l'air et la lumière. Frère Fidelis, à genoux près du lit, tenait le malade dans ses bras pendant que Cadfael finissait de panser la hanche et l'aine où le mince tissu cicatriciel s'était légèrement rouvert lors de la chute. Ils avaient entièrement dévêtu le blessé et rejeté la couverture, mais le corps massif de Cadfael empêchait de voir le lit depuis la porte et dès qu'il entendit des bruits de pas, Fidelis remonta le drap jusqu'à la taille du malade si amaigri que le jeune homme pouvait le soutenir sans peine. Mais les traits émaciés étaient toujours aussi fermes, et les yeux creux aussi brillants.

Il se laissait patiemment soigner, avec un petit sourire en coin, comme s'il se soumettait à une discipline salutaire, tandis que Fidelis s'empressait de cacher jalousement ce pauvre corps aux yeux des profanes. Après avoir remonté le drap, le jeune moine se détourna pour saisir la chemise propre qui était prête à l'usage, la déploya au-dessus de la tête d'Humilis et l'aida très adroitement à passer ses bras frêles dans les manches avant de la lisser pour en disposer avec soin les plis. Ce fut seulement après qu'il leva la tête vers la porte.

Hugh était une vieille connaissance, il était accepté, voire bienvenu. Ensemble Humilis et Fidelis regardèrent derrière lui pour découvrir qui le suivait.

Pour sa part, l'étranger qui dominait Hugh d'une tête lança un bref coup d'œil aux deux moines, histoire de voir à qui il aurait éventuellement affaire. Pour lui, c'était évident, frère Cadfael faisait partie des meubles et ne représentait aucune menace, le malade alité, il le connaissait de réputation, mais l'autre moine, absolument immobile près du lit, dont les grands yeux brillaient à l'ombre de son capuchon, l'intriguait davantage. Adam Heriet examina longuement Fidelis avant de baisser les paupières et son visage se ferma comme un livre.

— Frère Edmond nous a autorisés à entrer, dit Hugh, mais si nous vous fatiguons, mettez-nous dehors. Je suis désolé d'apprendre que vous n'êtes pas en bonne santé.

— Si vous avez de bonnes nouvelles, ce sera le meilleur des remèdes, répondit Humilis. Frère Cadfael ne se froissera pas si un autre médecin donne son avis. Et puis je ne vais pas si mal ; c'était un simple moment de faiblesse due à cette chaleur de plus en plus accablante.

Sa voix était légèrement moins ferme que d'habitude et son débit un peu plus lent, mais son souffle était normal et ses yeux clairs et calmes.

— Qui est-ce qui vous accompagne ?

— Nicolas vous aura sûrement dit avant de partir que nous avions déjà interrogé trois des membres de l'escorte de dame Juliane quand elle est partie pour Wherwell. Voici le quatrième, Adam Heriet, qui a parcouru tout le chemin avec elle tandis que ses camarades attendaient son retour à Andover.

Humilis, si maigre, se raidit et se redressa pour observer le nouveau venu. Frère Fidelis s'agenouilla et entoura de son bras le malade ainsi que l'oreiller auquel il s'appuyait, penchant la tête dans l'ombre.

— Vraiment ? Alors nous connaissons tout le monde maintenant, murmura Humilis, étudiant avec insistance le visage camus, résolu, présentant son front brun, comme un taureau prêt à charger. Vous

devez être celui qui, disait-on, l'aimait depuis toujours.

— Oui, c'est bien moi, affirma Adam Heriet.

— Racontez-lui quand et comment vous vous êtes séparé de votre châtelaine, suggéra Hugh. Allez-y, c'est votre histoire.

Heriet inspira brusquement, profondément, sans montrer aucune tension ni aucune crainte et répéta ce qu'il avait déjà dit à Hugh.

— Elle m'a ordonné de partir et de la laisser. J'ai obéi. J'étais à son service et elle pouvait me demander tout ce qu'elle voulait. J'ai exécuté ses ordres, c'est tout.

— Et vous avez regagné Andover ? demanda Hugh, bonhomme.

— Oui monsieur.

— Sans vous presser, constata Hugh avec la même douceur trompeuse. D'Andover à Wherwell, il n'y a que quelques milles ; vous prétendez qu'elle vous a renvoyé à un mille du couvent. Cependant vous êtes revenu à Andover à la tombée de la nuit, plusieurs heures après. Qu'avez-vous fabriqué pendant tout ce temps ?

Pas d'erreur, ce fut un choc pour Adam qui s'arrêta glacé, retenant son souffle un court instant. Son regard voilé s'éclaira une seconde et il lança un coup d'œil mauvais à Hugh avant de baisser de nouveau les paupières. Cela lui coûta un effort bref mais perceptible pour redevenir maître de sa voix et de ses pensées ; il y parvint, non sans un certain héroïsme discret, et cet instant de silence ne se prolongea pas assez pour qu'il pût inventer un mensonge vraisemblable.

— Je n'avais jamais été si loin dans le Sud, monsieur, et j'ai pensé que l'occasion ne se représenterait pas. Quand elle m'a renvoyé, la cité de Winchester était à deux pas. J'en avais entendu parler, mais je n'avais jamais pensé la voir. Je n'avais pas le droit, je sais, de prendre ainsi mon temps, et pourtant... Je suis allé en ville et j'y ai passé la journée. On était en paix alors, on pouvait se promener, voir la grande église, manger dans une taverne sans craindre pour sa vie. J'en ai profité et ne suis revenu à Andover qu'à la fin de la soirée. Si c'est ce qu'on vous a dit, eh bien c'est la vérité. Nous ne sommes repartis chez nous que le lendemain à l'aube.

Humilis, qui connaissait Winchester comme sa poche, reprit l'interrogatoire calmement, sans passion. Sa voix et ses yeux avaient retrouvé leur énergie et leur entrain.

— On ne saurait vous reprocher d'avoir pris quelques heures après avoir mené votre mission à bien. Dites-moi, qu'avez-vous vu à Winchester ?

Après s'être tenu sur ses gardes, Adam retrouva une respiration normale. Il se lança dans une description détaillée et complète de la ville de l'évêque Henri, depuis la porte nord où il était entré jusqu'aux prairies de Sainte-Croix, en passant par la cathédrale, le château de

Wolwesey pour finir par les champs de Hyde Mead, au nord-ouest. Il décrivit par le menu les façades de la Grand-Rue escarpée, l'autel doré de saint Swithun et la croix splendide offerte par l'évêque Henri à la cathédrale de son prédécesseur le prélat Walkelin. Il était hors de doute qu'il avait effectivement admiré tout cela, comme d'un simple regard Humilis le confirma à Hugh le quel, pas plus que Cadfael qui se tenait un peu à l'écart, n'avait mis les pieds à Winchester.

— Vous n'en savez donc pas plus sur le sort de Juliane Cruce ? insista Hugh.

— Je n'ai plus eu aucune nouvelle depuis que nous nous sommes séparés ce jour-là, affirma Adam avec toutes les apparences de la sincérité. A moins que vous ne puissiez m'apprendre quelque chose maintenant comme je vous en ai prié à maintes reprises, vous le savez.

Mais il ne demandait plus rien à présent et ses propos avaient perdu leur intensité.

— Eh bien, il y a quelque chose que je vais vous dire, lui annonça Hugh d'une voix dure. Juliane Cruce n'est jamais arrivée à Wherwell. La prieure n'a jamais entendu parler d'elle. Elle a disparu ce fameux jour et vous êtes le dernier à l'avoir vue. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Adam resta muet, à le fixer pendant une bonne minute.

— Vous ne me racontez pas d'histoires ? balbutia-t-il lentement.

— Je vous le garantis, bien qu'à mon avis, ce ne soit pas très utile parce que je ne vous apprends rien. Réfléchissez : il n'y a plus que vous, vous seul pouvez, non, devez savoir où elle est allée, car enfin elle n'est jamais parvenue à Wherwell. A vous de nous révéler où elle est allée, ce qui lui est arrivé et si elle est encore en vie ou six pieds sous terre.

— Je jure devant Dieu que quand j'ai quitté ma dame, à sa requête, articula solennellement Adam, elle était en bonne santé, et je prie pour qu'elle le soit toujours, où qu'elle puisse être.

— Vous étiez au courant, n'est-ce pas, des objets de valeur qu'elle emportait avec elle ? N'y en avait-il pas assez pour vous tenter ? A présent je vous interroge officiellement : Avez-vous dévalisé votre dame, ou porté la main sur elle pendant qu'elle était seule avec vous et qu'il n'y avait aucun témoin ?

Fidelis aida doucement Humilis à s'appuyer contre son oreiller, et se redressa de toute sa taille à côté de lui. Ce mouvement attira et retint un moment l'attention d'Adam.

— Non, dit-il enfin à haute et intelligible voix, bien au contraire, je serais mort pour elle à l'époque et je mourrais encore volontiers pour elle, plutôt que de lui infliger la moindre peine.

— Très bien ! lança Hugh. J'ai votre parole mais il faut que je vous garde, le temps de réunir d'autres informations. Et j'y arriverai,

Adam, avant d'abandonner l'affaire.

Il se dirigea vers la porte derrière laquelle ses sergents attendaient ses ordres et leur ordonna d'entrer.

— Emmenez cet homme au château et mettez-le sous bonne garde !

Adam sortit entre les deux hommes sans un mot de surprise ou de protestation. Il ne s'était attendu à rien d'autre. Les événements avaient pris une telle tournure que cette issue devenait inévitable. Apparemment, il ne manifestait guère d'inquiétude ni de souci, mais c'était un homme solide, expérimenté qui ne s'extériorisait pas facilement. Il ne jeta qu'un regard en arrière, depuis la porte, qui se posa sur eux tous, sans que Hugh pût rien y déceler, et Cadfael pas grand-chose. C'était une simple étincelle, trop brève pour signifier quoi que ce fût dans l'immédiat.

CHAPITRE NEUF

Frère Humilis suivit le prisonnier et les gardes qui s'en allaient d'un long regard qui ne cillait pas, puis quand ils eurent disparu, il se rallongea sur son lit avec un profond soupir et resta étendu à contempler la voûte basse au-dessus de sa tête.

— Nous vous avons épuisé, dit Hugh. On va vous laisser vous reposer maintenant.

— Non, attendez !

Quelques fines gouttes de transpiration perlèrent sur son grand front. Fidelis se pencha pour les essuyer et reçut en retour un sourire soucieux qui se changea finalement en un froncement de sourcils.

— Va mon petit, va prendre un peu d'air et de soleil, tu passes trop de temps à t'occuper de moi. Tu vois, je n'ai besoin de rien pour le moment. Il n'est pas normal que tu ne te consacres qu'à moi en ces lieux. Je ne vais pas tarder à m'endormir.

Il était difficile de deviner d'après sa voix sereine, malgré sa profonde faiblesse, s'il parlait simplement d'un petit somme par un chaud après-midi d'été, ou du dernier sommeil du corps dont l'âme se libère. Pendant un instant il posa sa main sur celle du jeune homme avec toute la douceur possible, esquissant une austère caresse.

— Allez, va, j'y tiens. Finis mon travail à ma place, ta main est plus ferme que la mienne, et maintenant les détails sont trop petits pour moi.

Fidelis l'examina avec un calme étudié, jeta un rapide coup d'œil aux deux hommes qui se trouvaient là, puis en signe d'obéissance, baissa ses yeux gris très clairs qui contrastaient tant avec les boucles couleur bronze autour de sa tonsure et il s'éloigna docilement, heureux peut-être, en tout cas d'un pas vif et dégagé.

— Nicolas n'a pas pris le temps de me dire quels objets précieux ma fiancée emportait avec elle, murmura Humilis quand le silence se fut refermé sur ce pas léger. Est-ce qu'ils étaient aisément reconnaissables au cas où on arriverait à les retrouver ?

— Je doute qu'il en existe deux pareils, répondit Hugh. Les orfèvres ont généralement leur marque personnelle ; même quand ils

fabriquent une paire d'objets identiques, je doute qu'ils parviennent à les copier exactement.

— Puis-je savoir de quoi il s'agit ? On m'a parlé de pièces d'argent poinçonnées, elles appartiennent à celui qui les prend. Mais le reste ?

Hugh, dont la mémoire avait la fidélité d'un miroir, lui récita volontiers la liste telle que Nicolas la lui avait communiquée.

— Et voilà, conclut-il. Je suppose que ces objets ont quitté le comté. On les retrouvera, si jamais on les retrouve, quelque part dans le Sud, là où ils ont disparu avec leur propriétaire.

Humilis gisait immobile, les yeux fermés, ses lèvres répétant silencieusement la litanie de ces quelques biens.

— Une modeste fortune, remarqua-t-il, enfin, pas si modeste que ça pour quelques pauvres diables. Vous croyez vraiment qu'elle a pu mourir pour si peu ?

— Il y a des hommes, et des femmes aussi, riposta Hugh sans ambages, qui sont morts pour beaucoup moins.

— Oui, c'est vrai ! Une petite croix, répéta Humilis, revenant sur les détails qui l'avaient frappé, de la longueur d'un petit doigt, incrustée d'ambre jaune, d'agate verte et d'améthyste, destinée à être portée... assortie à une croix d'autel de même nature. Oui, cela doit se reconnaître sans peine.

La sueur recommença à perler sur son front ; une grosse goutte roula dans les plis d'une paupière close. Cadfael essuya la transpiration acide et d'un regard signala à Hugh de sortir avant lui.

Dans la grande pièce de l'autre côté du passage de pierre où une douzaine de lits étaient disposés en deux rangés de part et d'autre d'un couloir ouvert, frère Edmond et un autre moine, qui avait le dos tourné et dont la silhouette puissante et très droite était impossible à identifier, soulevaient un lit en même temps que le frère lai qui l'occupait, pour le pousser un peu vers le mur afin de libérer une place destinée à un autre lit et un nouveau malade. L'assistant d'Edmond posa à terre l'extrémité de la couchette au moment où Cadfael et Hugh passaient devant la porte ouverte. Il se tourna et se redressa, se frottant les mains pour effacer les marques laissées par le poids de la paillasse et ils virent frère Urien avec son visage sombre, ses sourcils presque horizontaux et son regard brûlant. Exceptionnellement satisfait de lui-même, et de tout ce qui l'entourait, il avait un léger sourire tendu qui lui retroussait les lèvres sans adoucir le feu de ses yeux. Il regarda les deux hommes s'éloigner comme s'ils n'étaient que des ombres et leur emboîta le pas dès qu'ils furent partis pour prendre une pile de linge propre dans le coffre placé dans le couloir.

D'habitude à l'infirmierie, toutes les portes restaient ouvertes afin

qu'une oreille attentive pût distinguer le moindre appel à l'aide et qu'on y portât secours rapidement. On entendait les voix et les cantiques de l'office, et jusqu'au chant des oiseaux. C'était seulement quand il y avait de l'orage, des grosses pluies ou en plein hiver qu'on fermait portes et volets, mais jamais au plus fort de l'été, comme à présent.

— Cet Adam nous ment, affirma Hugh, traversant la grande cour à côté de Cadfael. Seulement comme la moitié du temps il dit la vérité, comment déterminer la bonne moitié ? Vous avez une idée ?

— Si c'était le cas, répondit doucement Cadfael, je serais plus qu'un simple mortel.

— Elle avait confiance en lui, il savait ce qu'elle valait, il l'a accompagnée pendant les derniers milles, et depuis plus rien, dit Hugh, s'énervant à ressasser le peu qu'il avait appris. Et pourtant sur la route, il m'a à plusieurs reprises demandé si elle était vivante ou morte, j'aurais mis ma main au feu qu'il ne jouait pas la comédie. Mais regardez-le maintenant ! Au beau milieu de l'histoire, voilà qu'il se drape dans sa dignité et qu'il reste impassible quand on l'arrête, comme s'il avait cessé de s'intéresser à ce qui lui était arrivé. Allez y comprendre quelque chose !

— Moi non plus, je n'y vois pas très clair, admit Cadfael à regret. Je suis d'accord avec vous, il ment très probablement. Il en sait plus qu'il ne veut bien dire. Mais s'il l'a dévalisée, qu'a-t-il fait de ce qu'elle avait ? Ce n'était peut-être pas grand-chose, mais ça valait sûrement plus que le salaire misérable, la fatigue et le danger qui sont le lot des simples soldats. Parce que c'est sans aucun doute un simple soldat.

— Soldat, je veux bien, objecta Hugh, mi-figue mi-raisin, mais simple, sûrement pas. Ses tours et détours m'ont ahuri. Il connaît bien Winchester, d'accord, je l'admets, mais où qu'il ait servi ces trois dernières années, cet hiver tout le monde s'est regroupé autour de Winchester. Comment aurait-il pu ignorer la ville ? N'empêche, au début, j'aurais juré qu'il n'avait aucune idée de ce qui était arrivé à cette jeune fille et qu'il se rongait les sangs. Ou alors c'est un acteur extraordinaire, capable de nous faire avaler n'importe quoi.

— Il ne m'a pas semblé particulièrement mal à l'aise quand vous nous l'avez amené, observa Cadfael, songeur. Méfiant, certes, choisissant soigneusement ses mots, ce qui leur confère une signification d'autant plus grande, oui cela donne à réfléchir, mais inquiet ou tendu, je ne dirais pas ça.

— Si vous voulez mon avis, Cadfael, la seule façon de sortir de cet embrouillamini, ce serait de voir reparaître la demoiselle, fraîche comme une rose. On serait alors tous rassurés. Mais vous avez eu votre comptant de miracles pour cette année, il me paraîtrait hasardeux d'en espérer un de plus, même pour vous.

— Et cependant, dit Cadfael, essayant désespérément d'assembler les pièces rebelles de ce jeu de patience, il y a quelque chose qui me trotte dans la tête et qui disparaît dès que j'essaie d'y regarder de plus près. Mais c'est aussi ténu qu'un fil de la Vierge.

— N'y pensez plus, suggéra Hugh, poussant son cheval vers le portail. Abandonnez cet indice, de peur qu'il ne s'envole au premier souffle de vent. Pourquoi n'essayeriez-vous pas de respirer dans une autre direction ? Peut-être que tout deviendrait aussi clair que la flamme d'une bougie où les papillons viendraient se brûler les ailes.

Frère Urien resta longtemps à ranger le linge propre dans le coffre à l'infirmerie. Il avait laissé passer Fidelis sans broncher, continuant à ne penser qu'aux trois hommes qui s'étaient retrouvés dans la chambre du malade, et les murs de pierre renvoyaient les échos sonores qui se répercutaient dans le couloir par les portes ouvertes. L'angoisse secrète qu'éprouvait Urien développait l'acuité de ses sens au point qu'il en avait la chair de poule et que ses cheveux courts se dressaient sur sa tête, tant lui paraissaient insupportables des sons que d'autres auraient trouvés doux ou mélodieux.

Il se déplaçait avec une précision déferente et exécutait toutes les tâches que lui confiait frère Edmond, par exemple déplacer un lit sans déranger son occupant qui était très âgé et à demi paralysé, ou installer une nouvelle pailleasse pour un autre malade. Il se tourna pour regarder s'éloigner le shérif et le frère herboriste, sans se cacher, tout en remâchant sans cesse dans son esprit les mots dont il se souvenait parfaitement. Tous ces objets de pierre et de métal précieux qui avaient disparu en même temps que cette femme. Une croix d'autel... non, c'était sans importance ici. Mais une croix destinée à être portée, accrochée à une chaîne d'argent... Les moines bénédictins n'ont pas le droit de conserver les biens qu'ils possédaient quand ils appartenaient au siècle, même des objets de peu de prix, sans une autorisation spéciale qu'on leur accorde rarement. Cependant, il y a des religieux qui portent une chaîne autour du cou – un au moins. Cette chaîne, il l'avait touchée une fois, au prix d'une cruelle humiliation, et il ne l'oubliait pas.

A présent, le moment lui était favorable, et l'endroit aussi. Ceux qui ont un meurtre sur la conscience, poussés par l'appât du gain, sont dans une situation délicate et cherchent refuge là où c'est possible. Le butin, ils n'ont qu'à le cacher jusqu'à ce qu'ils puissent prendre la fuite sans risque. Mais alors, pourquoi avoir suivi ce croisé à l'agonie jusqu'à Shrewsbury ? Il aurait été si simple de s'enfuir après l'incendie de Hyde ; dans cet enfer une chatte n'aurait pas retrouvé ses petits !

Personne cependant ne savait mieux que lui à quel point l'amour, ou le tourment qui porte ce nom, peut naître, se développer

et prendre tyranniquement possession de l'âme des hommes avec une rage et une intensité bien plus grandes à l'intérieur d'un cloître que dans le monde extérieur. S'il avait atteint ce degré de folie et d'aveuglement, il n'y avait pas de raison pour qu'il fût seul à en souffrir ! Et deux victimes n'avaient-elles pas toujours quelque chose en commun, ne fût-ce que leur culpabilité et l'inévitable souffrance qu'elle provoque ? En outre, Humilis était malade, et ses jours étaient comptés. Il laisserait donc la place libre pour quelqu'un d'autre quand le vide creusé par sa perte ne serait plus tolérable. En songeant à ce que Fidelis endurait peut-être, muré dans son silence, le cœur d'Urien fondait comme neige au soleil.

Il finit le travail pour lequel on l'avait appelé à l'infirmierie, referma le coffre, jeta un coup d'œil à la salle commune et gagna la grande cour. Dans le siècle, il était domestique et palefrenier ; il n'avait aucun talent particulier et savait à peine lire et écrire lorsqu'il était entré dans l'ordre. Il se servait de ses muscles et de ses forces quand on le lui demandait, à l'extérieur comme à l'intérieur, quoi qu'on lui ordonnât. Il ne rechignait pas à la peine qu'exigeaient ces travaux et il n'avait pas l'impression d'être dédaigné à cause de son ignorance, car le feu qui le dévorait exigeait un exutoire, sinon il ne pouvait pas dormir, ni trouver le repos quand il s'éveillait. Pourtant malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à se débarrasser du visage de cette épouse qu'il ne se rappelait que trop bien, qui l'avait écrasé de son mépris et abandonné à son insatiable désir. Il avait retrouvé la même chair jeune et lisse, image même de l'innocence, et les mêmes yeux gris et lucides chez le petit Rhunn jusqu'à ce que le regard du moine tombât sur lui et le brûlât jusqu'à l'os par sa douceur et sa pitié. Mais la chevelure flamboyante de sa femme, cette couronne d'acajou, il ne l'avait revue que chez frère Fidelis, surmontant deux grands yeux gris, limpides comme le cristal du souvenir. Son épouse avait une voix claire, aiguë, hardie. L'image que lui renvoyait ce miroir était muette, et ne pouvait être ni dure ni méchante ; elle ne jugeait pas plus qu'elle ne blessait. Et c'était un reflet mâle, qui n'appartenait pas, Dieu merci, à l'espèce cruelle et traîtresse des femmes. Il est vrai que Fidelis, surpris et effrayé, l'avait fui. Mais il lui avait dit – et il en était convaincu – qu'il n'en irait pas toujours ainsi.

Il avait réussi à adopter le pas mesuré des moines, mais pas la tranquillité d'esprit qui aurait dû l'accompagner. En baissant les yeux et en joignant les mains dans ses vastes manches il pouvait aller où bon lui semblait entre ces murs, en tant que membre de la communauté. Il se dirigea là où il savait qu'on avait envoyé Fidelis, et où le jeune moine ne manquerait pas de se rendre, ayant à cœur de se servir du banc que son propriétaire légitime aurait dû occuper, ainsi que de la feuille de vélin sur le bureau devant lui et des petits pots de

peinture disposés à sa portée. Il terminerait le travail commencé par Humilis, ainsi que ce dernier lui en avait donné l'ordre.

À l'autre bout du scriptorium, dans le cloître, sous le mur sud de l'église, frère Anselme, le premier chantre, répétait un cantique sur son petit orgue portatif, une suite d'une demi-douzaine de notes reprises à l'infini, comme un chant d'oiseau inspiré, doux et triste. Un des garçons du chœur était avec lui, la voix fraîche s'élevait sans effort, comme souvent chez les enfants doués, qui se demandent pourquoi les adultes font tant d'histoires pour un art qui s'épanouit naturellement. Urien ne s'y connaissait guère en musique, mais elle lui faisait beaucoup d'effet, comme tout le reste, comme si des flèches le transperçaient. La voix de l'enfant sonnait plus pure et vraie que n'importe quel instrument et le petit n'avait pas conscience de l'émotion qu'il pouvait provoquer. Il aurait sûrement préféré aller jouer avec ses camarades, au bord de la Gaye.

Les alcôves du scriptorium étaient profondes et les parois de pierre étouffaient les sons. Fidelis avait déplacé son pupitre de façon à être à moitié dans l'ombre, pour que le soleil tombe en plein sur son ouvrage. Il s'était détourné afin d'exposer son travail au maximum à la lumière cependant que la vrille végétale qui lui servait de modèle pour enluminer un M majuscule se flétrissait à la chaleur. Il s'appliquait à la tâche et avait un joli coup de pinceau. Entreplaçant les courbes délicates de la tige, il les parsemait de pâles fleurs brillantes, fragiles, comme des fils de la Vierge. Quand le chant de l'enfant, dont la leçon était terminée, s'éloigna ponctué de pas pressés, Fidelis ne leva pas la tête. Quand Urien projeta une ombre longue qui refusa de disparaître, la main qui tenait le pinceau s'immobilisa un moment, puis reprit son tracé sans heurt et Fidelis ne leva toujours pas la tête. À ce signe, Urien se rendit compte qu'à n'importe qui d'autre le peintre muet aurait jeté un rapide coup d'œil, et il y avait plus d'un moine auquel il aurait adressé un sourire. Mais puisqu'il ne daignait pas regarder, qu'est-ce qui avait pu l'alerter ? Un silence aussi lourd que le sien ou une accélération du pouls qui faisait vibrer sa chair quand cet homme-là, et lui seul, s'approchait ?

Urien pénétra dans la petite pièce et s'approcha de l'artiste, fixant les volutes complexes du M auquel manquait encore une touche d'or. Il fixait aussi beaucoup plus intensément le peu qu'on apercevait d'une fine chaîne d'argent qui apparaissait entre les plis du col et du capuchon formant une ligne mince sur les petits poils roux de la nuque, une croix longue comme le petit doigt, sur une chaîne d'argent, garnie de pierres jaunes, vertes et violettes... Il aurait pu glisser un doigt sous la chaîne et la sortir de la chemise, mais il s'en abstint. Il avait appris que l'acte de toucher relève de la sorcellerie, c'est la séparation immédiate, la distance glaciale qui s'abat entre

deux êtres.

— Fidelis, dit une voix très douce, insinuante, toute proche de lui, tu m'évites. Pour quelle raison ? Si seulement tu y consentais, je serais l'ami le plus fidèle que tu puisses avoir. Il n'est rien que je refuserais de faire pour toi. Et tu as besoin d'un ami, toi qui as un secret et qui es condamné au silence. Laisse-moi venir à toi, Fidelis...

Il ne dit pas « mon frère », cette appellation se situe au-delà du désir, c'est un terme neutre qui ne trouble en rien l'esprit.

— Laisse-moi venir à toi, et je te donnerai tout l'amour, la loyauté qu'il te faut. Jusqu'à la mort !

Fidelis rangea son pinceau d'un geste très lent et empoigna des deux mains le bord du pupitre comme pour s'empêcher de se livrer. Il était tendu de la tête aux pieds et retenait son souffle. Urien continua hâtivement à mi-voix.

— Tu as tort d'avoir peur de moi, je ne te veux que du bien. Ne t'agite pas, ne t'écarte pas de moi ! Je sais quel est ton crime et ce que tu as à cacher... Je n'en soufflerai mot à personne, à condition que tu joues bien ton rôle. Le silence mérite récompense... et l'amour mérite d'être payé de retour !

Fidelis glissa sur le bois poli du banc et se mit à l'écart, de l'autre côté du pupitre. Il avait le visage pâle, figé, et ses yeux gris, dilatés, semblaient immenses. Il secoua la tête avec véhémence et s'efforça d'éviter Urien, de s'échapper, mais ce dernier étendit les bras et lui barra le passage.

— Ah non, pas cette fois ! Plus maintenant ! C'est fini, tout ça. Je t'ai imploré, supplié, maintenant mieux vaut te le dire, je ne solliciterai plus.

Son contrôle de soi s'était mué soudain en une fureur aveugle et ses yeux fous luisaient, injectés de sang.

— Je ne suis pas sourd, je pourrais te détruire si j'en avais envie. Tu auras intérêt à te montrer gentil avec moi.

Il parlait toujours aussi bas de façon que personne ne l'entendît et nul ne foula les dalles du cloître pour venir voir ce qui se passait. Il s'approcha encore, repoussant Fidelis là où l'ombre devenait plus dense.

— Que portes-tu au cou de ton habit, Fidelis ? Per mets-moi de le voir. A moins que tu ne préfères que je te le dise. Et aussi ce que cela signifie ! Il y en a qui donneraient gros pour le savoir. Et tu as tout à y perdre, Fidelis, sauf si tu te montres gentil envers moi.

Il avait acculé sa victime dans le coin le plus noir, et l'y maintenait de ses bras étendus, de ses mains appuyées au mur, de part et d'autre, pour l'empêcher de fuir. Cependant le visage pâle, ovale devant lui, continuait à le dévisager avec un mépris glacial et dans les yeux gris brillait à présent une flamme de colère qui rejetait Urien à

mille lieues.

Urien frappa comme un serpent : sa main se glissa en un éclair sous l'habit de Fidelis, à l'intérieur des larges plis, et sortit de sa cachette la chaîne d'argent avec le trophée encore tout tiède qui pendait au bout. Fidelis poussa un curieux cri étouffé et se plaqua contre le mur. Urien recula d'un pas mal assuré, horrifié par son propre geste, émettant un halètement rauque. Pendant un instant le silence fut si profond qu'on aurait dit qu'ils avaient sombré tous deux, puis Fidelis reprit possession de la chaînette et la remit en sûreté, à sa place. Il ne ferma les yeux que pendant ce moment mais aussitôt il les rouvrit et toisa son bourreau d'un regard morne, qui ne collait pas.

— Maintenant plus que jamais, chuchota Urien, tu as intérêt à baisser les paupières et la tête, à te montrer plus souple envers moi, ou alors il te faudra subir les conséquences de l'affront dont tu serais coupable. Mais quel besoin y a-t-il de menacer si tu acceptes de m'écouter ? Je te jure de t'aider, ça oui, fidèlement, de tout mon cœur – il te suffira de me laisser venir à toi. Pourquoi pas ? Et as-tu encore le choix ? Tu as besoin de moi, Fidelis, aussi cruellement que j'ai besoin de toi. Mais entre nous, pourquoi parler de cruauté ? Je n'aspire qu'à tendresse et amour...

Fidelis s'enflamma soudain, comme la mèche d'une bougie et de la main qui ne serrait pas contre son sein son trésor profané, il frappa Urien sur la bouche, le réduisant au silence.

Ils demeurèrent un moment sans bouger, face à face, séparés par leur souffle. Puis Urien balbutia d'une voix rauque, épaisse, à peine audible :

— Ça suffit ! Maintenant c'est toi qui vas venir vers moi ! C'est toi qui seras le mendiant. Par ta propre volonté, ton propre chef tu me supplieras d'accepter ce que tu me refuses à présent. Ou je dirai tout ce que je sais et j'en sais bien assez pour te perdre. Tu viendras m'implorer à genoux et tu me suivras, comme un chien, ou bien je causerai ta perte et tu sais que j'en ai les moyens. Je te donne trois jours, Fidelis ! Si tu n'es pas venu te rendre à merci à vêpres d'ici trois jours, mon frère, je te livrerai à l'enfer et rirai lorsque les flammes te dévoreront.

Il tourna les talons et sortit en coup de vent de l'alcôve. La longue ombre noire disparut, la lumière de l'après-midi rayonna de nouveau en toute sérénité. Fidelis resta dans son coin un long moment, les yeux fermés, épuisé, respirant à grand-peine. Puis d'un pas chancelant, il regagna son banc et reprit son pinceau, mais il tremblait trop pour pouvoir s'en servir. En le tenant, il se raccrochait à la réalité et offrait au moins l'image d'un enlumineur au travail, au cas où quelqu'un viendrait à passer par là. Mais il se sentait en proie à un morne désespoir au-delà duquel il ne distinguait qu'un abîme de

néant.

Ce fut Rhunn qui par hasard passa par là. Il avait croisé frère Urien dans le jardin du cloître et remarqué son visage fermé et son regard brûlant, blessé. Il n'avait pas vu d'où il était sorti, mais il ne devinait que trop, à sa propre chair qui se révoltait, où Urien avait puisé tant de rage et de souffrance.

Il n'en souffla mot à Fidelis, pas plus qu'il ne commenta la pâleur du visage de son ami, ni la raideur de ses gestes quand il leva la tête. Il s'assit sur le banc près de lui, et lui parla des menus événements de la journée, du dessin de la majuscule encore inachevée, puis s'empara du petit pinceau à dorure et traça soigneusement les bords de deux ou trois feuilles, le bout de sa langue pointant au coin de sa bouche, comme un enfant qui apprend l'alphabet.

Lorsque sonna la cloche de vêpres, ils sortirent ensemble ; ils avaient tous deux le visage calme, mais pas le cœur tranquille.

Rhunn n'alla pas souper ; au lieu de cela il se rendit dans la petite cellule de l'infirmerie où dormait frère Humilis. Il resta patiemment assis un long moment au chevet du lit, mais le malade dormait toujours. A présent, dans cette solitude et ce silence, Rhunn pouvait détailler chaque trait de ce visage fatigué, marqué par l'âge. Il remarqua à quel point les yeux, soulignés de poches profondes, s'enfonçaient dans les orbites, et combien la chair était molle et grise. Il aimait lui-même assez la vie pour mesurer clairement l'approche de la mort chez un de ses semblables. Il renonça à son idée initiale. Car même si Humilis s'éveillait, et se souciait de Fidelis plus que de lui-même pendant le temps qu'il lui restait à vivre, Rhunn ne pouvait pas se décharger d'une partie du poids qui l'oppressait sur un homme qui devait déjà s'occuper de son propre départ sur le plan spirituel. Mais il ne bougea pas, continuant à attendre. Après le souper, frère Edmond vint visiter ses malades avant la tombée de la nuit.

Rhunn le rejoignit dans le corridor.

— Frère Edmond, je suis inquiet pour Humilis. Je me suis assis près de lui, il s'affaiblit de plus en plus. Je sais que vous veillez parfaitement sur lui, mais je me suis demandé si on ne pourrait pas installer un lit pour Fidelis, à côté. Au dortoir avec nous, Fidelis s'agite et n'arrive pas à dormir. Et si Humilis se réveillait en pleine nuit, ce serait une grâce pour lui d'avoir Fidelis prêt à le secourir, ici comme ailleurs. Ils ont connu ensemble le baptême de feu à Hyde...

Il retint son souffle, observant le visage d'Edmond.

— Ils sont plus proches qu'un père et son fils, ajouta-t-il gravement.

Edmond alla lui-même voir le malade dont la respiration était courte et précipitée. La couverture légère ne laissait rien ignorer de sa maigreur.

— L'idée n'est peut-être pas mauvaise, reconnut Edmond. Il y a un lit vide dans l'antichambre de la chapelle ; on pourrait le glisser ici, même si l'espace est un peu réduit. Viens m'aider à le transporter, ensuite tu diras à Fidelis qu'il a le droit de dormir ici cette nuit, s'il a envie.

— Il en sera ravi, affirma Rhunn.

Le message fut transmis à Fidelis comme s'il s'agissait simplement d'une décision prise par frère Edmond pour le tranquilliser et dans l'intérêt de son patient, ce qui semblait frappé au coin du bon sens. Fidelis fut certainement ravi. S'il soupçonna Rhunn d'avoir eu sa part dans l'obtention de cette permission, il ne le manifesta que par un sourire qui passa si vite sur son visage qu'on le remarqua à peine. Il prit son bréviaire et se dirigea, plein de gratitude, vers la petite cellule où Humilis dormait d'un sommeil très léger de vieillard, alors qu'il n'avait que quarante-sept ans et qu'il avait mené bride abattue une vie trop brève qui, aujourd'hui, s'enfonçait peu à peu dans la résignation et la mort. Fidelis s'agenouilla près du lit pour dire silencieusement ses prières avant de se coucher.

C'était la nuit la plus lourde d'un été torride et une épaisse couche de nuages voilait les étoiles. Même à l'abri des murs de pierre, la chaleur était absolument insupportable. Mais ici, au moins, il régnait une véritable intimité, loin des devoirs et des obligations de la communauté. Ce n'étaient pas de simples parois qui séparaient de leurs compagnons le malade et le veilleur, mais de vrais murs de pierre et toute la largeur de la grande cour. Fidelis ôta son habit monastique et se coucha en chemise. Entre les deux lits étroits, sur le support, près du bréviaire, la petite lampe à huile, dont la flamme dorée diminuait, brûla toute la nuit.

CHAPITRE DIX

Dans son demi-sommeil, au bord de l'évanouissement, frère Humilis rêvait qu'il entendait pleurer très doucement, presque sans bruit, des sanglots à peine entrecoupés par un souffle. C'était un être robuste qui se désolait ainsi, en essayant de se contrôler, plongé dans un désespoir auquel il ne voyait aucun moyen d'échapper. Cela agita le malade et le troubla tant qu'il fut petit à petit tiré de son rêve et se retrouva confronté à la réalité, mais à présent il n'y avait plus que silence. Il savait qu'il n'était pas seul dans la cellule, sans qu'il ait entendu l'arrivée du second lit ni l'entrée de celui qui était maintenant allongé à côté de lui. Mais avant même de tourner la tête et d'apercevoir, à la lueur de la petite lampe, la silhouette étendue sur la couchette, il sut de qui il s'agissait. La présence ou l'absence de ce seul être donnait aujourd'hui de l'intérêt à sa vie. Si Fidelis était près de lui, le sang battait dans ses veines, vif et réconfortant ; sans lui, il s'affaiblissait et dépérissait.

Il s'agissait donc de Fidelis qui souffrait, seul dans la nuit, endurant une peine qui l'accablait et pour laquelle il n'y avait ni mot ni remède.

Humilis rejeta la mince couverture et s'assit sur la paille avant de poser les pieds sur le sol froid entre les deux lits. Il n'avait nul besoin de se lever. Il suffisait de soulever précautionneusement la petite lampe et de se pencher vers le dormeur, en cachant la lumière afin qu'elle ne tombât pas trop brutalement sur Fidelis.

Vu ainsi, fermé, impénétrable, le visage du jeune moine impressionnait. Sous les boucles de cheveux de la couleur des noisettes mûres, le front était à la fois haut et large, doux et poli comme l'ivoire, au-dessus de sourcils droits, bien dessinés, plus noirs que les cheveux. Des paupières bombées aux veines diaphanes comme des pétales de fleurs cachaient des yeux gris clair. Une mâchoire au dessin ferme et résolu, une bouche grave, des pommettes hautes et fières complétaient ce visage austère. Si Fidelis avait effectivement pleuré, il avait séché ses larmes. Seule brillait une fine pellicule de sueur sur sa lèvre supérieure. Humilis resta longtemps assis, à

l'observer.

Le garçon avait retiré son habit monastique pour dormir plus à l'aise. Il reposait sur le côté, la joue appuyée contre l'oreiller ; sa chemise légère était ouverte sur sa gorge et la chaîne qu'il portait formait un cercle irrégulier d'argent qui s'était déposé au creux de son cou, et laissait bien en vue contre le drap l'objet qui y était accroché.

Ce n'était pas une croix décorée de pierres semi-précieuses mais un anneau, un mince anneau d'or figurant un serpent lové sur lui-même avec deux petits éclats rouges pour les yeux. Il s'agissait d'un bijou très ancien car le temps avait lissé et rendu plus minces la tête et les écailles, et les spirales avaient la finesse d'une hostie.

Humilis resta à fixer ce petit objet chargé de sens dont il ne pouvait détourner les yeux. La lampe tremblait dans sa main et par prudence, il se hâta de la reposer sur son support, de peur qu'une goutte d'huile brûlante ne glissât sur le cou nu ou le bras allongé et n'arrachât Fidelis à ce qui au moins lui apportait l'oubli, à défaut d'être vraiment du repos. A présent, Humilis savait tout, le meilleur comme le pire, tout ce qu'il y avait à savoir, excepté le moyen de sortir du guêpier. Il ne s'en souciait guère pour lui, dont le chemin était désormais clairement tracé, et le voyage ne serait plus très long. Mais pour ce qui était du dormeur...

Humilis se remit au lit, tremblant d'avoir éprouvé une grande stupéfaction et pressenti un grand danger, et il attendit le matin.

Frère Cadfael se leva à l'aube, bien avant prime, mais même à cette heure-là l'air était quasiment irrespirable. Une chape de plomb recouvrait le monde et sous la voûte mince des nuages, le soleil brûlait impitoyablement. Cadfael descendit vers la Meole, par les pentes blanchies de champs de pois dont on avait depuis longtemps coupé les chaumes pour servir de litière aux écuries ; il ne restait plus que les tiges toutes claires où l'on passerait la charrue afin de préparer le sol pour l'an prochain. Le vieux moine ôta ses sandales et pataugea dans le filet d'eau qui subsistait ; il la trouva tiède alors qu'il comptait sur un peu de fraîcheur. Il se dit que ce temps ne saurait durer. On sent toujours venir l'orage, pensa-t-il, il y a une odeur dans l'air, on a la peau qui se hérisse et Shrewsbury n'y échappera pas. Le tonnerre, comme le commerce, suit les vallées des fleuves.

Une fois sorti du lit, il était incapable de paresser. Il s'affaira donc jusqu'à prime parmi ses plantes médicinales, et comme il était encore tôt, il arrosa alors que le soleil montait toujours tel un cercle d'or mat sous son voile de brume. Ses mains et ses yeux se consacraient à la tâche, tandis que son esprit restait libre de réfléchir au sort des êtres qu'il avait appris à aimer. Inutile de se voiler la face, Godfrid Marescot – en pensant que l'homme avait été fiancé, Cadfael

lui rendait son nom d'antan – s'attachait à quitter ce bas monde d'un pas ferme, inexorable, qui s'accélérait au fil des heures comme s'il était pressé de s'en aller, et pourtant chaque jour il jetait un regard en arrière au cas où sa fiancée perdue se tiendrait juste derrière lui, au lieu de l'attendre patiemment. Et qu'aurait-on bien pu lui dire pour le rassurer ? Ou encore comment réveiller une étincelle de joie chez Nicolas Harnage qui avait mis beaucoup trop de temps à savoir ce qu'il voulait et à essayer de gagner les faveurs de Julianne ?

A un mille de Wherwell, la jeune fille avait disparu avec – ce qui suffisait à pousser un crime – ses quelques objets précieux et son argent. Et un seul suspect, visible comme le nez au milieu du visage, Adam Heriet. Tout se dressait contre lui, sauf l'intime conviction de Hugh, persuadé qu'il était sincère en lui demandant des nouvelles de sa dame. Il s'en était enquis à plusieurs reprises, sans se décourager, avant d'arriver à Shrewsbury. A moins qu'il n'ait essayé d'obtenir des informations qui pouvaient lui être utiles, lui donner une idée, même minime, de ce que Hugh avait derrière la tête. Oui, peut-être guettait-il un petit mot qui lui indiquerait jusqu'à quel point le shérif était renseigné, et s'il avait, lui, une chance en se taisant, en mentant par quelque ruse, de se sortir sans dommage d'une situation particulièrement épineuse.

D'autres questions sans conséquences surgissaient devant Cadfael comme des buissons touffus des haies d'un labyrinthe à l'abandon. Et d'abord, pourquoi cette jeune personne avait-elle choisi Wherwell ? Avait-elle tenu à être loin de chez elle ? Admettons, ce n'est pas une mauvaise idée pour commencer une nouvelle vie. Ou peut-être parce que c'était l'un des principaux couvents bénédictins du sud du pays, offrant donc à une moniale douée l'occasion de monter les échelons de la hiérarchie. Et pourquoi ordonner à trois membres de son escorte de rester à Andover au lieu de l'accompagner jusqu'au bout ? Il est vrai qu'elle avait gardé avec elle son confident et serviteur fidèle depuis qu'elle était bébé : du moins, si ce qu'on disait de lui était vrai. C'était la réputation qu'il avait, certes, mais une marge sépare parfois la vérité de la réputation. Et si c'était la vérité, pourquoi l'avoir renvoyé si près du but ? On pouvait aussi poser la question différemment : l'avait-elle vraiment renvoyé à deux pas du couvent ? D'autre part, où avait-il passé ces heures inexplicables avant de retourner à Andover ? A admirer les merveilles de Winchester, comme il le prétendait ? Ou avait-il un travail plus sinistre à accomplir ? Qu'était devenu le trésor qu'elle transportait ? Ce n'était pas grand-chose, sauf pour quelqu'un qui n'avait pas un sou, et pour qui ces objets représentaient une fortune. Et on y revenait toujours. « Où était-elle passée ? »

Peu à peu, Cadfael commençait à distinguer un fil conducteur

dans cet embrouillamini, une petite lueur qui l'effarait, voire l'effrayait plus que tout le reste. Car s'il avait raison, l'affaire risquait de se terminer plutôt mal ; tous les chemins étaient fermés et les issues barrées. Ou le résultat serait encore pire. A moins d'un miracle.

Frère Fidelis n'assista pas à prime, la place qu'il avait laissée libre était douloureuse comme une dent qu'on vient d'arracher. Rhunn dressait sa silhouette rayonnante près de la stalle vide de son ami, il ne tourna pas une seule fois la tête vers frère Urien. Le problème qui avait surgi ne l'empêcherait pas de suivre la liturgie avec autant d'attention que d'habitude. Il serait toujours temps, plus tard dans la journée, de songer à frère Urien, dont l'agression n'avait pas été absoute, mais simplement évitée. Avec ses certitudes et sa pureté d'enfant, Rhunn ne craignait pas de se charger de l'âme d'autrui. Aller voir son confesseur et lui dire ce qu'il soupçonnait et savait d'Urien reviendrait à priver ce dernier de toute la force du sacrement de la confession et à colporter des rumeurs sur un de ses compagnons de travail ; dans le premier cas, c'était de l'arrogance de la part de Rhunn, une sorte de vol spirituel, et dans le second, une bassesse d'écolier parfaitement méprisable. Cependant, il faudrait agir sans se contenter de simplement soustraire Fidelis à tout ce qui causait le tourment et les désirs d'Urien. Et dans le même temps, Rhunn pria, chanta et rendit grâce d'un cœur parfaitement heureux, certain que sa sainte de prédilection saurait le guider.

Cadfael expédia son petit déjeuner et se rendit aussitôt près d'Humilis. Il arriva muni de charpie propre, d'un baume cicatrisant tout frais et trouva son malade assis dans son lit, déjà lavé et rasé de frais, ayant fini de manger, à supposer qu'il eût effectivement pu avaler quoi que ce fût ; sa toilette avait été faite en privé, avec dévotion, et il tenait en main une coupe de vin mélangé d'eau. Fidelis était assis sur un tabouret bas à côté du lit, prêt à intervenir à la moindre sollicitation, voire à la deviner sur un simple geste ou regard. Quand Cadfael entra, Humilis sourit, mais son sourire et ses joues étaient pâles, bleuâtres, transparents comme de la glace. Il est vrai qu'il n'en a plus pour longtemps, se dit Cadfael, lui rendant son salut. Ce n'est plus qu'une question de jours, il n'a plus que la peau sur les os. Son esprit déborde de ce corps si frêle, il ne tardera pas à s'en échapper sous nos yeux, il est trop à l'étroit dans cette ossature chétive.

Fidelis leva la tête et refléta le sourire de son maître ; il se pencha pour repousser la mince couverture sur les jambes amaigries d'Humilis puis quitta son siège pour céder la place à Cadfael, restant à proximité, prêt à se rendre utile. A présent, il fallait souvent recourir aux soins du jeune moine qui y mettait une tendresse infinie. C'était merveille que ce reste de vie qui palpitait encore grâce à la volonté

qui refusait de renoncer, qui ne s'inclinerait que face à l'amour.

— Avez-vous dormi ? demanda Cadfael lissant le pansement neuf d'un petit coup de main.

— Oui, merci, d'autant mieux que j'avais Fidelis près de moi. Je ne mérite pas un tel privilège, mais j'ai la faiblesse d'espérer continuer à en bénéficier. Vous voudrez bien en parler au père abbé pour moi ?

— Volontiers, dit Cadfael chaleureusement, mais c'est inutile. Il est déjà au courant et d'accord.

— Puisqu'on me passe mes caprices, adressez-vous à mon infirmier, mon confesseur, mon tyran, priez-le d'être moins dur envers lui-même. Qu'il aille au moins à la messe maintenant, puisque moi je ne peux pas, et qu'il se promène un peu au jardin avant de revenir s'enfermer avec moi.

Fidelis écouta ces propos en souriant, avec une mélancolie infinie. Cadfael comprit que le jeune homme savait trop bien que les jours étaient comptés et d'autant plus lourds de sens. L'amour qui s'ignore gaspille ce que l'amour lucide remplit à ras bords de signes ineffaçables.

— Il a raison, dit Cadfael. Va à la messe, je resterai jusqu'à ton retour. Inutile de te presser, j'imagine que tu trouveras frère Rhunn qui t'attend.

Fidelis s'inclina de bonne grâce devant cet ordre de partir et s'éloigna en silence, les laissant eux-mêmes muets jusqu'à ce que la silhouette mince eût franchi le seuil de la porte et gagné la cour.

— Rhunn l'attend vraiment ?

— C'est très probable, dit Cadfael.

— Tant mieux ! Il a besoin de quelqu'un comme ça. Peut-être tient-il sa force de son innocence. Si je pouvais avoir la simplicité et la sagesse de la colombe ! Voilà ce que je souhaiterais à Fidelis, mais il est différent, il garde tout pour lui. Je l'ai éloigné parce qu'il fallait que je vous parle, Cadfael. Je m'inquiète pour ce petit.

Ce n'était pas nouveau. Cadfael se contenta d'acquiescer sans souffler mot.

— Cadfael, j'ai appris à vous connaître un peu depuis que vous vous occupez de moi, commença Humilis patiemment, soulagé maintenant qu'ils étaient seuls. Vous savez comme moi que je suis perdu. Je ne vois pas pourquoi je me désolerais. J'ai frôlé la mort si souvent qu'il est normal qu'elle finisse par arriver. Ce n'est pas pour mon sort que je m'inquiète mais pour celui de Fidelis. J'ai peur de le laisser derrière moi, pris au piège d'une vie dont je serai absent.

— Il ne sera pas seul. Il est membre de la communauté et donc bénéficiera de l'aide et de la camaraderie de chacun de nous, objecta Cadfael, guettant l'ironique sourire en coin d'Humilis. Et Rhunn aussi ; vous avez dit vous-même que son amitié n'était pas à négliger.

— Non, certes. Il est fait de la même étoffe que les saints. Mais vous n'avez rien d'un naïf, Cadfael. Vous êtes même parfois d'une inquiétante subtilité et cela non plus n'est pas à négliger. En outre, je crois que vous devinez de quoi il est question. Je désire que vous veilliez sur Fidelis à ma place, que vous lui serviez d'ami, lui accordiez votre confiance, lui teniez lieu d'épée et de bouclier en cas de besoin, quand je ne serai plus là.

— Oui, je m'y engage, dans la mesure de mes moyens, répondit Cadfael, se penchant pour essuyer un lent filet de salive qui apparut au bord de la bouche lasse d'avoir trop parlé.

Humilis soupira et se laissa faire, docilement.

— Vous savez ce qui me trotte en tête, reprit doucement Cadfael. Si mes suppositions sont exactes, il y a un problème qui nous dépasse l'un et l'autre. Je vous promets d'essayer de l'éclaircir. La solution toutefois ne m'appartient pas, elle relève de Dieu seul. N'importe, ce qui est en mon pouvoir, je le ferai.

— Je serais mort heureux, dit Humilis, si j'avais pu ainsi servir et aider Fidelis. Mais je crains que ma fin qui ne tardera pas n'aggrave ses difficultés et ses souffrances. Si je pouvais les prendre sur moi au jour du jugement, je n'hésiterais pas. Dieu veuille lui éviter la honte et le châtimement pour ce qu'il a commis.

— Si c'est la volonté de Dieu, il n'y a rien à craindre des hommes. Je vois bien ce qu'il faut faire mais Dieu me pardonne, je ne vois vraiment pas comment y parvenir. Puisse la grâce divine être plus clairvoyante que moi et m'ouvrir les yeux le moment venu. Dans chaque forêt, il y a un sentier, dans chaque marais un chemin sûr, le tout est de le trouver.

Un léger sourire grisâtre passa lentement sur le visage du malade.

— Je suis le marais où Fidelis doit trouver le chemin de son salut. J'aurais dû angliciser mon nom, il aurait été plus seyant, puisque je suis à moitié saxon. Godfrid du Marigot au lieu de Godfrid de Marisco. Mon père et mon grand-père ont jugé bon de devenir normands à part entière. Maintenant, ça revient au même, nous sortons tous par la même porte.

Il demeura silencieux, immobile pendant un moment, rassemblant vivement ses idées et les forces qui lui restaient.

— J'ai un autre désir avant de mourir. Je voudrais revoir le manoir de Salton où je suis né et y emmener Fidelis, pour être avec lui juste une fois, hors des murs de ce monastère, sur les lieux où j'ai vu le jour. J'aurais dû demander la permission avant, mais il n'est pas trop tard. C'est seulement à quelques milles en amont de la rivière. Consentez-vous à en parler au père abbé et à le prier de m'accorder cette faveur ?

Cadfael le regarda, dubitatif et consterné.

— Vous ne sauriez monter à cheval, aucun doute là-dessus. Quelque moyen qu'on songe à employer pour vous emmener là-bas, cela présumerait trop de vos forces.

— Aucun effort de ma part ne pourra modifier de plus de quelques heures le temps dont je dispose encore, mais j'échangerais volontiers ce répit pour un moment passé sur les lieux de mon enfance. Soyez mon intercesseur, Cadfael.

— Il y a bien le fleuve, murmura celui-ci, peu convaincu, mais avec tous ces méandres, le voyage durera le double. Et puis le niveau de l'eau est au plus bas, il vous faudra un batelier qui connaisse chaque banc de sable, chaque courant.

— Vous en avez sûrement un dans vos relations. Je me souviens, on allait nager et pêcher au bord de l'eau, près de chez nous. Les gamins de Shrewsbury en ont l'habitude dès leur petite enfance. J'ai appris à nager avant de savoir marcher. Ça ne doit pas être si rare le long du fleuve.

Certes, ce n'était pas ce qui manquait, et Cadfael connaissait le meilleur d'entre eux, un homme qui savait tout de chaque courbe de la Severn, chaque îlot, chaque haut-fond, et qui était capable de juger précisément en toute saison l'endroit où ce que le courant aurait emporté serait rejeté sur la rive. Madog du Bateau des Morts avait mérité son surnom grâce aux services nombreux rendus en de tristes circonstances à des familles affolées ayant perdu qui un fils, qui un frère dans les flots après la fonte des neiges galloises loin en amont. Il repêchait les enfants trop téméraires laissés un moment sans surveillance pendant que leur mère accrochait sa lessive aux buissons du rivage, ou bien encore les pêcheurs d'âge mûr qui avaient sorti leur barque après avoir un peu trop forcé sur la bière. Il n'en voulait à personne de l'appeler ainsi, même s'il n'aimait rien tant qu'aller à la pêche et faire office de passeur. Les secours qu'il prodiguait aux morts, il fallait bien que quelqu'un s'en chargeât de bon cœur, et puisqu'il s'en tirait mieux que personne, il en éprouvait une fierté légitime. Cadfael fréquentait depuis belle lurette ce Gallois plus très jeune, comme lui, et avait plusieurs fois fait appel à lui sans jamais être mal reçu.

— L'eau est à son plus bas, remarqua-t-il pensif, mais Madog pourra amener un canot du ruisseau jusqu'au fleuve, seulement un canot sera trop petit si vous emmenez Fidelis. Avec une embarcation si légère, je suppose qu'il parviendra jusqu'au bief du moulin, c'est assez profond par là-bas avec l'eau du moulin qui retourne s'y rejeter. On pourrait vous porter en empruntant le passage jusqu'au moulin et s'assurer...

— Je peux marcher jusque-là, affirma Humilis.

— Il serait plus sage de garder vos forces pour Salton, répliqua Cadfael, s'étonnant de voir le mince visage grisâtre rosir sous l'afflux du sang maintenant qu'Humilis s'imaginait revenant sur les lieux de son enfance, y finissant le cycle de sa vie. Qui sait, cela vous fera peut-être beaucoup de bien.

— Vous en parlerez au seigneur abbé ?

— D'accord. Quand Fidelis sera revenu, j'irai le voir.

— Dites-lui qu'il n'y a peut-être pas de temps à perdre, murmura Humilis en souriant.

L'abbé Radulphe écouta avec sa finesse et sa gravité habituelles, réfléchit un moment en silence avant d'émettre le moindre commentaire. A l'extérieur du parloir sombre aux panneaux de boiserie de ses appartements, un soleil très chaud s'élevait, encore voilé d'une brume légère qui lui donnait une teinte cuivrée et semblait le rendre encore plus impitoyable. Les roses s'ouvraient, fleurissaient et mouraient dans la journée.

— Est-il assez solide pour supporter le voyage ? demanda enfin l'abbé. Et n'est-ce pas charger frère Fidelis d'un poids bien trop lourd ? Une telle responsabilité pendant tout ce temps !...

— C'est parce qu'il sent ses forces décliner qu'il vous sollicite aussi instamment, répondit Cadfael. Si vous êtes disposé à lui donner satisfaction, c'est tout de suite qu'il doit partir. Ce qu'il dit n'est pas faux, ça ne changera pas grand-chose pour lui, qu'il meure demain ou d'ici une semaine, quelle différence, sauf pour sa tranquillité d'esprit ? Quant à frère Fidelis, il n'a encore jamais boudé aucune responsabilité puisque c'est par affection qu'il agit. Et si Madog consent à diriger les opérations, il n'existe pas de meilleur guide. Nul ne connaît mieux le fleuve. On peut avoir toute confiance en lui.

— Là-dessus, je vous crois sur parole, déclara l'abbé. Mais c'est une entreprise fort hasardeuse pour un homme aussi atteint. Enfin, si c'est vraiment ce qu'il veut, il a bien le droit d'en faire part. Comment ira-t-il jusqu'au bateau ? Et quand il sera arrivé, est-il sûr qu'on saura l'accueillir à Salton ? Trouvera-t-il des gens disposés à s'occuper de lui ?

— Salton est une des terres qu'il a laissées à un colon qu'il connaît à peine, mais le tenancier et les serviteurs ne l'auront sûrement pas oublié. On lui confectionnera une chaise pour l'emmener au moulin. L'infirmerie est tout près du mur là-bas, c'est à deux pas du guichet du moulin.

— Très bien, conclut l'abbé. Autant ne pas perdre de temps. Si vous parvenez à trouver ce Madog, vous avez ma bénédiction, allez lui parler aujourd'hui même et s'il est d'accord, je suggère que le voyage ait lieu dès demain.

Cadfael le remercia et se retira, tout à fait satisfait. Il n'était plus aussi enclin que par le passé à filer à l'anglaise sans autorisation, sauf pour une question de vie ou de mort, mais si on lui donnait très officiellement la permission de sortir, il était toujours prêt à profiter de l'aubaine. La perspective d'un repas avec Hugh et Aline au lieu du silence et de l'austérité du réfectoire, suivi d'une balade tranquille au bord de l'eau pour essayer de trouver Madog avec en prime une conversation amicale quand il l'aurait déniché, donnait à cette journée un petit air de fête. Mais avant de quitter le couvent, il retourna voir Humilis pour le tenir informé. Fidelis était revenu à son poste, au chevet de son maître, aussi discret et silencieux qu'à l'ordinaire.

— L'abbé Radulphe vous accorde ce que vous demandez, annonça Cadfael, et m'autorise à aller voir Madog aujourd'hui même. S'il est d'accord, vous pourrez vous rendre à Salton demain.

La maison de Hugh, près de l'église Sainte-Marie, avait un jardin clos sur l'arrière, un petit endroit planté de gazon encadré de bancs de verdure et où les arbres fruitiers donnaient de l'ombre. C'était là qu'Aline Beringar se reposait, assise sur un siège de branchages parmi les herbes odoriférantes. Son fils jouait à côté d'elle. Il n'aurait deux ans qu'à Noël et pourtant Gilles était grand, solide, bien planté sur ses pieds et taillé sur un modèle plus robuste que son père qui était brun et léger ou que sa mère, blonde et mince. Il avait une complexion chaude qu'il tenait de l'un et de l'autre, des cheveux couleur de bronze clair, des yeux bruns et ronds et une volonté de fer, encore mal disciplinée, qu'il devait peut-être autant à Hugh qu'à Aline. Comme il faisait très chaud, il était nu comme un ver et bronzé comme une noisette mûre de la tête aux pieds.

Il s'amusait avec deux chevaliers de bois, peints en couleurs vives, munis de deux ficelles attachées à la taille et de petites boules de plomb aux pieds. Leurs jambes et les bras tenant l'épée étaient reliés de sorte que quand on tirait les cordons aux deux extrémités, ils brandissaient leurs armes et se battaient comme des chiffonniers de la manière la plus sanguinaire. Constance, l'esclave dévouée de l'enfant, l'avait laissé pour aller surveiller la préparation du dîner et, à grands cris impérieux, il demanda à son parrain de prendre la place qu'elle avait désertée. Cadfael s'agenouilla dans l'herbe sans trop se plaindre de ses articulations qui craquaient et s'affaira à manier les cordelettes. Depuis la naissance de Gilles, il était passé maître dans cet art. De plus, il devait veiller à ne pas laisser son adversaire l'emporter trop ouvertement, sinon le futur chevalier manifesterait clairement sa désapprobation. L'héritier et l'orgueil des Beringar savait quand on le traitait avec condescendance et ne l'appréciait pas du tout, persuadé d'être l'égal de n'importe quel adulte. Mais il n'était pas non plus excellent perdant. Il convenait donc d'avoir l'adresse d'un danseur de

corde pour éviter son ire.

— Vous voulez voir Hugh, dit Aline, que les cris de joie de son fils ne troublaient guère, soulevant les pieds pour ne pas gêner les joueurs. Il ne devrait pas tarder à rentrer dîner. Il y a du gibier – on a commencé à éliminer les bêtes en surnombre.

— Ainsi que certains respectables citoyens dans cette ville, si je ne me trompe, dit Cadfael maniant les cordelettes avec vigueur si bien que les épées de bois s'agitaient comme les ailes d'un moulin à vent.

— Une par-ci, par-là, quelle importance ? Hugh sait à l'occasion fermer les yeux. C'est de la bonne viande, il y en a en quantité, et les choses étant ce qu'elles sont, le roi n'en a guère besoin ! Mais tout cela ne durera pas, remarqua Aline souriant par-dessus ses travaux d'aiguille, inclinant ses cheveux d'or pâle et son beau visage vers son fils, étalé tout nu dans l'herbe et tirant ses ficelles de ses deux petits poings bruns. Ses propres amis tentent de raisonner Robert de Gloucester et commencent à le pousser à accepter cet échange. Il faudra bien qu'il cède.

Cadfael s'assit sur les talons, laissant filer les ficelles. Les deux guerriers de bois s'affalèrent dans les bras l'un de l'autre, morts. Gilles indigné s'efforça de les ramener à la vie, mais pendant un moment ses efforts ne furent guère couronnés de succès.

— Aline, commença Cadfael très sérieux, si j'avais soudain besoin de vous, que je venais vous chercher ou que je vous envoyais un mot, vous viendriez ? Où que ce soit ? Et vous m'apporteriez tout ce que je vous demanderais ?

— A moins qu'il ne s'agisse de décrocher la lune, oui sans aucun doute et quel que soit l'endroit. Pourquoi ? Qu'est-ce que vous avez derrière la tête ? C'est un secret ?

— Pour le moment, oui, reconnut Cadfael, morose. Pour moi aussi, je vous l'avoue, je n'y vois pas fort clair, mais le mystère finira par se dissiper, je l'espère. Il n'en demeure pas moins qu'un jour je peux avoir besoin de vous.

Le petit Gilles, distrait de son jeu et perdant tout intérêt à la conversation incompréhensible des adultes, ramassa ses chevaliers et s'éloigna, alléché par l'odeur de son dîner.

Hugh ne tarda pas à revenir affamé du château et écouta Cadfael lui parler de l'évolution de la situation à l'abbaye avec un intérêt méditatif cependant qu'Aline apportait à table la pièce de venaison.

— Je me rappelle. On en a parlé quand les deux moines sont arrivés ici – c'est vous qui me l'avez appris. C'est bien possible ! Ce Marescot est né à Salton et il pensait sérieusement à y retourner. Quel dommage qu'il aille aussi mal ! Apparemment l'affaire concernant cette fille ne sera pas résolue pour lui de son vivant. Pourquoi ne jouirait-il pas de ce qui peut le mieux lui assurer un voyage agréable

et supportable ? Je regrette toutefois de n'avoir pu le rassurer au sujet de sa fiancée.

— Il n'est pas encore trop tard, si Dieu le veut, dit Cadfael. Vous n'avez pas eu de nouvelles de Nicolas à Winchester ?

— Pas pour le moment. C'est assez normal dans une ville et une région dévastées par l'incendie et la guerre. Difficile de retrouver quoi que ce soit parmi les cendres.

— Où en êtes-vous avec votre prisonnier ? Il ne s'est rien rappelé d'autre, comme par hasard, de sa visite à Winchester ?

— Heriet a oublié d'être idiot, il sait qu'il est en sûreté, lança Hugh en riant. Il est très content dans son cachot, bien logé, bien nourri. La solitude ne lui pèse pas. Si on l'interroge, il répète ce qu'il a déjà dit et ne se trompe jamais dans les détails, quels que soient les pièges qu'on lui tende. Aucun juriste du roi n'arrivera à lui tirer un mot de plus. En outre, j'ai veillé à l'avertir que Cruce est venu ici à deux reprises et qu'il veut sa peau. Il sera peut-être nécessaire de mettre un garde devant sa porte, mais pour tenir Cruce à l'écart et non pour éviter que Heriet se sauve. Il reste tranquille et prend son mal en patience ; il a compris qu'on finira par le relâcher faute de preuves.

— Vous le croyez coupable envers cette jeune fille ? demanda Cadfael.

— Et vous ?

— Non. Mais c'est le seul qui sache ce qui lui est arrivé et s'il était raisonnable, il serait bien inspiré de parler, mais à vous et à personne d'autre. Pas besoin d'un témoin. Pensez-vous pouvoir l'amener à se confier en lui donnant à comprendre que cela ne s'ébruiterait pas ?

— Non, répondit simplement Hugh. Qu'est-ce qui pourrait le pousser à me faire autant confiance alors que pendant trois ans il ne s'est confié à personne, et qu'il s'obstine à se taire, même en sachant ce qu'il risque ? Il demeurera muet comme une tombe.

Il est vrai, se dit Cadfael, qu'il y a des secrets qui devraient être entourés jusqu'à devenir inviolables, des choses, voire des gens, qui se perdent à jamais, dans leur propre intérêt, dans notre intérêt à tous.

Il prit congé, traversa la ville, et descendit jusqu'au bord de l'eau, sous le pont de l'ouest qui menait vers le pays de Galles ; c'est là que Madog du Bateau des Morts travaillait comme d'habitude dans son petit enclos à terminer le bord d'un nouveau canot avec des lanières de noisetier tressées qu'il avait écorcées et laissées tremper dans les hauts-fonds sous le pont. C'était un Gallois trapu, carré, ébouriffé, avec les jambes torses, et il était sans âge. Mais il semblait taillé pour vivre centenaire, car personne ne pouvait se rappeler l'avoir connu plus jeune. Les années avaient beau passer, il ne vieillissait guère. Il posa sur Cadfael un regard louche sous d'épais

sourcils proéminents qui grisonnaient tandis que ses cheveux demeuraient noirs. Après avoir salué tranquillement le visiteur, il retourna à son entrelacs de baguettes tout en bavardant de bon cœur.

— Alors, mon vieil ami, je ne vous ai pas vu depuis un bout de temps. Qu'est-ce qui vous amène, en quoi puis-je vous aider, parce que je suppose que c'est pour ça que vous traînez de ce côté de la ville ? Asseyez-vous et tenez-moi compagnie un moment.

Cadfael prit place près de lui dans l'herbe toute pâle et regarda d'un œil attentif la Severn dont le niveau avait beaucoup baissé.

— Vous allez dire que je ne viens vous voir que quand j'ai besoin de vous. Mais il faut reconnaître qu'on n'a pas chômé cette année. Comment vous en tirez-vous, sur le fleuve, par cette sécheresse ? Il doit y avoir pas mal de hauts-fonds délicats en amont, après une aussi longue période sans pluie.

— Pas que je sache, affirma Madog, rassurant. C'est vrai que la pêche ne nourrit guère son homme et je n'affirmerais pas être capable de conduire une barge pleine de marchandises jusqu'à Pool, mais je peux aller où je veux. Pourquoi ? Vous avez du travail pour moi ? Je ne cracherais pas sur une journée de salaire facilement gagné.

— Cela peut s'arranger, si vous êtes capable de vous rendre jusqu'à Salton en emmenant deux passagers, deux poids plume, l'un n'a que la peau sur les os et l'autre, un jeune, est mince comme un fil.

Madog se redressa, intéressé, abandonnant sa tâche.

— Quand ? se borna-t-il à demander.

— Demain, si rien ne s'y oppose.

— A cheval, ça ira plus vite, constata Madog, observant son ami avec une curiosité croissante.

— Trop tard pour l'un des deux, qui ne remontera jamais. Il est mourant et souhaite revoir l'endroit où il est né.

— Salton, hein ? En ce cas il doit s'agir de Marisco. On a entendu dire que le dernier d'entre eux était chez vous, remarqua Madog en clignant ses yeux noirs sous ses épais sourcils gris.

— On les appelle Marescot, aujourd'hui. Godfrid dit que « de Marigot » serait plus adéquat, car il est d'origine saxonne. Il veut boucler la boucle, avant de mourir.

— Je vous écoute, se contenta de dire Madog et il prêta une oreille attentive et sereine à Cadfael tandis que ce dernier lui expliquait qui seraient ses passagers et ce qu'on attendait de lui.

— A présent, observa-t-il, quand le moine eut terminé, je vais vous donner mon sentiment. Le temps ne va pas tarder de changer, mais il peut quand même se prolonger encore une ou deux semaines. Si votre preux chevalier est aussi déterminé à accomplir son pèlerinage que vous le dites, s'il est prêt à en subir les inconvénients, j'amènerai mon bateau sur le plan d'eau du moulin demain après

prime. Je prendrai à bord de quoi nous protéger éventuellement de la pluie. J'ai une toile cirée pour couvrir les marchandises, elle fera l'affaire pour garder un chevalier et un bénédictin au sec, selon le cas.

— Cette toile cirée conviendra parfaitement à frère Humilis, répondit Cadfael. Et il ne la dédaignera pas.

CHAPITRE ONZE

Dans les rues de Winchester, les débris noircis, malodorants de l'incendie commençaient à s'éclaircir de la lueur timide d'un nouvel espoir. Ceux qui s'étaient enfuis revenaient trier ce qui restait de leurs échoppes et de leurs maisons et ceux qui étaient restés entreprenaient activement de déblayer les ruines et de rentrer du bois pour reconstruire. Les marchands d'Angleterre étaient d'une race dure, résistante ; après chaque revers de fortune, ils repartaient, pleins de vigueur, et remettaient tout en ordre en crispant les mâchoires, prêts à se serrer la ceinture avant de pouvoir retrouver leur train de vie. On avait vidé les entrepôts de ce qui était inutilisable et on s'était préparé à recevoir des marchandises nouvelles. Dans les boutiques on rassemblait ce qui était encore vendable, on nettoyait les pièces ravagées par le feu, on installait des étals temporaires. L'existence reprenait son rythme ordinaire avec une vigueur et une rapidité étonnantes et aussi quelque chose comme du défi. « Essayez donc de nous anéantir, disaient les négociants de la ville, on se relèvera et on recommencera ; c'est vous qui vous lasserez les premiers. »

Les armées de la reine, solidement implantées ici, à l'ouest et au sud-est, vaquaient tranquillement à leurs occupations, renforçaient les postes qu'elles tenaient, se sentant d'autant plus en sécurité qu'elles savaient qu'il n'y avait qu'à attendre, que le roi Etienne ne tarderait pas à revenir. Il y avait sûrement eu quelques capitaines, Anglais ou Flamands, pour comprendre qu'il n'y avait pas de quoi se réjouir des échanges de prisonniers, car même si le roi était un personnage clé qu'il fallait protéger à tout prix et d'une bravoure exemplaire, il n'était pas de taille à rivaliser avec son épouse en tant que stratège et chef de guerre. N'importe, sa libération s'imposait. Ils campaient donc sur les positions acquises, attendant que l'ennemi le remît en liberté, ce à quoi il devrait se résoudre tôt ou tard. Il fallait accepter de s'ennuyer un peu, le temps des négociations et des marchandages. Quant au résultat, il était couru d'avance.

Nicolas Harnage, avec dans sa bourse la liste des bijoux de Juliane Cruce, arpentait obstinément Winchester en tous sens,

s'enquérant partout sur le sort de ces bijoux, qu'on les ait volés, vendus ou donnés à l'Eglise. Il avait commencé par la plus haute instance d'Angleterre, le représentant du Saint-Père, Henri de Blois en personne, qui retrouvait sa dignité sérieusement mise à mal. Animé d'une énergie farouche il s'apprêtait à participer aux discussions comme s'il n'avait pas retourné sa chasuble plusieurs fois, ni subi un siège en règle dans son propre château au risque d'y laisser sa peau. Nicolas dut beaucoup insister pour être reçu par Sa Seigneurie, mais en l'occurrence il était prêt à tout pour parvenir à ses fins.

— C'est pour ça que vous me dérangez ? s'exclama l'évêque, après avoir jeté un œil noir à la liste que lui présentait Nicolas. Que diable voulez-vous que je sache de ces colifichets ? Je n'en ai jamais vu aucun et, à ma connaissance, il ne s'en trouve aucun dans les maisons de Dieu que je fréquente. Et puis en quoi tout cela me concerne-t-il ?

— Monseigneur, il s'agit de la vie d'une femme, rétorqua Nicolas, piqué au vif. Elle comptait se consacrer à une vie dévote à l'abbaye de Wherwell. Mais elle a disparu avant d'y arriver et j'entends bien la retrouver si elle est vivante ou la venger si elle ne l'est plus. Et il n'y a que par ces colifichets, comme vous dites, que je peux espérer y parvenir.

— Je ne vois pas en quoi je pourrais vous aider, répliqua Henri d'une voix brève. Je vous affirme qu'aucun de ces objets n'est entré au vieux moutier ni dans quelque couvent ou église qui relève de mon autorité. Mais rien ne vous empêche d'enquêter parmi les autres maisons de cette cité et de dire que je vous appuie dans vos investigations. C'est tout ce que j'ai à vous offrir.

Force fut à Nicolas de se contenter de cet appui qui avait l'avantage de lui conférer une autorité indéniable si on mettait en cause ses droits d'intervenir dans cette affaire. Bien que relégué au second plan pendant quelque temps, Henri de Blois s'était relevé, tel le phénix de ses cendres, aussi redoutable qu'avant, et ceux qui oseraient le défier risquaient de se brûler au feu auquel lui-même avait laissé ses plumes.

Nicolas emporta donc sa liste d'église en église et de prêtre en prêtre ; il ne rencontra que des hochements de tête et des bras qu'on lève au ciel, même quand on lui témoignait une évidente bonne volonté. Dans aucune des églises encore debout à Winchester, on n'avait vu le moindre des objets que Juliane Cruce apportait en dot. Il n'y avait pas de raison de douter de la parole de ces serviteurs de Dieu. Quelle raison auraient-ils eu de lui mentir ou de tergiverser ?

Restait à chercher par les rues, dans les boutiques d'orfèvres qui travaillaient l'or et l'argent, voire chez ceux qui couraient les marchés en vendant tout ce qui leur tombait sous la main. Nicolas entreprit

d'aller les voir un par un et dans une ville aussi prospère, avec une clientèle aussi avisée de dignitaires de l'Eglise et de puissantes fondations, il n'était pas au bout de ses peines.

C'est ainsi qu'il arriva, le matin même du jour où frère Humilis demandait à être emmené sur les lieux de sa naissance, dans une petite boutique assez endommagée de la Grand-Rue, presque à l'ombre de l'église Saint-Maurice. L'incendie n'avait pas épargné la devanture et l'orfèvre avait improvisé une ouverture munie d'un volet, comme un étal de champ de foire, près de laquelle il avait tiré son banc de travail pour pouvoir travailler en pleine lumière. Le volet tiré au-dessus de sa tête le protégeait du soleil sans empêcher les rayons du matin de tomber sur la broche qu'il manipulait et les belles pierres dont il l'incrustait. Il devait avoir la quarantaine et être un homme robuste en période de prospérité, mais les privations dues à un long siège l'avaient considérablement amaigri et sa peau grisâtre pendait sur ses épaules comme sur celle d'un homme mal nourri. Il leva soudain les yeux, sous une mèche de cheveux grisonnants et demanda en quoi il pouvait servir le gentilhomme qui l'abordait.

— Je commence à ne plus espérer grand-chose, soupira Nicolas, mais ça ne coûte rien d'essayer. Je cherche à me renseigner, sans plus, sur certaines pièces d'orfèvrerie et ornements d'église qui se sont perdus dans la région il y a trois ans. Il vous en passe entre les mains, à l'occasion ?

— Je travaille l'or et l'argent. Il m'est arrivé de fabriquer de la vaisselle d'église dans le temps. Mais trois ans, ça fait un bout de temps. En quoi ces objets sont-ils tellement remarquables ? On les aurait volés, selon vous ? Je ne mange pas de ce pain-là, monsieur. Si on me propose quelque chose de douteux, je refuse d'y toucher.

— Peut-être n'y avait-il rien de nature à vous alerter. S'ils ont été volés, je ne vois pas comment vous auriez pu le savoir. Ils n'appartenaient ni à une église ni à un couvent du Sud ; ils provenaient du Shropshire où ils ont très probablement été fabriqués. Un homme comme vous aurait évidemment constaté qu'il s'agissait d'un travail exécuté dans le Nord. Les croix pourraient bien être d'origine saxonne.

— De quoi s'agit-il au juste ? Lisez-moi votre liste. Ma mémoire n'est pas infailible mais il m'en reviendra peut-être quelque chose, même au bout de trois ans.

Nicolas s'exécuta lentement, guettant le moindre signe encourageant.

— Non, dit l'orfèvre, secouant la tête quand il eut terminé, je n'aurais rien oublié de tout cela, ni les chandeliers, ni la petite croix ornée d'agate et d'améthyste. Si j'avais encore mes livres, j'aurais pu les consulter pour vous obliger, le clerc qui les tenait pour moi était

très précis, capable de vous retrouver n'importe quoi, même après des années. Mais tout est parti dans l'incendie, mes registres et le reste. On s'est efforcé de sauver l'essentiel, les livres ont été réduits en cendres.

C'était le sort commun à Winchester cet été, se dit Nicolas, résigné. Le comptable le plus méticuleux laisserait tout tomber s'il risquait sa peau ; s'il avait une chance de s'en sortir, il tenterait d'emporter ce qu'il avait de plus précieux et au diable les parchemins. Il paraissait inutile de mentionner les objets de moindre importance ayant appartenu à Julianne, car ils ne méritaient pas vraiment de retenir l'attention. Il se demandait s'il fallait insister quand une porte étroite s'ouvrit, laissant pénétrer un rai de lumière d'une cour située derrière la boutique et une femme entra.

Lorsque la porte extérieure se fut refermée derrière elle, elle ne tarda pas à s'effacer dans la pénombre de la pièce, pour reparaitre à la lumière quand elle s'approcha du banc de son époux et du soleil éclatant de la rue pour poser un pichet de bière à la portée de l'orfèvre. A cet instant, elle leva les yeux et regarda Nicolas avec une candeur discrète ; elle avait belle allure et plusieurs années de moins que son mari. Son visage était encore dans l'ombre protectrice de l'auvent mais sa main apparut en pleine lumière quand elle disposa le gobelet ; c'était une jolie main pâle coupée au poignet par une manche très noire qui contrastait de façon frappante avec la blancheur de la peau.

Nicolas resta immobile, la fixant avec une telle intensité qu'elle en fut surprise, sans toutefois retirer sa main. A l'auriculaire elle portait un anneau trop petit peut-être pour le passer à un autre doigt, un bijou plus large que de coutume, encadré d'argent sur le bord, mais dont la surface était à ce point décorée d'émaux de couleurs que le métal était invisible. On distinguait des petites fleurs avec quatre pétales largement ouvertes ; entre les fleurs jaunes et bleues brillaient des petites feuilles vertes. Nicolas la dévorait des yeux, incrédule, comme s'il s'agissait d'une apparition miraculeuse, mais elle était bien là, aisément reconnaissable. On n'aurait pu en trouver deux semblables. Elle ne valait peut-être pas grand-chose, mais l'artiste qui l'avait faite avait montré tant d'adresse et d'imagination qu'il était impossible de la confondre.

— Je vous prie de m'excuser, madame, balbutia-t-il, reprenant ses esprits. Mais cet anneau... Puis-je savoir d'où vous le tenez ?

Le mari et la femme le regardèrent, intrigués mais nullement inquiets.

— Le plus honnêtement du monde, répondit-elle avec un petit sourire amusé par la mine grave de son interlocuteur. On est venu le proposer il y a plusieurs années, et comme il me plaisait, mon mari me l'a offert.

— Quand cela ? Croyez-moi, j'ai d'excellentes raisons de vous poser la question.

— Il y a trois ans, c'est sûr, dit l'orfèvre. En été, mais la date exacte... je ne m'en souviens plus.

— Moi si, affirma son épouse. Et tu devrais avoir honte de cet oubli. C'était mon anniversaire, c'est pour ça que tu m'as donné cette bague. Et mon anniversaire, monsieur, c'est le 20 août. Je porte ce bel anneau depuis trois ans. La femme du bailli voulait que mon mari lui en fasse une réplique, mais j'ai refusé tout net. Ce doit être une pièce unique en son genre. Les primevères et les pervenches ont des couleurs si douces... ! Les autres bijoux qui accompagnaient l'anneau ont été vendus il y a belle lurette, mais ils n'étaient pas aussi jolis, ajouta-t-elle, tournant la main pour que le soleil mette en valeur l'éclat des émaux.

— Ah ? Il y avait d'autres pièces ? demanda Nicolas.

— Un collier en pierres polies, dit le bijoutier, ça me revient maintenant. Et un bracelet d'argent, enchâssé de vrilles de pois – ou de vesces, peut-être.

L'anneau seul aurait suffi, mais les trois ensemble, le doute n'était plus possible : on avait apporté trois petits bijoux appartenant à Juliane Cruce pour les vendre, le 20 août 1138. Nicolas avait enfin obtenu un renseignement dont les implications lui inspiraient de l'inquiétude.

— Je n'ai pas terminé l'histoire de mes recherches, dit-il. Ces trois bijoux sont arrivés dans le Sud, ils appartenaient à une dame qui se rendait à Wherwell, et qui n'est jamais arrivée à destination.

— Vous m'en direz tant ! s'exclama l'orfèvre, tout pâle et fixant son visiteur d'un air méfiant et dubitatif. J'ai acheté ces bijoux honnêtement, je n'ai rien fait de mal et je n'ai rien à ajouter sauf qu'un bonhomme, qui présentait plutôt bien, est venu me les proposer sans chercher à se cacher...

— Attention, ne vous méprenez pas ! Je ne mets nullement en doute votre bonne foi. Simplement, vous êtes la première personne qui puisse m'aider à découvrir ce qui est arrivé à cette dame. Essayez de vous rappeler et de me dire qui était l'homme en question. A quoi ressemblait-il ? Était-il jeune, vieux ? Quel genre ? Vous le connaissiez ?

— Je ne l'avais jamais vu et il n'est jamais revenu, déclara l'orfèvre, qui commençait à se rassurer tout en se demandant si, à trop parler, il ne se montrait pas imprudent. Il avait à peu près mon âge, la cinquantaine, plutôt ordinaire, habillé simplement ; il a dit qu'il était domestique et qu'on l'avait chargé de négocier ces pièces ; je l'ai cru.

La femme s'avéra d'un plus grand secours. A présent l'affaire l'intéressait sérieusement, ne voyant aucune raison de s'inquiéter, elle

sut tout de suite se rendre utile. Elle avait le regard beaucoup plus perspicace que son mari et prit aussitôt fait et cause pour Nicolas à qui elle décida d'apporter son concours.

— C'était quelqu'un de carré, solide, avec un teint bronzé comme du cuir patiné, précisa-t-elle. Il ne faisait pas aussi chaud qu'en ce moment, et s'il avait le teint mat, du genre à jaunir juste un peu en hiver, ce n'était pas dû à la saison. Pour moi, il vivait sûrement dehors toute l'année. Un chasseur ou un forestier, peut-être. Les cheveux et la barbe brune, mais il se déplumait sur le sommet du crâne. L'œil vif, un visage hardi, assez impénétrable. Je ne me serais jamais aussi bien souvenue de lui s'il ne m'avait pas apporté l'anneau. Maintenant, si vous voulez mon avis, il ne m'aura pas oubliée non plus. Il m'a regardée des pieds à la tête avant de sortir.

Elle en avait l'habitude, n'ignorant rien de sa beauté ; raison de plus pour qu'elle se rappelât cet homme aussi précisément. Bonne raison également pour écouter attentivement ce qu'elle avait à dire de lui.

Nicolas éprouva un terrible sentiment d'amertume. Ce n'était pas l'âge, ni la barbe, ni la calvitie naissante, ni même la peau tannée qui lui permirent d'identifier l'homme car Nicolas n'avait jamais vu Adam Heriet, mais tout un faisceau de circonstances : le suspect avait les bijoux en sa possession, il y avait la preuve fournie par la date, le fait que les trois autres compagnons de voyage avaient été priés de rester à Andover. Restait donc le quatrième, le serviteur fidèle, le chasseur, le forestier, qui avait la cinquantaine, un homme si adroit de ses mains que Waleran de Meulan s'était réjoui de l'enrôler ensuite... tout ce que Nicolas avait entendu dire d'Adam Heriet correspondait à ce que cette femme rapportait sur celui qui était venu vendre les bijoux de Julianne.

— Je lui ai posé quelques questions, reprit l'orfèvre, encore mal à l'aise, car il était évident que ces parures appartenaient à une femme. Je voulais savoir comment il les avait acquises et pourquoi il voulait les vendre. Il m'a répondu que, vu sa position, il se contentait d'obéir aux ordres qu'il avait reçus et qu'il n'était pas assez bête pour les discuter, ce qui n'aurait pas manqué de lui faire couper les oreilles ou d'être fouetté au point d'avoir le dos tigré comme celui d'un chat. Je n'ai pas eu de mal à le croire, les maîtres comme ça, il y en a à revendre. Il en parlait très simplement, pourquoi aurais-je été chercher des complications ?

— Evidemment, soupira Nicolas avec lassitude. Vous avez donc acheté et il est parti. Il a marchandé ?

— Non, on lui avait dit de vendre et il n'était pas le genre à discuter, d'ailleurs, il n'était pas là pour ça. Il a pris ce que je lui donnais. Je n'avais pas lésiné.

Avec un bon profit probablement ; et pourquoi pas ? Les

bijoutiers n'avaient pas à pratiquer la charité avec des vendeurs d'occasion.

— Et c'est tout ? Il est parti comme ça ?

— Il s'en allait quand je l'ai rappelé pour lui demander ce qu'était devenue la dame à qui avaient appartenu ces bijoux et si elle n'en avait plus l'usage. Il s'est retourné, m'a regardé et m'a dit que non, pour l'excellente raison que la dame en question était morte.

La brutalité de cette réponse, sa force glaciale, résonnèrent dans la voix de l'orfèvre quand il la répéta. Il s'en souvenait en réalité bien mieux qu'il ne l'avait cru et il frémit en la redisant. Elle frappa Nicolas plus inexorablement encore, comme un coup de couteau au cœur, lui coupant le souffle. Cette phrase atroce interdisait le doute et identifiait Adam Heriet à coup sûr ou presque. Celle à qui appartenaient ces bijoux était morte, ils ne lui servaient donc plus à rien.

Tout à sa rage froide il entendit la femme, dont l'intérêt pour cette affaire grandissait, intervenir :

— Ah, mais ce n'est pas tout ! Il se trouve que je l'ai suivi quand il est parti, mais discrètement, pour qu'il ne s'en rende pas compte trop vite.

Lui avait-il lancé une œillade assez admirative pour l'attirer ainsi derrière lui ? Non, pas s'il avait quelque chose à cacher ; en ce cas il se serait plutôt esquivé, trop heureux de s'être débarrassé de son butin à bon prix. Etant curieuse de nature et ayant du temps devant elle, elle était sortie au cas où il y aurait quelque chose à voir. Et qu'avait-elle vu ?

— Il a filé par la gauche, là, dit-elle, et il y avait un autre homme, un jeune, appuyé contre le mur, à l'attendre. Est-ce qu'il lui a donné de l'argent, tout ou partie de ce qu'il avait reçu ? Je n'en sais rien, mais il lui a donné quelque chose. Et puis le plus âgé a regardé par-dessus son épaule, il m'a aperçue et ils se sont éclipsés très vite en tournant le coin dans la rue latérale, près du marché. Là, je les ai perdus de vue. Et j'en savais déjà plus qu'il n'était bon pour moi, dit-elle méditative, surprise elle-même d'avoir soupçonné un mauvais coup sous les apparences banales.

— Vous en êtes absolument sûre ? demanda Nicolas, très attentif. Il y avait quelqu'un de plus jeune avec lui ?

Car enfin, les trois serviteurs de Lai étaient restés à attendre à Andover. Si tel n'avait pas été le cas, l'un d'entre eux, l'innocent par exemple, aurait aussitôt vendu la mèche.

— Je m'en souviens comme si c'était hier, affirma-t-elle. Un jeune homme propre, habillé simplement, comme on en rencontre dans les tavernes, les foires ou sur les marchés, en quête d'un emploi dans le meilleur des cas ou d'une occasion de jouer les tire-laine dans le pire.

Il cherchait du travail ou le moyen de gagner un peu d'argent ! Ou les deux, selon le genre de travail qui se présentait – même s'il fallait en passer par un meurtre.

— A quoi ressemblait-il, ce deuxième homme ?

Elle plissa le front, réfléchit en se mordant les lèvres, fouillant dans sa mémoire, qui se révéla aussi bonne que fidèle.

— Assez grand, mais pas trop, à peu près de la taille de l'autre, mais beaucoup moins large d'épaules. Je dis « jeune » parce qu'il a disparu en un rien de temps, qu'il était mince et apparemment très vif. Mais je n'ai pas vu son visage, car il avait tiré son capuchon sur sa tête.

— J'ai bien eu un doute, intervint l'orfèvre pour se justifier. Mais c'était fini, j'avais payé et j'avais les bijoux. Que pouvais-je faire d'autre ?

— Vous n'avez rien à vous reprocher, lui déclara Nicolas sans détacher les yeux de l'anneau qui brillait au doigt de la jeune femme. Accepteriez-vous de me vendre cette bague, madame ? Je vous en offre le double de ce que votre mari l'a payée. Ou bien, si vous refusez, m'autorisez-vous à vous l'emprunter ? Fixez votre prix. Je vous promets de vous la rendre dès que possible. Je sais, ajouta-t-il avec insistance, que vous y tenez beaucoup, mais j'en ai besoin.

Elle le regarda à son tour, fascinée, les pupilles dilatées, jouant avec sa bague.

— Pourquoi vous la faut-il ? Vous plairait-elle plus qu'à moi ?

— Il me la faut pour confondre l'homme qui vous l'a apportée et qui, j'en suis convaincu, est responsable de la mort de celle qui la possédait avant vous. Votre prix sera le mien.

Elle referma sa main libre sur le bijou, comme pour le protéger, mais elle avait les joues en feu et ses yeux brillaient d'excitation. Se tournant vers son mari elle le consulta du regard, mais il avait l'air lointain et calculateur des marchands. Il s'apprêtait à avancer une somme lui permettant de payer les réparations de sa boutique quand soudain elle saisit l'anneau, l'enleva vivement de son doigt et le tendit à Nicolas.

— Je vous le prête gratuitement. Mais quand tout sera terminé, vous me le rapporterez vous-même et vous me raconterez la fin de l'histoire. Si par hasard vous vous étiez trompé, si la dame est toujours en vie et qu'elle veuille récupérer son bijou, vous le lui rendrez et vous me donnerez ce qui vous semblera honnête.

Il saisit la main qui lui tendait la bague et la baisa.

— Je vous le promets, madame ! Je me conformerai en tout point à vos désirs ! Vous avez ma parole !

Il n'avait rien d'autre à lui proposer en guise de gage. Son mari hochait la tête avec indulgence, comme s'il était habitué aux caprices

de sa ravissante épouse et il n'émit aucun commentaire, tout au moins tant que le visiteur n'eut pas pris congé.

— Je sers sous FitzRobert, dit Nicolas. Si jamais je manquais à ma parole, ou si vous aviez des raisons de vous croire trahie, allez vous plaindre à lui, il vous rendra justice. Mais soyez tranquille, je reviendrai.

— Pourquoi cet empressement à te débarrasser de mes cadeaux ? demanda le bijoutier quand Nicolas eut disparu.

Mais il y avait plus d'amusement que de ressentiment dans sa voix, et il recommença, imperturbable et précis, à se concentrer sur la broche à laquelle il travaillait.

— Oh ! je n'ai pas renoncé à la récupérer ! répliqua-t-elle, sereine. Je me fie à mon intuition. Il reviendra et je retrouverai ma bague.

— Et si par hasard la dame de ses pensées n'était pas morte et qu'il te prenne au mot ? Hein ?

— Eh bien, il saura se montrer assez reconnaissant, je crois, pour que je puisse m'acheter tous les anneaux que je voudrais. Et tel que je te connais, tu n'auras pas de mal à en fabriquer une réplique si je t'en prie gentiment. Fais-moi confiance, quelle que soit la façon dont tournera le vent – et je souhaite sincèrement que notre visiteur se soit montré trop pessimiste – nous n'aurons pas à nous plaindre.

Nicolas quitta Winchester dans l'heure, à bride abattue, par la porte nord, en direction de Hyde. Il passa tout près de la terre noircie et des murs en ruine de la malheureuse abbaye qu'avaient fuie Humilis et Fidelis pour chercher refuge à Shrewsbury et laissa derrière lui, sans plus prêter attention, ces vestiges de la tragédie et du malheur. Il avait bien d'autres chats à fouetter.

Il n'était pas plutôt au bout de la rue que l'abattement et le désespoir avaient cédé la place à la rage et au désir de vengeance le plus implacable. Il disposait maintenant d'une quasi-certitude, de quelques témoins et de la preuve de la trahison et de l'ingratitude la plus noire. Il ne saurait subsister le moindre doute : ces modestes bijoux étaient bien ceux que Julianne avait emportés avec elle. Par quel hasard trois pièces semblables auraient-elles pu être vendues ? Deux personnes pourraient témoigner sous serment comment ces biens mal acquis avaient trouvé preneur ; l'une d'elles était capable de décrire le vendeur avec une précision qu'une confrontation ne ferait qu'accroître, et, bon Dieu, il n'allait sûrement pas laisser passer cette occasion. En outre, elle avait vu le vendeur dans la rue en train de parler à l'assassin qu'il avait engagé, l'homme dont il avait loué les services et qu'il payait pour son crime. Il ne serait pas facile de mettre la main au collet du tueur à gages, qui n'avait ni nom ni visage, sauf

pour celui qui l'avait engagé. Il faudrait mener une enquête comme celle que Nicolas avait provoquée quand on s'était mis en devoir de retrouver la trace d'Adam Heriet. Il ne restait qu'une compagnie des hommes de Waleran à Winchester et Heriet n'était pas parmi eux. Mais les recherches continueraient jusqu'à ce qu'on le retrouve. Ce jour-là, il aurait des explications à fournir, et pas seulement sur quelques heures où il s'était octroyé du bon temps, mais sur la possession illicite des bijoux ayant appartenu à une dame qui avait disparu, leur vente irrégulière et l'argent qu'il en avait retiré et partagé avec un mystérieux inconnu. Car enfin, pourquoi aurait-il payé si l'autre n'avait pas participé au vol ou au meurtre ?

Une fois qu'on tiendrait le responsable, on arrêterait son homme de main. La première chose à faire était d'informer Hugh Beringar et d'envoyer des gens sur la piste d'Adam Heriet dans tout le Shropshire, dans le Sud, jusqu'à ce qu'on l'arrête et qu'on le confronte à l'anneau.

Midi venait à peine de sonner quand Nicolas quitta la ville. A la tombée du soir il s'arrêta à Oxford, où il changea de monture et il continua sa route de nuit, à une allure plus calme et moins éprouvante pour son cheval. Au fur et à mesure qu'il montait vers le plat pays du Nord, la nuit devenait plus chaude, étouffante. Il n'y avait pas de nuages dans le ciel très noir où n'apparaissaient ni lune ni étoiles. Autour de minuit des éclairs brillèrent de partout, pour se perdre aussitôt dans la pénombre épaisse, dessinant l'espace d'un moment des arbres, des toits, des collines au loin qui disparaissaient dans l'instant sans laisser à l'œil le temps de les voir distinctement. Et tout cela dans un silence complet sans aucun bruit de tonnerre pour ébranler la chape de plomb. Etait-ce un présage de la colère de Dieu ou de son insondable pitié ?

CHAPITRE DOUZE

Le matin se leva, brillant, voilé et calme. Le soleil luisait comme un disque de cuivre, il n'y avait pas une ride sur le bassin du moulin, aussi mat que l'étain. Les vaguelettes provoquées par les avirons de Madog ne suscitaient qu'un remous lourd et lent avant de retomber dans une pesanteur d'huile quand, après prime, son bateau arriva du fleuve.

Frère Edmond, très hésitant, avait soulevé force objections à propos de ce voyage, inquiet de voir son patient prendre de tels risques, mais l'abbé ayant donné son accord, il n'avait plus qu'à s'incliner. Afin d'avoir la conscience en paix il veilla à ce que toutes les mesures fussent prises pour qu'Humilis voyageât dans les meilleures conditions, mais il refusa d'assister à l'embarquement, préférant vaquer à d'autres occupations. Ce furent Cadfael et Fidelis qui portèrent Humilis sur une simple litière ; ils franchirent le guichet près du mur d'enceinte qui menait directement au moulin puis se dirigèrent vers le bord de l'eau. Malgré sa haute taille, Humilis ne pesait guère plus qu'un enfant. Madog, qui était nettement plus petit, le prit dans ses bras et le souleva sans effort ; il pria Fidelis de s'installer le premier sur le banc de nage, de façon que le malade pût reposer sur des couvertures, contre les genoux du jeune homme, confortablement appuyé à des oreillers. Il pourrait ainsi éviter au maximum de se fatiguer. Fidelis le tira tout doucement contre ses jambes et posa contre lui la tête tonsurée, nue dans l'air du matin. La couronne de cheveux noirs paraissait encore jeune et vigoureuse alors que tout le reste portait la marque de l'âge et de l'épuisement. Une lueur inhabituelle s'était allumée dans les yeux du mourant, tout excité qu'il était par la perspective de cette expédition où il réaliserait son vœu le plus cher. Après tant de grandes entreprises qui l'avaient amené à traverser et retraverser océans et continents, après tant d'efforts, de batailles, de victoires, l'aventure se résumait pour lui à remonter un fleuve d'Angleterre sur quelques milles pour revoir le modeste manoir d'un paisible comté anglais.

Le bonheur, songea Cadfael en l'observant, se trouve dans les

petites choses et non dans les grandes. Ce sont les premières dont on se souvient quand le temps nous rapproche de la mort, et c'est en suivant des jalons discrets que l'on chemine enfin, humblement, vers l'au-delà.

Il prit Madog à part un moment, avant de partir. Les deux passagers s'absorbaient déjà l'un dans la contemplation du ciel libre au-dessus de sa tête, du paysage vert et lumineux à l'extérieur du cloître, l'autre dans l'attention prodiguée à celui dont il avait la charge. Et ils ne pensaient à rien d'autre.

— Madog, dit Cadfael très sérieux, si jamais vous remarquiez quoi que ce soit d'étrange, quelque chose de pas ordinaire qui vous étonne, pour l'amour de Dieu, n'en soufflez mot à personne, mais rapportez-le-moi.

Madog, sagace, lui lança un regard en biais, clignant des yeux sous d'épais sourcils.

— Vous, j'imagine que ce quelque chose ne vous surprendra pas ! Je ne suis pas plus bête qu'un autre, vous savez. Si je m'aperçois de quoi que ce soit, vous serez le premier informé et je n'en parlerai qu'à vous seul.

Il envoya une grande claque sur l'épaule de Cadfael, laissa filer l'amarre qu'il avait attachée à la souche penchée d'un saule et, avec une agilité d'adolescent, posa le pied sur le côté du bateau, l'éloignant de la rive et se glissant sur le banc de nage d'un seul mouvement. L'éclat mat de l'eau se souleva avant de retomber mollement entre l'embarcation et la berge. Madog prit les rames et amena aisément le bateau dans le sens du courant que la chaleur avait assoupi comme les hommes, mais qui n'était pas moins vivant et se mouvait avec langueur.

Cadfael resta sur place tandis que les voyageurs s'éloignaient. Bien que brumeuse, la lumière du matin éclairait le visage des deux passagers, cependant que le bateau pivotait. Le plus jeune, grave et plein de sollicitude, s'inclinait sur le plus âgé qui levait vers lui un pâle sourire. Tous deux écarquillaient les yeux, attentifs, un peu intimidés peut-être par l'entreprise dans laquelle ils s'étaient lancés. Puis le bateau tourna, les avirons s'enfoncèrent et c'est le visage carré, avisé de Madog qu'éclaira la lumière de l'orient.

Cadfael se souvint, réminiscence de ses quelques incursions parmi les écrivains de l'Antiquité, d'un certain nautonier nommé Charon, à qui étaient confiées les âmes de ceux qui faisaient route vers l'autre monde. Lui aussi prélevait une dîme sur ses passagers, allant jusqu'à les éconduire s'ils ne pouvaient le payer. Mais il ne fournissait ni oreillers, ni couvertures, ni toile cirée à ceux qu'il convoyait vers l'éternité. Il ne s'était jamais occupé non plus de partir à la recherche des corps délaissés de ceux dont la rivière s'était emparée. Madog du

Il règne toujours une certaine fraîcheur sur l'eau, aussi lourd que soit l'air, et même lorsque le niveau du fleuve est très bas. A la surface métallique et calme de la Severn flottait un semblant de brise et un souffle venu des profondeurs tempérait la luminosité du ciel. Humilis pouvait juste passer son bras maigre pardessus bord et plonger les doigts dans les eaux familières au bord desquelles il était né. Fidelis, anxieux, le surveillait, prêt à immobiliser à la moindre alerte la tête qui reposait dans ses mains en coupe. Plus tard il pourrait songer à les écarter pour que le malade n'ait pas trop chaud, mais pour le moment, c'était inutile. Il se penchait sur le visage, rêveur, accompagnant délicatement les mouvements d'Humilis qui regardait à droite et à gauche, essayant de se souvenir de chaque pousse des deux rives qui défilaient. Fidelis ne sentait ni crampe ni lassitude et presque pas de chagrin. Il avait connu si longtemps une tristesse bien particulière qui était presque devenue une amie, un hôte agréable accueilli avec plaisir ! Ici, dans ce bateau où ils étaient éloignés de tout, il éprouvait une joie profonde et poignante.

Ils avaient contourné presque toute la ville en commençant leur traversée, car la Severn, en amont par rapport à l'abbaye, formait une grande douve au pied des murs, de sorte que la cité se dressait presque comme une île, à l'exception de la langue de terre dominée et protégée par le château. Une fois sous le pont de l'ouest familier à Madog, et qui donnait sur la route menant au pays de Galles, les méandres de la rivière s'accroissaient, présentant une face puis l'autre à l'éclat cuivré du soleil ascendant. A cet endroit il y avait encore beaucoup d'eau, moins cependant qu'à l'ordinaire, et quelques bancs de sable côtoyaient les rives. Madog les connaissait tous et ramait tranquillement, puissamment, parfaitement maître de la situation.

— Je me rappelle bien toute cette partie, dit Humilis, avec un sourire en direction de Frankwell, tandis que la grande courbe au nord de la ville les ramenait vers l'ouest. Vous n'imaginez pas, mon ami, à quel point je suis heureux, mais je crains de vous donner bien du travail.

— Non, dit Madog, moins disert en anglais, qu'il pratiquait cependant couramment, non vraiment, le fleuve, c'est mon gagne-pain, j'aime mon métier.

— Même en hiver ?

— Par tous les temps, répondit Madog, avec un bref coup d'œil au ciel sans nuages, brumeux, toujours semblable à une voûte d'airain.

Une fois passé Frankwell, à l'extérieur des murs de la ville et après la boucle du fleuve, ils arrivèrent dans de grandes étendues de marais encore assez humides pour être plus verts que l'herbe en

contre-haut et une certaine fraîcheur montait des berges couvertes de roseaux comme si la terre respirait ici et retenait son souffle ailleurs. Pendant un moment, les deux rives s'élevèrent et de vieux arbres très hauts dominèrent le fleuve en projetant sur lui une ombre plombée. Des saules pesants, aux racines à demi découvertes par l'érosion du sol, se penchaient sur l'eau. Puis de nouveau la vue se trouva largement dégagée à main droite cependant que la rive gauche s'élevait, formant des terrasses basses, sablonneuses, surmontées d'une pente couverte d'herbe menant à des petites collines boisées.

— Nous ne sommes plus très loin, dit Humilis, dévorant des yeux le paysage devant lui. Je me rappelle très bien. Rien n'a changé ici.

Le plaisir que lui procurait cette expédition lui avait rendu quelques forces. Il avait la voix claire et calme, et des gouttes de transpiration perlaient sur son front et sur sa lèvre supérieure. Fidelis les lui essuyait et de son corps l'abritait du soleil.

— Je me sens comme un gamin en vacances, lui confia Humilis avec un sourire. Cela tombe très bien que je les passe là où j'étais enfant. La vie est un cercle, Fidelis. Nous quittons la source originelle pendant la moitié du temps, laissant derrière notre famille et notre environnement familial pour nous tourner vers des horizons lointains et de nouveaux amis. Puis, arrivé au point le plus éloigné, on commence à revenir sur ses pas et à se diriger vers l'endroit d'origine. Quand la boucle est bouclée, c'est fini, il est temps de songer à s'en aller pour de bon. Il n'y a rien de triste dans tout cela. Au contraire.

Il voulut se soulever un peu pour mieux voir et Fidelis l'aida en le prenant dans ses bras.

— Le manoir est là-bas, derrière le rideau d'arbres. On est chez nous.

Le sol rougeâtre, sablonneux, formait une longue plage étroite au-delà de laquelle s'élevait une côte herbeuse traversée d'un sentier qui serpentait à travers les arbres. Madog dirigea son bateau vers la berge, rentra les rames et mit pied à terre pour tirer l'embarcation au sec et l'amarrer.

— Ne bougez pas d'ici. Je vais aller prévenir de votre arrivée.

Le tenancier de Salton était un homme de cinquante-cinq ans. Il n'avait pas oublié le garçon, d'environ neuf ans son cadet, que son seigneur avait eu dans ce manoir et qui y avait passé les premières années de sa vie. Il se rendit lui-même au bateau en toute hâte avec deux domestiques et une chaise improvisée pour porter Godfrid jusqu'à la maison. Ce n'était pas le chevalier du royaume de Jérusalem qu'il s'empressait de venir chercher, mais le petit garçon à qui il avait appris à nager, à pêcher et monter son premier poney à trois ans. Cette ancienne camaraderie n'avait pas duré et peut-être n'y avait-il

plus pensé depuis trente ans et plus – avec une femme et une famille à nourrir il ne manquait pas d’occupations – mais certains souvenirs se réveillent aisément. Et malgré les avertissements que lui avait prodigués Madog, il ne put retenir un mouvement d’effarement en découvrant le spectre amaigri qui l’attendait dans le bateau. Il se reprit aussitôt, lui tendit la main, s’agenouilla et lui offrit ses services, mais sa réaction n’avait pas échappé à Humilis.

— Tu me trouves bien changé, Aelred, dit-il, retrouvant d’instinct ce nom enfoui dans sa mémoire. Nous ne sommes plus les enfants que nous étions jadis. Je ne me porte pas très bien, mais peu importe. Je ne me plains pas, je me réjouis au contraire de te revoir à l’endroit même où je t’ai quitté il y a tant d’années. Tu as l’air frais comme une rose.

— C’est un grand honneur pour moi, seigneur Godfrid, s’exclama Aelred. Nous sommes tous ici à votre service. Mes fils et mon épouse en seront très honorés.

Prenant alors son hôte dans ses bras il le sortit du bateau, stupéfait de le trouver si léger, et le déposa précautionneusement sur la chaise improvisée. Quand il avait douze ans, des années auparavant, en tant que fils de l’intendant de son seigneur, il avait plus d’une fois porté le petit garçon dans ses bras. Le frère aîné, héritier des Marescot, jugeait déshonorant de jouer les nounous avec un bébé. A nouveau il tenait dans ses bras celui dont les jours tiraient à leur fin et il le trouva à peine plus lourd que l’enfant d’antan.

— Je ne suis pas venu te causer d’embarras, murmura Humilis, seulement m’asseoir un moment avec toi, prendre des nouvelles de tout le monde, voir comment prospèrent tes champs et comme tes enfants grandissent. Voilà qui me fera plaisir. Je te présente mon excellent ami et assistant, frère Fidelis, qui s’occupe si bien de moi que je ne manque de rien.

Ils transportèrent Humilis le long de la pente, franchirent le rideau d’arbres et là, au milieu des champs du domaine, modeste mais bien entretenu, se dressait le manoir de Salton, entouré d’une clôture circulaire où s’adossaient étables et granges. Il s’agissait d’une modeste maison basse avec une grande pièce et une petite chambre au-dessus d’un sous-sol en pierre, et d’une cuisine séparée dans la cour. Il y avait un petit verger à l’extérieur de la clôture et un banc de bois à l’ombre, sous les pommiers. C’est là qu’ils installèrent Humilis avec des oreillers et des couvertures afin de lui donner tout le confort possible et ils se hâtèrent d’aller lui chercher de la bière, des fruits, du pain tout juste sorti du four, bref tout ce qu’ils avaient à lui offrir. La femme de l’intendant apparut, toute rouge et timide, s’efforçant de dissimuler de son mieux son étonnement et sa pitié. Ses deux grands fils la suivaient ; l’aîné avait la trentaine et l’autre devait être né après

que les parents eurent perdu un ou deux enfants, car il avait bien quinze ans de moins. Son grand frère était accompagné de sa jeune épouse qui vint saluer Humilis ; elle était brune, espiègle et déjà attendait un enfant.

Fidelis, silencieux, s'assit dans l'herbe sous les pommiers, laissant le banc à l'hôte et à son invité. Aelred se mit à parler des jours anciens avec une éloquence inhabituelle et raconta par le menu tout ce qui s'était passé. Il avait eu une vie calme, rangée, et travaillé dur pendant que les croisés parcouraient le monde avant de revenir les mains vides, sans enfants, blessés parfois. Humilis l'écoutait avec un léger sourire de bonheur, parlant de moins en moins car il se fatiguait, et une bonne partie de son excitation se dissipait. Le soleil, toujours voilé, rageur, atteignait son zénith tandis qu'à l'ouest les nuages commençaient à s'amonceler.

— Laisse-nous un moment, je te prie, dit Humilis, je me fatigue vite et je ne voudrais pas m'épuiser. Je vais essayer de dormir. Fidelis veillera sur moi.

Quand ils furent seuls il inspira profondément et resta longtemps silencieux, mais il était évident qu'il ne dormait pas. Il tendit une main maigre pour tirer Fidelis par la manche et lui indiqua de s'asseoir près de lui, à la place libéré par Aelred. Un doux bourdonnement monotone leur parvenait des étables, évoquant un essaim d'abeilles. Elles avaient d'ailleurs passé un été agité, à butiner follement les fleurs qui s'épanouissaient à profusion pour se faner aussi vite. Il y avait trois ruches à l'extrémité du verger. Ce n'était pas le miel qui manquerait.

— Fidelis...

Sa voix qui commençait à trembler et à s'éteindre avait retrouvé sa clarté et sa sérénité, on aurait simplement dit qu'elle venait de loin, comme s'il avait déjà commencé à partir.

— Mon fils, je t'ai amené ici pour être seul avec toi, sans personne d'autre, sur les lieux où je suis né. Je te connais mieux que je ne me connais moi-même. Je t'accorde autant d'importance qu'à mon âme et à mon salut éternel. Je t'aime plus qu'aucune créature au monde. Je t'en prie... arrête !

Le bras sur lequel sa main s'était posée très doucement s'était crispé, tremblant, et de la gorge de Fidelis sortit comme un sanglot.

— Que Dieu me pardonne, je ne voudrais pas te causer le moindre chagrin en te parlant trop franchement, mais il ne me reste pas beaucoup de temps. Nous le savons tous les deux. Et j'ai des choses à te dire avant qu'il ne soit trop tard. Fidelis... ta présence a été une vraie bénédiction, la joie et le réconfort de mes dernières années. Je n'ai aucun moyen de te récompenser sauf en t'aimant autant que tu m'as aimé. Et crois-moi, c'est le cas. C'est tout ce qui est en mon

pouvoir. Souviens-t'en quand je serai parti. Et dis-toi bien que je pars avec joie, te connaissant aujourd'hui comme tu me connais et t'aimant comme tu m'as aimé.

Fidelis demeura totalement immobile, comme pétrifié mais les pierres ne pleurent pas alors que Fidelis pleurait et quand Humilis se pencha pour l'embrasser sur la joue, il sentit le goût de ses larmes.

Et ce fut tout. Peu après, Madog vint les rejoindre pour les informer sans détour qu'il y avait de l'orage dans l'air et qu'ils seraient bien inspirés de décider rapidement s'ils resteraient sur place ou s'ils embarqueraient sur-le-champ pour rentrer au plus vite à Shrewsbury tant que le fleuve serait encore praticable et sans danger.

La journée étant consacrée à Humilis, la décision lui appartenait. Il regarda en direction de l'ouest le ciel qui prenait une teinte sombre et menaçante vers le couchant, puis se tourna vers son compagnon, distant et passif, qui semblait s'efforcer de prolonger son rêve, et décréta en souriant qu'il serait préférable de partir.

Les fils d'Aelred le portèrent jusqu'au rivage, Aelred le souleva pour l'installer au fond du bateau sur son lit de couvertures avec Fidelis pour le maintenir et veiller sur lui. A l'est, la lumière brillait encore et la barque s'élança dans cette direction. Derrière elle, des nuages très noirs commençaient à s'amasser, rapides et menaçants, se balançant telles des vipères gonflées d'un lait empoisonné. Cette pénombre ensevelissait le pays de Galles, trois ou quatre milles semblaient le bout du monde. Quelque part, à l'ouest, des pluies torrentielles étaient déjà tombées. La première manifestation de l'orage qui s'accumulait insidieusement teinta peu à peu la Severn d'une couleur boueuse et les poussa franchement vers l'aval.

Ils avaient parcouru une bonne partie de la distance, entre les marécages, quand l'orient s'obscurcit soudain presque d'un seul coup, comme s'il réfléchissait la lueur violette très soutenue de l'occident et brutalement la lumière se transforma en pénombre. Le tonnerre se mit à gronder, venant de l'ouest à toute vitesse, suivi, eût-on dit, de roulements de tambour ou d'abois cavernaux de grands chiens de chasse lancés par un demi-dieu sur la piste d'un animal de légende. Madog, impassible mais attentif, s'appuya sur les rames pour déplier la toile cirée qu'il utilisait pour protéger ses marchandises. Il la déploya à la fois sur Humilis et le bateau de sorte qu'elle formât un dais que Fidelis maintint entre ses doigts pour éviter qu'elle empêchât le malade de respirer normalement.

Bientôt la pluie commença. Ce furent d'abord de grosses gouttes séparées, lourdes, qui résonnaient comme des cailloux sur la toile tendue, puis le ciel s'ouvrit et déversa un véritable déluge emmagasiné

depuis longtemps sur la terre assoiffée. Des trombes d'eau firent bouillonner le cours de la Severn, provoquant depuis le rivage des jets de sable et de terre comme jaillis d'une fontaine. Fidelis se couvrit la tête avant de se pencher pour maintenir la toile au-dessus d'Humilis. Madog se dirigea vers le milieu du fleuve car les éclairs, même s'ils suivaient le courant, frappaient d'abord ce qu'il y aurait de plus haut le long des berges.

Trempé comme un barbet, il s'ébroua joyeusement, aussi à l'aise dans l'eau du ciel que sur la rivière. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait un orage aussi brusque et violent, mais malgré sa fureur, il était sûr qu'il ne durerait pas.

Loin cependant en amont, les cataractes s'étaient ouvertes plusieurs heures auparavant, car à présent les eaux gonflées descendaient en grandes vagues brunes, les chassant vers l'aval. Madog suivait le mouvement, se contentant d'utiliser ses rames pour maintenir la barque au milieu du courant. Puis un véritable déluge s'abattit avec une constance brutale et les abois et les roulements du tonnerre les poursuivirent en direction de Shrewsbury. Les éclairs qui suivaient le tonnerre de près flamboyèrent de plus belle, entrecroisant leurs lames de feu, seules lueurs à percer la tonitruante obscurité. Les voyageurs avaient peine à distinguer les deux rives, sauf quand un éclair zébrait un instant l'obscurité qui se refermait avant d'être déchirée à nouveau par la foudre.

Sous ces tornades, Fidelis, les bras raides et douloureux, évacuait toute l'eau qu'il pouvait, tout en continuant d'abriter Humilis de la toile cirée. Il crispait les paupières pour se protéger de la pluie, les ouvrant de temps en temps pour voir brièvement ce qui se passait. Il ne savait pas où ils étaient, sauf quand la violence des éclairs le brûlait, le forçant à s'essuyer le visage pour retrouver sa vision. Il distinguait juste un moment des arbres pliés sous les rafales de vent, maigres, sinistres, agrandis par la lueur étincelante avant de se fondre dans le noir. Ils avaient donc dû dépasser les prairies inondées et devaient approcher à présent des marais dont la pluie ridait et criblait la surface frémissante. Ils filaient, entraînés entre les rangées d'arbres, plus très loin maintenant d'un éventuel abri à Frankwell.

En dépit de la toile cirée, ils ruisselaient littéralement. L'eau tournoyait au fond du bateau, froide, glissante, désagréable, sans être vraiment dangereuse. Ils glissaient, portés par le courant tout sale, jonché de feuilles et de branches cassées, boueux, gonflé de pluie et formant parfois d'insidieux tourbillons. Mais dans un moment, ils pourraient aborder à Frankwell et se réfugier dans la maison la plus proche que cette tempête et cette violence ne troubleraient guère.

Le tonnerre s'amplifia encore et gronda d'une façon proprement assourdissante. Au même instant la foudre frappa, les aveuglant

presque. Fidelis ouvrit péniblement les yeux, alerté par un craquement sauvage juste au moment où, sur la rive gauche, un très vieux saule, énorme, complètement déformé par l'âge, tressauta et se fendit, foudroyé, la moitié de ses racines arrachées du sol détrempé. Il se tordit, éclata, dans une énorme fleur de feu et fut projeté sur eux au milieu de la rivière où il s'abîma dans une gerbe d'étincelles.

Madog se jeta sur Humilis pour lui faire un rempart de son corps. Tel une pierre lancée par une fronde, l'arbre fracassé s'écrasa sur l'étrave de la barque, la traversant de part en part, la brisant comme une coquille d'œuf, envoyant au fond de l'eau le tronc, le bateau et ses passagers. Le feu s'éteignit dans un immense sifflement. D'un coup, tout devint noir et glacial, tout se mit à tourner, à peser comme du plomb, les entraînant corps et âme parmi les herbes aquatiques, les débris de l'orage dont le tourbillon s'accélérait et les attirait vers le calme languide de la mort.

Fidelis se débattit, frappa du talon pour remonter à l'air libre, le cœur battant la chamade, luttant contre la tentation de s'abandonner au désespoir, contre le poids écrasant de son habit, les branches qui le heurtaient en tournoyant et le piège des herbes aquatiques. Il atteignit la surface, respira un grand coup, s'accrochant à des feuilles qui lui filaient entre les doigts, puis il s'agrippa à une branche qui tenait bon, ce qui lui permit de garder la tête hors de l'eau. Haletant, il s'ébroua et ouvrit les yeux sur la pénombre bruyante. Il était prisonnier, entouré de branchages fracassés qui l'immobilisaient. Des racines brisées mais encore solides amarraient le saule qui résistait à peine au courant furieux. Une couverture tombée du bateau s'enroula autour de son bras comme un serpent et faillit l'arracher à sa planche de salut. Il s'y cramponna, s'efforçant de distinguer une main à la surface de l'eau, la pâleur fantomatique d'un visage dans le chaos obscur.

Un morceau d'habit noir passa près de lui parmi les feuilles flottantes. L'extrémité d'une manche apparut, suivie d'une main blême qui retomba sous l'eau. Fidelis lâcha son appui pour la suivre, contourna l'arbre et plongea parmi l'enchevêtrement des branches. Le bord d'un habit lui glissa entre les doigts, mais il parvint à saisir les plis d'un capuchon et il utilisa toutes ses forces pour se diriger vers le rivage du côté de Frankwell, évitant le sillage du saule fracassé. Serrant très fort les doigts, il chercha une meilleure prise pour maintenir au-dessus de lui le corps inerte d'Humilis. A un moment le courant les submergea tous deux. Puis Madog surgit et le déchargea du corps sans vie que ses bras tétanisés ne lui auraient plus permis de soutenir.

Fidelis s'abandonna un instant, tellement épuisé que l'idée de la mort devenait dangereusement séduisante. N'était-il pas préférable, et

de loin, de renoncer et de se livrer au courant qui l'entraînerait où il voudrait ?

Mais le flot qui s'empara de lui le déposa tout doucement dans l'herbe boueuse de la berge, le laissant face contre la terre, près du corps d'Humilis que Madog du Bateau des Morts s'efforçait vainement de ranimer.

La pluie se calma d'un coup, le vent dont le souffle haletant émettait des sifflements d'angoisse s'apaisa un moment et les démons de l'orage s'en allèrent gronder plus bas sur le fleuve, laissant derrière eux un silence et une immobilité presque complets entre deux accès de violence. Alors un cri aigu de frustration et de douleur poignante perça ce calme, se répercutant sur la Severn, effrayant et chassant les oiseaux serrés dans les buissons. L'écho en retentit, strident, d'une rive à l'autre, colportant la souffrance d'un deuil irréparable.

CHAPITRE TREIZE

Nicolas approchait de Shrewsbury quand le ciel s'assombrit de façon menaçante ; il pressa le pas dans l'espoir d'atteindre la ville où il pourrait s'abriter avant l'orage. Mais les premières gouttes commencèrent à tomber lourdement comme il arrivait sur la Première Enceinte. Sous ses yeux la rue se vida de ses habitants qui coururent se réfugier chez eux, fermant portes et fenêtres contre la violence de la tempête. Quand il franchit le portail de l'abbaye, renonçant à attendre dehors la fin de l'orage puisqu'il était si près du but, les écluses du ciel s'étaient ouvertes déversant des trombes si opaques, aveuglantes, qu'il traversa le pont en zigzaguant, incapable qu'il était d'aller droit. Il semblait être le dernier homme d'une ville dépeuplée, dans un monde désert, car on ne voyait âme qui vive.

Il fit halte sous la voûte de la porte de la cité pour reprendre haleine, s'essuyer les yeux et se secouer un peu du poids de la pluie. D'ici au château il y avait tout Shrewsbury à traverser, mais la maison de Hugh près de Sainte-Marie était à deux pas, après la courbe de la Wyle, au bout d'une rue toute plate. Il avait autant de chances d'y trouver Hugh qu'au château. Cela ne coûtait rien de s'y arrêter et de s'informer ; c'était sur le chemin de la Croix Haute et de la descente vers la loge du château. Il ne risquait guère d'être plus mouillé qu'il n'était. Il commença à gravir la colline. A travers les fentes de leurs fenêtres bien fermées, des gens plus frileux le regardaient se hâter sous la pluie battante. Au-dessus de sa tête le tonnerre menait la sarabande dans un ciel de pleine nuit, des éclairs luisaient presque immédiatement suivis d'un grand fracas. Le cheval n'était pas à la fête, mais en animal bien dressé, il marchait, obéissant non sans frémir de crainte. Les portes de la cour de Hugh étaient ouvertes, il y avait une espèce d'abri sous l'auvent de la maison et dès qu'on entendit un claquement de sabots sur les pavés, la porte de la grande pièce s'ouvrit et un valet d'écurie sortit au pas de course pour emmener le cheval à l'abri. Aline se dressa sur le seuil, ses yeux percèrent l'obscurité ambiante et elle fit signe au voyageur d'entrer.

— Venez vite avant de vous noyer, monsieur, dit-elle, très

inquiète, cependant que Nicolas se précipitait vers l'abri dans l'encadrement de la porte en laissant tomber son manteau trempé pour éviter de tout mouiller dans la maison.

Ils se regardèrent un moment sous le nez car il faisait trop sombre pour se reconnaître aussitôt. Puis elle inclina la tête, l'identifia enfin et sourit.

— Vous êtes Nicolas Harnage ! Vous êtes venu ici avec Hugh lors de votre première visite à Shrewsbury. Je m'en souviens maintenant. Excusez-moi d'avoir été si lente, mais je n'ai pas l'habitude de cette nuit noire en plein après-midi. Entrez donc, je vais vous trouver des vêtements secs, bien que ceux de Hugh, j'en ai peur, risquent d'être un peu justes pour vous.

Sa candeur et sa gentillesse le réconfortèrent sans pouvoir cependant le détourner du but de sa venue ni de sa détermination. Derrière Aline il aperçut Constance qui tenait par la main son petit tyran, craignant que Gilles ne trouvât ce déluge amusant et ne s'y précipitât tête baissée.

— Le seigneur shérif n'est pas ici ? Il faut que je le voie dès que possible. J'ai de mauvaises nouvelles.

— Hugh est au château, mais il sera de retour dans la soirée. Ça ne peut pas attendre ? Au moins que l'orage finisse. Ça ne sera pas long.

Non, ça ne pouvait pas attendre. Il lui fallait continuer sa route, qu'il pleuve ou qu'il vente. Il la remercia, si préoccupé qu'il se montra presque discourtois, jeta son manteau trempé sur son dos, reprit son cheval au palefrenier et se dirigea au trot vers la Croix Haute. Aline soupira, haussa les épaules et referma la porte sur les éléments déchaînés. De mauvaises nouvelles ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Cela avait-il un rapport avec le roi Etienne et Robert de Gloucester ? Les négociations en vue d'un échange auraient-elles échoué ? Ou cela avait-il quelque chose à voir avec la quête personnelle entreprise par ce jeune homme ? Aline connaissait l'histoire en gros, et s'y intéressait, avec un peu de mélancolie – une fille à qui son fiancé avait rendu sa parole, un écuyer très apprécié chargé de lui transmettre le message et trop modeste ou trop délicat pour mener l'affaire dans son propre intérêt. La jeune fille était-elle morte ou vivante ? Il valait mieux le savoir une fois pour toutes plutôt que de continuer à se poser des questions angoissantes. En ce cas, « mauvaises nouvelles » ne pouvait que signifier le pire.

Nicolas atteignit la Croix Haute, passablement spectrale à travers le rideau de pluie, tourna vers la pente douce menant au château et la large rampe conduisant à l'entrée. Dans la première cour on avait de l'eau jusqu'aux chevilles, car elle s'écoulait très lentement par rapport à la violence de l'averse. Un sergent montra le bout de son nez depuis

la salle des gardes et appela le visiteur.

— Le seigneur shérif ? Il est dans la grande salle. Si vous passez par la cour intérieure près du mur, vous aurez moins de mal. Je vais demander qu'on mette votre cheval à l'écurie. A moins que vous ne vouliez attendre ici au sec, ça ne durera pas éternellement.

Non, il ne voulait pas attendre. L'anneau le brûlait au fond de sa bourse et l'amertume qu'il éprouvait était intolérable. Il fallait qu'il se confiât sur-le-champ aux autorités et qu'il plantât les dents dans la gorge d'Adam Heriet. Il n'osait cesser de haïr, sinon la douleur qu'il éprouvait deviendrait insupportable. Il courut vers Hugh qu'il prit à peine le temps de saluer, surgissant comme s'il revenait de l'autre monde avec ses cheveux bruns mouillés, collés sur le front et les tempes, et l'eau qui ruisselait sur son visage.

— J'arrive de Winchester, monsieur, dit-il sans préambule, avec la preuve formelle que Juliane Cruce est morte et qu'on a vendu ses bijoux il y a longtemps. Il faut abandonner les autres pistes et employer tous les hommes que nous pourrions rassembler, vous et moi, pour retrouver Adam Heriet. C'est lui le coupable – Heriet et un tueur à gages quelconque dont il a payé les services avec les bijoux de Juliane. Une fois qu'on lui aura mis la main dessus, il lui sera impossible de nier. J'en ai la preuve et aussi des témoins à qui il a déclaré qu'elle était morte !

— Ça alors ! s'écria Hugh, les yeux ronds. Voilà une affirmation plutôt grave. Je vois que vous n'avez pas perdu votre temps dans le Sud ; remarquez, nous non plus par ici. Venez vous asseoir et racontez-moi tout. Mais d'abord vous allez enlever ces vêtements trempés. On va vous en donner qui vous iront, sinon vous risquez d'attraper la mort.

Il appela les domestiques et leur dit de courir chercher des serviettes, une veste et des hauts-de-chausses.

— Il y a plus urgent, protesta Nicolas fiévreusement, le saisissant par le bras. Ce qui compte c'est la preuve que j'ai, qui incrimine un homme qui est libre comme l'air et Dieu sait où...

— Mais, mon bon Nicolas, si c'est d'Adam Heriet qu'il s'agit, inutile de vous inquiéter plus longtemps. Adam Heriet est en sûreté, ici au château, dans une cellule du château, et ce depuis plusieurs jours.

— Vous l'avez ? Vous l'avez trouvé ? Capturé ?

Nicolas, à demi vengé, expira profondément puis poussa un grand soupir.

— Oui, il est là, et il n'est pas près de sortir. Une de ses sœurs a épousé un artisan de Brigge et il rendait visite à sa famille comme tout honnête citoyen. A présent il est l'hôte du shérif et il y restera jusqu'à ce qu'on y voie plus clair. Cessez donc de vous tracasser à son sujet.

— Et qu'est-ce que vous en avez tiré ? Qu'a-t-il dit ?

— Pas grand-chose. Tout ce qu'un honnête homme aurait pu dire dans la même situation.

— Il va changer de ton, répliqua Nicolas, la mine sombre.

Et pour la première fois il consentit à voir dans quel état il était ; il accepta d'utiliser l'alcôve et les vêtements qu'on avait mis à sa disposition. Mais il était arrivé à la moitié de son récit avant d'avoir essuyé son visage et ses cheveux en bataille et enfilé des vêtements secs.

— ... aucune trace des ornements d'église qui auraient été faciles à remarquer si on les avait mis sur le marché. Je commençais à me demander si cela valait la peine de continuer quand l'épouse du bonhomme nous a rejoints et j'ai reconnu l'anneau qu'elle portait comme ayant appartenu à Juliane. Non, c'est trop dire. Mettons qu'il ressemblait étonnamment à la description que nous en avons. Vous vous la rappelez ?

— Je connais la liste par cœur, dit sèchement Hugh.

— Alors vous allez comprendre pourquoi je suis si affirmatif. Je lui ai demandé d'où elle le tenait ; elle m'a dit qu'un homme d'une cinquantaine d'années le lui avait proposé avec deux autres bijoux. C'était il y a trois ans, le 20 août, jour de son anniversaire, et elle a demandé à son mari de lui offrir l'anneau. Ce qu'il a fait. Quant aux deux autres pièces, vendues depuis longtemps, il s'agit d'un collier de pierres et d'un bracelet gravé, figurant tous deux sur la liste. Trois bijoux ensemble qui ne pouvaient appartenir qu'à Juliane.

Ce à quoi Hugh fut forcé d'acquiescer sans réserve.

— Et l'homme ?

— La description que la femme m'en a donné correspond à ce qu'on m'a dit d'Adam Heriet, que je n'ai pas encore vu. Cinquante ans, le teint bronzé des gens qui vivent en plein air. Vous, vous l'avez vu, vous en savez plus que moi. La barbe brune, un peu chauve... C'est à peu près ça ?

— C'est exactement ça.

— Et j'ai l'anneau. Tenez, regardez ! J'ai demandé à la femme de me le confier et elle a accepté, pourtant elle y tenait, elle a même refusé de me le vendre. J'ai promis de le lui rapporter – quand je n'en aurai plus besoin ! Vous croyez que j'ai pu me tromper ?

— Certainement pas. Cruce et toute sa famille le confirmeront mais, à dire vrai, on n'a guère besoin d'eux. Il y a autre chose ?

— Oui ! Le bijoutier a posé des questions sur leur propriétaire car il a bien vu que c'étaient des bijoux de femme et il a demandé si la dame qui les portait n'en avait plus l'usage. L'homme a répondu que non, car elle était morte !

— Il a dit ça ? Aussi crûment ?

— Oui, et attendez, ce n'est pas fini ! L'épouse de l'orfèvre se posait des questions à son sujet, et elle l'a suivi quand il est sorti de la boutique. Elle l'a vu retrouver un jeune homme qui rôdait près du mur, à l'extérieur, et il lui a donné quelque chose, une partie de l'argent, ou toute la somme, enfin c'est ce qu'elle a pensé. Quand ils se sont rendu compte qu'elle les observait, ils ont filé sans demander leur reste.

— Elle pourrait en témoigner ?

— J'en suis persuadé. Et c'est un bon témoin, clair et précis.

— Oui, j'en ai l'impression, dit Hugh, refermant délibérément la main sur l'anneau. Il faut vous restaurer un peu à présent, Nicolas, tant que la pluie continue à tomber. Inutile de risquer de vous noyer une seconde fois alors que notre homme est déjà sous clé. Mais dès que ça s'arrêtera, nous irons tous les deux montrer ce joli objet à Heriet et on verra s'il aura le front de continuer à nous débiter des fadaises sur les curiosités qu'il a admirées à Winchester.

Depuis le dîner, frère Cadfael faisait la navette entre le moulin et la loge, inquiet de voir les nuages s'amasser longtemps avant que la pluie ne commençât à tomber. Quand l'orage éclata il se réfugia au moulin d'où, avantage certain, il pouvait surveiller le bassin, l'endroit où il communiquait avec la rivière, et la route venant de la ville-au cas où Madog aurait jugé plus sage de débarquer ses passagers à Frankwell et de les mettre à l'abri au lieu de contourner la ville, ce qui lui prendrait beaucoup de temps, et dans ce cas il rentrerait à pied pour en informer Cadfael.

La période d'activité au moulin était terminée, tout y était calme et assez mal éclairé ; on n'y entendait que le tambourinage monotone de la pluie. C'est là que Madog le trouva. L'homme de la rivière était seul et littéralement trempé jusqu'aux os. Il avait emprunté le sentier longeant par l'extérieur le mur de l'abbaye, chemin habituel des clients de la ville quand ils apportaient leur blé à moudre, ce qui leur évitait le détour par le portail. Il resta immobile dans l'ombre, près de l'encadrement de la porte, sans dire un mot, laissant pendre ses longs bras. Aucun homme n'avait la force de résister à ce temps, cet orage, ce tonnerre. Son endurance à lui aussi avait ses limites.

— Eh bien ? demanda Cadfael, pressentant une catastrophe.

— « Bien » n'est pas le mot qui convient, répondit Madog, s'approchant lentement et le peu de lumière qui régnait souligna ses traits tourmentés. Vous m'aviez parlé de « tout ce qui pourrait m'étonner ». J'en ai eu mon compte, d'étonnement, et je suis venu tout de suite au rapport, comme vous le désiriez. Dieu m'est témoin que je ne comprends pas grand-chose à tout cela, poursuivit-il, s'essuyant la barbe et les cheveux et s'ébrouant de son mieux. Si vous vous doutiez

de quelque chose de ce genre, vous parviendrez peut-être à y voir plus clair, mais ce n'est pas mon cas !

Il inspira profondément et raconta ce qui s'était passé sans se perdre dans les détails.

— La pluie en elle-même ne posait pas trop de problèmes. Mais la foudre a frappé un arbre au moment où on passait, il nous est tombé dessus, le bateau a été réduit en miettes – allez savoir où on retrouvera les morceaux – on a coulé et vos deux moines...

— Noyés ? l'interrompit Cadfael, stupéfait, glacé.

— Le plus âgé, Marescot, oui... Enfin il est mort. Je l'ai repêché avec l'aide du plus jeune, mais je n'ai pas pu le ranimer. Ça s'est passé trop vite pour parler de noyade, pour moi c'est le cœur qui a lâché. Faible comme il était, avec le froid et même le bruit du tonnerre... Quoi qu'il en soit, il est mort. Inutile d'épiloguer. Quant à l'autre – qu'est-ce que vous voulez que je vous en dise que vous ne sachiez déjà ?

Il scruta le visage de Cadfael avec la plus extrême attention.

— Non, rien de tout cela ne vous étonne, hein ? Vous étiez déjà au courant. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Cadfael se secoua, se mordit les lèvres, hésita et regarda la pluie. Le plus dur était passé, le ciel redevenait plus clair. Au loin, le long de la vallée creusée par le fleuve, les coups de tonnerre s'affaiblissaient.

— Où les avez-vous laissés ?

— A Frankwell ; à moins d'un mille du pont il y a une cabane sur la berge dont se servent les pêcheurs. On a atterri tout près, je les ai mis à l'abri à l'intérieur. On aura besoin d'un brancard pour ramener Marescot. Seulement, il y a l'autre.

— Pas un mot sur l'autre ! L'autre a disparu, noyé, emporté par la Severn. On ne donne pas encore l'alarme et on laisse le brancard où il est. Un peu de patience, Madog, la situation est très grave, mais si on y va prudemment, on arrivera peut-être à s'en sortir indemnes. Retournez là-bas et attendez-moi. Je vous accompagne jusqu'à la ville, vous, vous repartez vers la cabane, je vous y rejoindrai dès que possible. Et surtout ne parlez à personne ! Il y va de notre intérêt à tous.

La pluie s'était arrêtée quand Cadfael franchit la porte de la maison de Hugh. Les toits reluisaient, les caniveaux débordaient tandis que les voiles gris des nuages s'effiloçaient sous un nouveau soleil bienveillant dont l'éclat cuivré avait été balayé par l'orage.

— Hugh est toujours au château, lui annonça Aline agréablement surprise de le voir. Il a eu de la visite – Nicolas Harnage est revenu avec, paraît-il, de mauvaises nouvelles, mais il n'est pas resté pour me tenir au courant.

— Ah bon ? Il est de retour ? dit Cadfael momentanément distrait de ses préoccupations, voire inquiet. Je me demande bien ce qu'il a pu découvrir. Voilà qui rend ma tâche encore plus urgente, poursuit-il sans plus se poser de questions. Ma chère enfant, c'est de vous dont j'ai besoin ! Si votre seigneur et maître avait été au logis, je l'aurais courtoisement prié de vous prêter à moi, mais les choses étant ce qu'elles sont... Vos services me seraient utiles pendant une heure ou deux. Acceptez-vous de m'accompagner ? C'est pour une bonne cause. Il nous faudra deux chevaux – un qui vous permettra de revenir ici, un pour moi qui me rends un peu plus loin – le genre de cheval assez solide pour porter deux personnes sans effort. Vous voudrez bien plaider ma cause et ne pas m'en vouloir si j'emprunte ce genre de monture ? Croyez-moi, il n'y a pas de temps à perdre.

— Les écuries de Hugh ont toujours été à votre disposition depuis que nous nous connaissons. Et je suis tout à fait prête à vous aider pour une affaire que vous jugez urgente. S'agit-il d'aller loin ?

— Pas très loin. Au-delà du pont de l'ouest, jusqu'à Frankwell. Mais je dois aussi vous demander de me prêter quelques vêtements, répondit Cadfael.

— Tout ce que vous voudrez, ensuite vous irez seller les chevaux. Jehan est aux écuries, dites-lui que je suis au courant. Vous m'expliquerez en chemin ce que cela signifie et en quoi je peux vous être utile.

Adam Heriet, sur le qui-vive, tressaillit et leva la tête quand la porte de sa prison s'ouvrit inopinément à cette heure de l'après-midi. Il se reprit aussitôt, le visage impassible, quand il vit qui entra. Avec l'habitude, il s'était préparé à toutes les questions auxquelles il avait eu à répondre jusqu'alors, mais cette visite annonçait du nouveau ou une menace. Le masque hardi, impénétrable, qu'avait si bien observé et décrit la femme du joaillier, lui était un atout. Il s'avança courtoisement vers ces deux seigneurs mais avec une politesse tout extérieure, et ses traits dépourvus d'expression indiquaient nettement qu'il ne se sentait en rien inférieur. La porte se referma derrière eux, sans cependant que tourne la clé. A quoi bon avec un garde sur le seuil ?

— Asseyez-vous, Adam. Nous avons manifesté quelque intérêt pour vos déplacements à Winchester à l'époque que vous savez, dit Hugh, non sans bienveillance. Voudriez-vous ajouter ou changer quoi que ce soit à ce que vous nous avez déjà déclaré ?

— Non, monsieur. Je vous ai rendu un compte exact de mes faits et gestes. Je n'ai rien d'autre à dire.

— Votre mémoire n'est peut-être pas sans défaut. Personne n'est infallible. Permettez-moi, à titre d'exemple, de vous rappeler une

boutique d'orfèvre dans la Grand-Rue, où vous avez vendu trois objets de valeur... qui ne vous appartenaient pas.

Le visage stoïque d'Adam resta de marbre, mais il regarda tour à tour ses visiteurs avec une brève lueur dans les yeux.

— Je n'ai jamais rien vendu à Winchester. Si quelqu'un prétend le contraire, c'est qu'on me confond avec quelqu'un d'autre.

— menteur ! s'écria Nicolas, fou de rage. Qui d'autre aurait pu avoir ces trois objets ? Un collier de pierres polies, un bracelet d'argent gravé – et ça !

L'anneau reposait au creux de sa main ; quand il le mit sous le nez d'Adam, les émaux brillèrent d'une lueur délicate ; ce petit chef-d'œuvre était si singulier qu'il n'aurait pu en exister un semblable. Si Adam avait connu la petite fille tout bébé, il avait eu largement le temps de se familiariser avec ce qu'elle possédait, bien avant ce voyage vers le sud. S'il disait le contraire, il mentirait effrontément, car nombreux étaient ceux qui pourraient en jurer.

Il ne nia pas, examina même la bague avec un air d'étonnement parfaitement imité.

— Mais c'est à Juliane ! s'exclama-t-il aussitôt. Où avez-vous trouvé ça ?

— Chez la femme du joaillier. Elle l'avait gardé pour elle et se rappelait parfaitement qui le lui avait apporté. Elle l'a décrit avec suffisamment de précision pour que la justice l'identifie sans mal et lui attribue votre nom. Oui, c'est à Juliane ! cria Nicolas d'une voix que la colère rendait rauque. Voilà ce que vous avez fait de ses bijoux, et elle ? Qu'avez-vous fait d'elle ?

— Je vous l'ai dit ! Je me suis séparé d'elle, sur son ordre, à un ou deux milles de Wherwell et je ne l'ai pas revue depuis.

— Que ce mensonge vous étrangle ! Vous l'avez tuée !

Hugh posa la main sur le bras de son jeune compagnon et frémit, comme un chien de chasse que l'on retient de force.

— Vous vous enfoncez dans vos mensonges, Adam, dit le shérif, ce qui n'arrange pas vos affaires. Voici un anneau dont vous reconnaissez qu'il a appartenu à votre maîtresse et qui, selon deux témoins, a été vendu il y a trois ans dans une boutique de Winchester par un homme dont la description vous va comme un gant...

— Je ne suis pas le seul homme de cet âge à qui elle s'appliquerait, protesta vigoureusement Adam. Qu'est-ce que j'ai de si singulier ? Cette femme ne m'a pas désigné moi, elle ne m'a pas vu...

— Mais elle vous reconnaîtra, Adam, soyez-en sûr. Nous lui demanderons de venir, avec son mari, pour qu'ils puissent vous identifier et vous accuser comme je vous accuse moi, dit fermement Hugh. Il s'est passé trop de choses pour qu'on puisse continuer à raconter des histoires de brigands ou à invoquer des coïncidences.

Nous en avons bien assez avec cet anneau et ces deux témoins pour vous accuser de vol et, pourquoi pas, de meurtre. Eh oui ! Sinon comment seriez-vous entré en possession de ces bijoux ? Et si vous n'avez pas conspiré pour la tuer, où est-elle à présent ? Elle n'a jamais mis les pieds à Wherwell, où on ne l'attendait même pas. Il n'y avait absolument aucun danger à la tuer, sa famille la croyait en sûreté dans un couvent où nul ne s'inquiéterait de ne pas la voir arriver puisqu'elle n'avait jamais averti de sa venue. Où est-elle, Adam ? Vivante, ou six pieds sous terre ?

— Je vous ai dit tout ce que je savais, riposta Adam, les dents serrées.

— Allons donc ! Vous savez bien ce que vous a donné l'orfèvre, et combien vous avez remis à votre tueur à gages, devant la boutique. Qui était-ce, Adam ? insista Hugh en baissant la voix. La femme vous a vu lui parler, le payer et filer discrètement dès que vous vous êtes rendu compte qu'elle vous observait depuis le pas de sa porte. Qui était-ce ?

— Je ne sais pas de qui vous parlez. Ce n'est pas moi qui suis allé là-bas, je vous le répète.

Son ton était toujours fermé mais un rien plus aigu, et son débit légèrement précipité. Il commençait à transpirer.

— La femme a décrit également votre complice. Jeune, une vingtaine d'années, mince, avec un capuchon tiré sur la tête. Dites-nous qui c'était, Adam, vous vous sentirez mieux après. Vous connaissez son nom ?

— Je n'ai jamais mis les pieds dans cette boutique. Si tout cela est vraiment arrivé, c'est arrivé à d'autres, pas à moi. Je n'y étais pas.

— Mais les bijoux de Julianne, si ! Il n'y a aucun doute. Et c'est quelqu'un qui vous ressemblait comme deux gouttes d'eau qui les a apportés. Quand la femme vous aura vu, je pourrai dire « apportés par vous ». Vous feriez mieux de parler, Adam. Ça vous évitera une enquête interminable. Décidez-vous à avouer, et finissez-en. Epargnez à cette femme un long voyage. Car c'est vous qu'elle désignera, mon ami. Dès qu'elle vous verra, elle dira : c'est lui.

— Je n'ai rien à dire. Je n'ai causé de tort à personne.

— Pourquoi avoir choisi cette boutique et pas une autre, Adam ?

— Je n'ai jamais été dans cette boutique. Je n'avais rien à vendre. Je n'y ai jamais été...

— L'anneau y était pourtant. Comment y a-t-il abouti ? Et avec le collier et le bracelet, par-dessus le marché ! Par hasard ? Il a bon dos, le hasard.

— J'ai quitté la demoiselle à un mille de Wherwell.

— Morte ?

— Quand nous nous sommes séparés, elle était en vie, je le jure !

— Vous avez dit au bijoutier auquel vous avez vendu ces pièces que la dame à qui elles avaient appartenu était morte. Pourquoi cela ?

— Je vous répète que ce n'était pas moi, je ne suis jamais allé dans cette boutique.

— Alors c'était quelqu'un d'autre ! Un étranger qui avait ces bijoux en sa possession, qui vous ressemblait comme un frère et qui savait, il l'a dit, que la dame était morte. Il ne s'agit plus de hasard, mais d'un miracle. Comment expliquez-vous tout cela ?

Le prisonnier avait laissé retomber sa tête contre le mur. Il avait le visage gris.

— Je n'ai jamais porté ma main sur elle. Je l'aimais !

— Cette bague ne lui appartenait pas ?

— Mais si ! Tout le monde vous le dira à Lai.

— Exactement, c'est bien le problème ! Ils n'y manqueront pas au tribunal, le moment venu. Mais vous seul pouvez expliquer comment ce bijou est arrivé en votre possession, oui, comment, si vous ne l'avez pas tuée ? Qui est l'homme que vous avez payé ?

— Il n'a jamais existé. Je n'étais pas là-bas. Ce n'était pas moi...

Le rythme s'était sérieusement accéléré et à présent les questions pleuvaient drues comme des flèches et s'avéraient tout aussi dangereuses, revenant inlassablement sur les mêmes points. Enfin l'homme commençait à se fatiguer. S'il devait céder, cela ne tarderait pas.

Ils étaient si concentrés, tendus à l'extrême comme les cordes d'une harpe qu'ils tressaillirent violemment quand on frappa à la porte de la cellule et que surgit un sergent, apportant visiblement des nouvelles sensationnelles.

— Excusez-moi, monsieur, mais on a pensé qu'il fallait vous informer sur-le-champ... On raconte en ville qu'un bateau a coulé aujourd'hui pendant la tempête. Il paraît que deux moines de l'abbaye se sont noyés dans la Severn et que le bateau de Madog a été écrasé par un arbre frappé par la foudre et qu'il est au fond de l'eau, en morceaux. On essaie de retrouver l'un des deux corps en amont...

Hugh sauta sur ses pieds, atterré.

— Le bateau de Madog ? Mais alors il doit s'agir de l'expédition dont Cadfael m'a parlé... Noyés. Vous êtes sûr ? Madog n'a encore jamais perdu de passager ou de marchandise.

— Eh, monsieur, que faire quand la foudre frappe ? L'arbre leur est tombé droit dessus. Quelqu'un à Frankwell a vu le coup de foudre. Le seigneur abbé n'est peut-être pas au courant, mais en ville on ne parle que de ça.

— J'arrive ! lança Hugh, puis il se tourna rapidement vers Nicolas. Je suis absolument désolé, Nicolas, que Dieu m'en soit témoin. Frère Humilis – Godfrid pour vous – voulait de toutes ses

forces revoir le manoir de Salton où il est né. Il est parti ce matin avec Madog et Fidelis, du moins il en avait l'intention. Venez avec moi ! On va essayer de savoir ce qu'il en est. Prions Dieu qu'on ait fait, comme à l'ordinaire, beaucoup de bruit pour rien... Madog nage mieux qu'un poisson. Allons voir ce qui s'est passé.

Nicolas s'était levé en même temps que lui, effaré, hésitant à comprendre.

— Mon seigneur ? D'accord, je viens... il faut que je sache !

Ils s'en allèrent, abandonnant leur prisonnier. La porte se referma aussitôt derrière eux et la clé tourna dans la serrure. Personne n'accorda un regard ou une pensée à Adam Heriet, qui se laissa lentement glisser sur son bat-flanc, la tête dans ses mains, complètement découragé, épuisé jusqu'au fond du cœur. Petit à petit, des larmes commencèrent à filtrer entre ses doigts et à tomber sur l'oreiller, mais il n'y avait personne pour le voir ni pour s'en étonner, ni pour essayer de comprendre.

Ils traversèrent la ville au galop, par des rues étonnamment sèches dans cette douce chaleur, si peu de temps après le déluge de l'après-midi. Il faisait encore grand jour et au soleil de l'après-midi, les toits, les murs, les routes fumaient, au point que les chevaux, traversaient une mer de vapeur impalpable. Nicolas et le shérif passèrent sans s'arrêter près du domicile de ce dernier. Ils n'y perdaient rien car Aline n'aurait pas été là pour les accueillir.

Partout sur leur passage, les gens sortaient de nouveau dans les rues, par groupes de deux ou trois, commentant les derniers événements. La nouvelle du drame n'avait pas tardé à se répandre dès qu'on l'avait chuchotée de bouche à oreille. Pour une fois il ne s'agissait pas d'une fausse alerte. A peine Nicolas et Hugh avaient-ils franchi la porte du levant et traversé le pont menant à l'abbaye qu'ils arrêtaient leurs montures à la vue d'une petite procession mélancolique qui défilait devant eux. Quatre hommes portaient un brancard improvisé, en l'occurrence la porte d'un apprentis prise dans la cour d'un quelconque habitant de Frankwell, et drapée de couvertures comme il convient pour transporter le corps d'une des victimes de la tempête. Une seulement, car la porte était étroite ; les quatre porteurs ne semblaient pas trouver leur charge trop lourde, et cependant, sous le drap qui le couvrait complètement, le cadavre avait l'air d'être celui d'un homme grand à l'ossature puissante.

Hugh et Nicolas suivirent le groupe avec révérence, comme de nombreux citoyens qui, eux, étaient à pied, donnant à la scène des allures de cortège funéraire. Nicolas fixait intensément le corps silencieux et immobile, si grand et pourtant si léger, vieilli bien avant l'âge ; il ne pouvait s'agir que de Godfrid Marescot qui, blessé dans sa

chair, infirme, abandonnait enfin sa dépouille pour devenir un pur esprit. Son ancien compagnon regardait la procession comme à travers la brume, essayant impatiemment de s'essuyer les yeux.

— C'est Madog, celui qui marche en tête ?

Hugh se borna à hocher affirmativement la tête.

Il constatait que Madog avait recruté des amis du faubourg en partie gallois, car lui était gallois à part entière, pour l'aider à ramener le mort chez lui. Il dirigeait ses assistants comme il convenait, le visage douloureux, très digne.

— Et l'autre ? Fidelis ? demanda Nicolas, se rappelant l'être presque sans visage qui se retirait toujours dans l'ombre, toujours prêt à rendre service.

Il se reprocha de pleurer Godfrid sans presque penser à celui qui s'était fait le serviteur volontaire de Godfrid l'aristocrate.

Hugh esquissa un vague signe. Il y avait un seul cadavre.

Ils avaient franchi le pont et se dirigeaient vers la Première Enceinte entre la Gaye à main gauche et le moulin et son étang à main droite, s'approchant donc du portail de l'abbaye. Puis les brancardiers prirent à droite, passèrent sous la voûte et débouchèrent dans la grande cour où une assemblée silencieuse s'était solennellement réunie pour les attendre. Ils déposèrent le corps et restèrent immobiles, sans souffler mot.

La nouvelle était parvenue à l'abbaye alors que les moines sortaient de vêpres. Tous, abbé, prieur, obédienciers, moines et novices, consternés, avaient formé un cercle, brutalement confrontés à la contemplation de la mort. Les citadins qui avaient suivi la procession jusqu'au bout s'arrêtèrent près de la porte, un peu à l'écart, observant un silence plein de respect.

Madog s'approcha de l'abbé, avec la simplicité d'un bon Gallois, pour qui il n'y a pas d'êtres supérieurs et raconta simplement ce qui s'était passé. D'un geste d'absolution, Radulphe reconnut la volonté de Dieu et l'impuissance des hommes et resta un long moment face au corps avant de se pencher et de lui découvrir le visage.

En mourant Humilis avait tout perdu sauf son âge véritable. La mort ne pouvait pas lui rendre sa jeunesse d'antan, mais elle lui avait enlevé les rides profondes qui le marquaient et les traces de ses souffrances. Depuis le coin du cloître, Hugh et Nicolas aperçurent brièvement les traits de leur ami qui avait retrouvé un calme et une sérénité surhumains avant que Radulphe ne le recouvrît à nouveau ; puis il bénit la bière et les porteurs et, d'un signe, ordonna à ses obédienciers de se charger du corps et de l'emporter dans la chapelle mortuaire.

Ce fut seulement au moment où frère Edmond, se rappelant les secrets que ces deux moines avaient partagés et conscient de l'absence

de Fidelis, se tourna pour chercher l'être qui n'ignorait rien des infirmités d'Humilis et qu'il ne le trouva pas, que Hugh se rendit compte que l'indispensable Cadfael n'assistait pas à cette réunion. Lui qui aurait dû spécialement être prêt à s'occuper de tout ce qui concernait Humilis n'était pas là, c'était incroyable ! Cet abandon produisit sur Hugh une impression pénible et puis il commença à comprendre. Il se pouvait, après tout, qu'un mort eût une tâche urgente à terminer ailleurs, plus importante pour lui que l'ultime hommage qu'on allait rendre à sa dépouille mortelle.

Les marques de respect et les condoléances s'adressèrent pour finir à l'abbé Radulphe à qui on promit de rechercher en aval le corps de Fidelis aussi longtemps qu'il y aurait le moindre espoir de le retrouver, puis Hugh et Nicolas regagnèrent la ville au pas. Le crépuscule descendait doucement, le ciel était clair, limpide, innocent de tout mal, et dans l'air flottait une agréable fraîcheur. Aline attendait pour servir le repas du soir et elle accueillit les deux hommes aussi gracieusement que si Hugh avait été seul. Et si un cheval manquait encore aux écuries, Hugh ne chercha pas à éclaircir le mystère : les chevaux, c'était l'affaire des palefreniers. Pour sa part, il se consacra à Nicolas.

— Il faut rester avec nous jusqu'à l'enterrement, dit-il au souper. J'enverrai un mot à Cruce, il voudra certainement rendre hommage à celui qui a failli devenir son beau-frère, et il a le droit de savoir où nous en sommes à présent avec Heriet.

En entendant cette remarque, Aline dressa l'oreille et intervint :

— Et si tu me mettais au courant ? Il s'est passé tant de choses aujourd'hui qu'il semble que j'en ai raté la moitié. Nicolas a bien dit qu'il avait de mauvaises nouvelles et que malgré cette pluie battante, il n'avait pas le temps de m'en dire plus. Que s'est-il passé ?

Ensemble, ils entreprirent de tout lui raconter depuis les recherches tenaces menées à Winchester jusqu'au moment où, apprenant ce qui était arrivé à Madog, ils avaient interrompu l'interrogatoire d'Adam pour aller voir si la rumeur était fondée. Aline écouta avec un léger froncement des sourcils.

— Il est arrivé en criant que deux moines de l'abbaye étaient morts noyés dans la rivière. Il a dit qui c'était ? Là, dans la cellule ? Devant le prisonnier ?

— Non, je crois que c'est moi qui l'ai dit, rectifia Hugh. Cela tombait bien pour Heriet, à mon avis il était au bout du rouleau. Maintenant il peut souffler en attendant qu'on recommence mais je pense que ce répit ne lui profitera guère.

Aline abandonna le sujet jusqu'au moment où Nicolas, qui avait du sommeil en retard à cause de sa longue chevauchée et de cette

journée éprouvante, partit se coucher. Quand il fut sorti, elle posa la broderie à laquelle elle travaillait et alla s'asseoir près de Hugh, sur les coussins du banc situé près de la cheminée vide ; puis elle lui passa tendrement un bras autour du cou.

— Hugh, mon chéri, il y a quelque chose qu'il faut que je te dise et que Nicolas ne doit pas entendre, du moins pour le moment, pas avant que le calme ne soit complètement revenu. Il serait même préférable qu'il n'en sache jamais rien, mais peut-être finira-t-il par en deviner une partie. Voilà, nous avons besoin de toi.

— Nous ? Qui, nous ? demanda Hugh, pas surpris outre mesure, se tournant pour la prendre par la taille et l'attirer vers lui.

— Cadfael et moi. Qui d'autre ?

— Je m'en doutais un peu, murmura Hugh avec un soupir et un sourire. Je me demandais pourquoi il avait tout abandonné quand cette affaire, qu'il a lui-même contribué à échafauder, s'est si mal finie.

— Mais il n'a rien abandonné, il est sur le point de la résoudre en ce moment même. Et si tu entends quelqu'un dans les écuries, d'ici un moment, inutile de t'inquiéter, il s'agira simplement de Cadfael qui te ramène ton cheval. Tu sais qu'on peut avoir toute confiance en lui pour ça : il s'occupe toujours de son cheval avant de penser à lui.

— Tu dois avoir une longue histoire à me raconter, soupira Hugh. Il vaudrait mieux qu'elle soit intéressante.

Les cheveux blonds d'Aline lui caressaient agréablement la joue. Il se tourna pour lui effleurer les lèvres d'une caresse brève et douce.

— Oh ! je te garantis qu'elle l'est ! Comme toutes les questions de vie ou de mort. Tu vas voir ! Et puisque tu as laissé échapper devant ce pauvre Adam Heriet que deux moines se sont noyés, si j'étais toi, j'irais le voir demain matin à la première heure pour lui dire qu'il n'a pas à s'inquiéter, que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être.

— Alors dis-moi ce qu'elles sont en réalité.

Elle se nicha confortablement au creux de ses bras et d'une voix grave le mit au courant.

Pendant plus de deux jours, on chercha sans relâche le corps de frère Fidelis le long des deux berges du fleuve, partout où le flot avait coutume de rendre ce qu'il avait emporté ; mais on ne trouva qu'une de ses sandales que le courant lui avait arrachée et rejetée sur un banc de sable près d'Atcham. La plupart des corps engloutis par la Severn finissent tôt ou tard par remonter à la surface. Mais pas celui-là. Nul ne revit jamais frère Fidelis, ni à Shrewsbury ni ailleurs.

CHAPITRE QUATORZE

L'enterrement de frère Humilis attira à l'hôtellerie de l'abbaye des représentants de la petite noblesse de tout le comté et de la plupart des maisons bénédictines de la région. Le shérif et le prévôt de la ville ne manqueraient pas de s'y rendre ainsi que de nombreux marchands et notables surtout à cause des circonstances dramatiques voire tragiques de cette mort, car en fait ils n'avaient guère eu le temps de connaître vraiment le défunt pendant son bref séjour parmi eux. La plupart ne l'avaient jamais vu, mais en avaient ouï dire avant qu'il ne prît l'habit ; et ils se sentaient quelques droits sur lui, qui était né et mort ici. Ce serait une grande cérémonie, comme il convenait à qui reçoit l'honneur insigne d'être enterré dans l'église même.

Reginald Cruce arriva de Lai avec un jour d'avance, très courroucé à l'idée du rapport que lui ferait Nicolas, se promettant de tirer une vengeance exemplaire du misérable qui avait osé porter la main sur un membre de la famille Cruce. Heureusement, le coupable était déjà en prison et son crime indubitable, malgré l'attente qu'imposaient le procès et les formalités juridiques. Hugh se garda d'ébranler la satisfaction du justicier.

Reginald prit l'anneau dans sa grande main et en étudia avec intérêt le dessin compliqué.

— Je m'en souviens très bien, mais je m'étonne qu'un tel objet suffise à causer la perte de notre homme. Je me rappelle qu'elle avait une autre bague à laquelle elle était encore plus attachée, peut-être parce qu'elle l'avait eue quand elle était petite. Marescot la lui avait envoyée après la signature du contrat de mariage. C'était un bijou ancien et qui se transmettait d'épouse en épouse dans sa famille. Elle l'avait accroché à une chaîne qu'elle portait au cou car il était trop grand pour elle. Je suis sûr que jamais elle ne l'aurait laissé derrière elle.

— Celui-ci figure sur la liste des objets qu'elle avait emportés, dit Nicolas récupérant l'anneau, j'ai promis à la femme de l'orfèvre de Winchester de le lui rendre.

— Vous parlez de la liste de ce qu'elle apportait en dot. Elle a

probablement tenu à conserver l'anneau de Marescot. Il était en or et représentait un serpent aux yeux rouges qui se lovait deux fois autour du doigt, avec une patine très douce. Je me demande ce qu'il est devenu. Il n'y a plus de Marescot dans cette branche pour l'offrir à son épouse.

En effet, songea Nicolas, et plus de Juliane non plus. Cette double perte, si douloureuse, rien ne la compenserait, pas même une vengeance qui semblait désormais assurée. Il se souvint à ce moment de ce que lui avait dit la femme du joaillier et songea que s'il avait plus d'argent que l'impératrice et le roi réunis, cette fortune ne suffirait pas à payer le bonheur disparu.

Frère Cadfael s'était conduit avec beaucoup de discrétion et de prudence ces derniers jours, respectant l'horaire à la lettre, rendant tous les services possibles, essayant, il n'en était pas plus fier pour ça, de mériter de réussir et ne pas encourir de désapprobation que le ciel pourrait lui témoigner. Il était sûr que ce qu'il comptait faire était non seulement bon mais absolument essentiel pour l'abbaye, l'Eglise et la tranquillité d'esprit de tous ceux qui devraient continuer à vivre maintenant que Humilis était délivré de ses infirmités et en sécurité pour l'éternité. Quant au stratagème auquel il avait eu recours, il n'était pas sûr, mais pas sûr du tout, qu'il fût exempt de tout reproche. Les hommes toutefois, et les femmes aussi, sont bien obligés de se servir de ce qu'ils ont sous la main.

Le jour de l'enterrement, il se leva tôt pour avoir le temps de prier pour lui-même, de tout son cœur, avant prime. Beaucoup de choses dépendaient de cette journée, il avait donc de bonnes raisons d'être inquiet et de se tourner vers sainte Winifred pour obtenir son aide, son indulgence et son absolution. Elle lui avait déjà pardonné jadis lorsqu'il s'était conduit d'une manière plus que discutable pour une excellente cause et lui avait montré de la bonté là où des saints plus sévères l'auraient boudé.

Mais ce matin-là, il n'était pas le seul suppliant. Quelqu'un était allongé, presque prostré sur les trois marches menant à l'autel. Son corps et ses membres contractés, ses mains jointes, crispées sur la plus haute marche, révélaient clairement un être qui avait au moins autant que lui besoin du ciel. Cadfael se retira silencieusement dans l'ombre et attendit ; après un long moment, le suppliant, apparemment plein d'angoisse, revint sur terre, lentement, péniblement, comme un infirme et se releva avant de filer sans bruit vers la porte sud et le cloître. Très surpris, Cadfael se demanda pourquoi frère Urien se tourmentait ainsi, tout seul dans le petit matin. Il se dit qu'il ne lui avait peut-être jamais prêté suffisamment attention. Il n'était d'ailleurs pas le seul : nul ne lui parlait, ni ne montrait la moindre sympathie à quelqu'un qui avait choisi de garder ses distances.

Cadfael se mit à prier. Il avait agi au mieux, du moins le croyait-il. Il avait trouvé des assistants dévoués et subtils ; il ne pouvait maintenant que confier toute l'affaire aux bras protecteurs et sûrs de sainte Winifred sa compatriote, lui rappeler qu'ils étaient tous deux gallois, vaguement cousins... et la laisser se débrouiller.

Au début d'une belle journée ensoleillée, on conduisit cérémonieusement frère Humilis, Godfrid Marescot, comme il se nommait dans le siècle, à sa dernière demeure – avec tous les honneurs qui lui étaient dus – pour l'enterrer dans le transept de l'abbatiale.

Cadfael chercha vainement quelqu'un de bien précis qu'il ne trouva pas, mais comme il avait tout confié à Winifred, il quitta l'église assez serein. Et quand les moines sortirent dans la cour avec l'abbé Radulphe à leur tête, la personne était là, nette, précise et toujours aussi jolie. Elle attendait près de la loge pour se joindre à la procession, comme un chevalier solitaire qui s'avance, impavide, à la rencontre de l'ennemi. Elle avait le don d'arriver à point nommé et elle s'était entourée de toute une légion de témoins. La révélation serait publique autant que merveilleuse.

Dans sa jeunesse, sœur Magdeleine, du petit couvent bénédictin du gué de Godric, situé à quelques milles de la frontière galloise[5], avait été aussi belle que mondaine ; maîtresse d'un baron par choix délibéré, elle ne l'avait jamais trompé. Elle s'était montrée alors aussi fidèle à cet homme qu'elle l'était aujourd'hui à sa vocation nouvelle. Et si, pour l'occasion, elle s'était fait escorter par une petite troupe de gens venus des forêts de l'Ouest[6], elle leur avait demandé ensuite de se retirer discrètement de façon à occuper seule le terrain.

Toute rose, potelée, vive, l'œil brillant, elle avait une cinquantaine d'années. L'austérité de sa guimpe et son habit noir tempéraient ce qui restait de sa beauté d'antan et lui donnaient un air familier et rassurant pour qui ne remarquait pas les fossettes irrésistibles de ses joues, évoquant le plongeon d'un poisson d'or dans l'eau d'une rivière qui reprenait tout aussitôt sa sérénité ensoleillée. Cadfael connaissait sœur Magdeleine depuis quelques années et avait eu plus d'une fois recours à son jugement dans des situations délicates. Il avait en elle une confiance absolue.

Elle s'avança dignement vers l'abbé, jeta un regard latéral et se déplaça de quelques pas vers Hugh, réussissant à arrêter du même coup l'autorité ecclésiastique et le bras séculier. Tous ceux qui étaient encore présents, moines et laïcs, sortaient lentement de l'église et demeuraient à distance respectueuse pour permettre aux nobles de se retirer sans encombre.

— Je vous prie de m'excuser, messeigneurs, dit sœur Magdeleine

avec une révérence, s'adressant à la fois à l'Eglise et à la justice, d'être venue si tard mais les pluies de ces derniers jours ont inondé une partie de la route et je me suis laissé surprendre par le temps. *Mea culpa* ! Je prierai pour nos frères en privé et j'espère assister à l'office qu'on célébrera pour eux ici même, afin qu'ils me pardonnent mon retard.

— De toute manière, ma sœur, vous êtes la bienvenue, répondit l'abbé. Vous devriez peut-être rester un ou deux jours parmi nous, en attendant que les routes soient de nouveau praticables. Et puisque vous êtes là, je vous retiens à dîner.

— Merci infiniment, mon père. Etant arrivée bonne dernière, je ne me serais pas permise de vous déranger en un moment pareil si je n'avais pas dû remettre une lettre au seigneur shérif.

Elle se tourna et dévisagea Hugh très gravement, serrant dans sa main gauche un rouleau de parchemin scellé.

— Laissez-moi vous expliquer comment cette missive nous est parvenue au gué de Godric. Mère Mariana reçoit régulièrement du courrier de notre maison mère de Polesworth. On avait joint celle-ci au dernier envoi que nous avons reçu hier ; elle émanait d'une dame qui s'est arrêtée en compagnie d'autres voyageurs pour se reposer des fatigues du trajet. Ce message était adressé au shérif du Shropshire et scellé du sceau de Polesworth. Craignant que ce ne fût important, j'ai profité de ma venue pour vous l'apporter. Avec votre permission, père.

Impossible de savoir comment elle s'y prenait, mais elle savait si bien tenir les gens en haleine qu'ils ne se seraient éloignés pour rien au monde de peur de manquer quelque chose d'extraordinaire. Personne ne s'était esquivé, nul n'avait entamé de conversation, seuls se déplaçaient dans la cour ceux qui se dirigeaient vers leur groupe ou s'arrangeaient pour mieux la voir ou l'écouter. On entendit simplement quelques froissements d'étoffe et quelques spectateurs remuer les pieds quand Hugh prit le parchemin. Le sceau était forcément intact puisque c'était également celui de la maison du gué de Godric.

— Si vous permettez, mon père, cette lettre risque d'être urgente, dit-il.

Hugh rompit le sceau et déroula la missive. Il la lut avec beaucoup d'attention, les sourcils froncés. Chacun, dans la grande cour, retenait son souffle. Après tout ce qui s'était passé, il y avait de la tension dans l'air.

— Ceci ne me concerne pas exclusivement, père, déclara Hugh relevant brusquement la tête. D'autres ici y sont intéressés au premier chef et doivent impérativement être informés de la teneur de ce message. C'est extraordinaire et d'une importance telle que j'aurais dû le faire proclamer par le crieur public. Si vous m'y autorisez, je vais

m'en charger incontinent, devant toute cette assemblée.

Il n'eut aucun besoin d'élever la voix quand il commença à lire d'une voix claire, chacun n'ayant d'oreilles que pour lui :

Seigneur Shérif,

Il m'est revenu, ce qui me navre, que dans mon propre comté on me croit morte, assassinée par un voleur. C'est pourquoi je m'empresse de vous envoyer un témoin qui pourra vous confirmer qu'il ne m'est rien arrivé de tout cela, que je suis vivante et en bonne santé, logée depuis peu chez les bénédictines de Polesworth qui m'ont offert l'hospitalité. Je regrette vivement que la vie et l'honneur de certaines personnes qui me sont chères de surcroît, qui ont été mes amis et serviteurs fidèles, aient pu à tort courir le moindre risque par ma faute. J'espère que l'on ne me tiendra pas rigueur d'avoir causé ainsi tant d'inquiétude, mais j'ignorais ce que leur coûtait mon silence et je me propose de les dédommager.

Pour ce qui est de la vie que j'ai menée jusqu'à présent, je reconnais humblement en être venue à douter de ma vocation de nonne avant d'avoir atteint le but que je m'étais fixé. J'ai donc mené une existence retirée et charitable sans toutefois prononcer mes vœux. Au prieuré de Sopwell, près de Saint Alban, une femme dévote peut s'astreindre à la vertu et se consacrer aux œuvres charitables sans aller jusqu'à prendre le voile. Ayant appris ce jour que l'on me recherche, me croyant morte, je désire me montrer à ceux qui me connaissaient de façon à n'infliger ni tort ni souffrance à personne.

Je vous supplie, monseigneur, d'en informer mon bon frère ainsi que toute ma famille et d'envoyer un homme de confiance pour me ramener sans danger à Shrewsbury.

Je reste, Monseigneur, votre débitrice et vous assure toute ma reconnaissance.

Juliane Cruce

Longtemps avant que le shérif eût terminé sa lecture, les auditeurs avaient commencé à s'agiter, à murmurer. Un grand frisson se propagea dans leurs rangs, comme un coup de vent soudain qui se mua en un énorme bourdonnement, puis soudain Reginald Cruce, muet de stupéfaction jusqu'alors, poussa un grand cri où la surprise le disputait à la joie :

— Ma sœur vivante ? Elle est en vie ! Seigneur, grand Dieu ! Nous nous étions complètement fourvoyés.

— Vivante, répéta Nicolas, ébahi. Juliane est vivante et en bonne santé...

Le murmure se changea en un chœur vibrant d'émerveillement

et d'excitation, au-dessus duquel éclata la voix exultante de l'abbé :

— Les grâces de Dieu sont infinies. Dans l'ombre de la mort, il nous montre sa miraculeuse bonté.

— Nous avons été injustes envers un honnête homme ! s'écria Reginald, aussi véhément dans ses remords que lorsqu'il avait accusé Heriet. Il lui a bien été aussi fidèle qu'il le prétendait ! Je comprends tout maintenant – les objets qu'il a vendus, il les a vendus pour elle, c'est évident. Elle ne possédait que ça au monde, elle avait le droit d'en disposer à sa guise.

— Je la ramènerai moi-même de Polesworth avec vous, décida Hugh. Quant à Adam Heriet, on va le sortir de prison et il nous accompagnera. On lui doit bien ça !

En un instant l'enterrement de frère Humilis était éclipsé par la résurrection de Juliane Cruce, le deuil s'était changé en fête, on passait du vendredi saint au jour de Pâques.

— Une vie nous est prise, une autre nous est rendue, conclut l'abbé. Voilà qui rétablit l'équilibre, et nous invite à ne redouter ni la vie ni la mort.

Frère Rhunn sortit du réfectoire, étrangement partagé entre le plaisir et la tristesse ; c'est dans cet état d'esprit qu'il se dirigea vers les jardins calmes et solitaires de l'abbaye, le long de la Gaye. A cette heure et en cette saison, il ne croiserait personne s'il traversait le potager et les champs pour se rendre jusqu'à l'extrémité des terres de l'abbaye. Il s'arrêta là, contemplant immobile l'eau où Fidelis avait disparu.

Le fleuve était toujours gonflé et sombre, bien que son niveau eût légèrement baissé. Pourtant sur l'autre rive, au loin, le flot peu profond, couleur d'argent, glissait calmement sur les hauts-fonds. Rhunn évoqua son ami emporté sous la surface glauque et perdu à jamais. Ce matin, une femme supposée morte avait resurgi en ce monde, il y avait lieu de s'en réjouir mais cela ne compensait pas le chagrin qu'il éprouvait pour la mort de Fidelis, cette douleur intense qu'il n'avait confiée à personne, pas plus qu'il ne bronchait quand les autres trouvaient les mots qui lui échappaient pour exprimer sa douleur.

Il franchit la limite des terres de l'abbaye et marcha un peu à travers les arbres afin de contempler la rivière jusqu'à l'horizon. Puis il s'arrêta net et recula d'un pas, se rendant compte qu'il y avait là quelqu'un d'autre, d'encore plus malheureux que lui. Frère Urien était assis dans l'herbe boueuse, les genoux sous le menton, fixant les tourbillons qui s'enroulaient avant de filer rapidement devant lui. Plus loin en aval, tel un miroir mat, l'eau reflétait les prairies submergées par deux nuits de pluie. Le ciel bleu pâle s'y mirait ainsi que la course

rapide des nuages. Par contraste, la violence démoniaque des eaux évoquait une force vive, méchante où s'engloutissaient les hommes.

Rhunn avait eu beau s'avancer dans un silence total, Urien se rendit compte de sa présence et se retourna, les yeux creux, hostile, sur la défensive.

— Toi aussi ? dit-il d'une voix sans timbre. Pourquoi toi ? C'est moi qui ai causé la perte de Fidelis.

— Tu es fou ! Bien sûr que non ! protesta Rhunn, sortant des taillis pour venir le rejoindre. Tu n'as pas le droit de dire ou de penser une chose pareille.

— Tu le sais pourtant, petit malin, inutile de le nier. Tu le sais même si bien que tu t'en es donné du mal pour me barrer la route, poursuivit Urien d'un ton morne. J'ai menacé Fidelis, je ne lui ai laissé aucune chance. Si j'en avais le courage, j'irais le rejoindre au fond de la rivière, seulement je n'ai pas le courage.

Rhunn s'assit près de lui dans l'herbe, à quelque distance toutefois et examina attentivement le visage sombre aux traits tirés.

— Tu n'as pas fermé l'œil, constata-t-il doucement.

— Comment veux-tu que je dorme, avec ce que j'ai sur la conscience ? Non, je n'ai ni dormi, ni mangé, mais ça prend du temps de mourir de faim. On peut se contenter d'eau pendant plusieurs semaines. Et je ne suis pas plus patient que courageux. Il ne me reste plus qu'une issue : la confession. Oh ! pas pour recevoir l'absolution, non, mais mon juste châtiment ! Je suis venu ici pour m'y préparer. Il vaudrait mieux que j'y aille et qu'on en finisse.

— Pas question ! s'écria Rhunn avec une soudaine autorité. Tu n'as pas le droit d'agir ainsi.

Il ignorait lui-même au juste pourquoi le problème était grave, mais il y avait quelque chose qui le travaillait, une vérité enfouie en lui qu'il ne parvenait à saisir que par instants, comme par intuition. Quand il essayait d'y réfléchir consciemment, elle lui échappait. La vie et la mort étaient les deux faces du même mystère. Une vie nous est prise, une autre nous est rendue, cela rétablit l'équilibre, selon les propres paroles de l'abbé. Un mort, une résurrection presque au même moment...

Brusquement il comprit. Une lumière éclatante lui ouvrit les yeux. Il se sentit de nouveau le cœur léger. Rétabli, certes, l'équilibre l'était. Il resta stupéfait, si ému par cette révélation que tous ses sens se concentrèrent sur elle, comme quand on a froid aux mains et qu'on est heureux de les approcher d'un bon feu. Il entendait à peine Urien poursuivre sa litanie sauvage :

— Je n'ai pas le choix ! Je n'ai plus la force de supporter ce poids tout seul !

Rhunn se retourna et reprit contact avec la réalité.

— Qui te parle d'être seul ? dit-il ; je suis là. Tu n'es pas seul. Tu peux me dire tout ce que tu veux, mais à personne d'autre. Même le secret du confessionnal, ce serait encore trop. Si tu t'y précipitais, oui, tu aurais détruit Fidelis, ce qu'il était, ce qu'il a fait, tu réduirais tout en cendres. Tout serait perdu, sali, le scandale jetterait une ombre sur chacun de nous, sur l'ordre, et pire encore, sur sa mémoire... Tu vois la force de l'habitude ! se reprit-il en souriant. Je sais à présent ce que tu pourrais dire et que tu dois à tout prix garder. En souvenir de lui. Je suis sûr que c'est maintenant aussi clair pour toi que pour moi. Tu as fait assez de dégâts. Supporte ton lot sans plus te plaindre que Fidelis.

Le visage buté d'Urien trembla et fondit soudain comme neige au soleil. Il crispa ses poings sur ses yeux et s'inclina dans l'herbe haute, en proie à une violente crise de sanglots secs et silencieux. Rhunn se pencha sans crainte pour entourer les épaules frémissantes. Urien poussa alors un long gémissement étouffé qui ne tarda pas à s'apaiser, le laissant immobile, épuisé. Jadis c'était Urien qui avait porté la main sur Rhunn et celui-ci l'avait toisé calmement, lui causant une honte et une rage inexprimables. A présent, c'était Rhunn qui posait le bras sur lui le temps qu'il fallut pour dissiper honte et rage et pour qu'il fût purifié.

— Garde le secret. Tu le lui dois si tu l'as aimé.

— Oui, balbutia Urien.

— Pour lui... dit Rhunn, qui rétablit la vérité avec un sourire, et pour elle !

— Oui, oui, jusqu'à ma mort. Reste avec moi !

— Je suis là. Quand nous partirons, nous partirons ensemble. Qui sait ? le mal causé n'est peut-être pas irréparable.

— Les morts peuvent-ils revenir à la vie ? demanda Urien d'un ton amer.

— S'il plaît à Dieu ! répliqua Rhunn qui avait d'excellentes raisons de croire aux miracles.

Juliane Cruce arriva à l'abbaye juste à temps pour assister à la messe célébrée pour le repos de l'âme de frère Humilis et de frère Fidelis, qui s'étaient tous les deux noyés pendant la grande tempête. C'était le surlendemain de l'enterrement d'Humilis. La journée s'annonçait agréable et fraîche, le ciel était d'un bleu aussi doux que le vert de l'herbe et l'éclat de l'été avait reparu pour un moment. A cette heure, il n'y avait pas un seul habitant de Shrewsbury qui n'ait pas entendu l'histoire de la femme qui avait reparue d'entre les morts et tous étaient curieux d'assister à son retour. Un monde fou se pressait dans la grande cour pour la voir arriver, son frère à ses côtés, accompagné de Beringar et d'Adam Heriet. Après avoir franchi le

portail, ils mirent pied à terre et on emmena les chevaux. Reginald prit sa sœur par la main et l'amena jusqu'au seuil de l'église entre deux haies de curieux.

Cadfael voyait se rapprocher ce moment avec une certaine appréhension ; il s'était placé à côté de Nicolas Harnage, prêt à le tirer par la manche au cas où la stupeur provoquerait chez le jeune homme un excès d'émotion. Il aurait été préférable de lui expliquer la situation avant, ce qui aurait évité tout risque, mais d'autre part, mieux valait que le jeune homme tombât des nues. S'il lui était permis d'oublier un instant le redoutable rival maintenant disparu, ainsi qu'un dévouement dont on connaissait peu d'exemples et qui avait laissé une marque indélébile, il serait mieux armé pour parvenir à ses fins. S'il venait à elle en toute innocence, sa position serait plus forte du fait de la confiance et de l'amitié que lui avait accordées Godfrid Marescot ainsi que de l'intérêt qu'il avait amplement témoigné pour la jeune fille. S'il la reconnaissait et comprenait en un éclair tout ce qui s'était passé, il risquait d'être complètement découragé et de ne jamais oser l'approcher. Qui pourrait marcher sur les traces d'Humilis sans pâtir de la comparaison ? Certes, peut-être tenterait-il quand même sa chance. Il avait de la branche, ce garçon, se dit Cadfael, pas rassuré pour autant et prêt à intervenir.

Elle traversa la foule au bras de son frère. Sans doute n'était-elle pas d'une beauté extraordinaire, c'était simplement une grande jeune fille vêtue d'un manteau et d'une robe sombres dont le visage ovale et grave s'offrait aux regards, strictement encadré d'une guimpe blanche et d'une coiffe bleu nuit. A elles deux, sœur Magdeleine et Aline avaient fait du bon travail. Cette période de deuil interdisait des couleurs vives, mais Aline avait soigneusement évité tout ce qui pouvait rappeler le noir de l'habit monacal. Elle et Juliane avaient un peu la même silhouette mince et la même taille, la robe lui allait donc bien. Il faudrait un moment pour que la tonsure disparaisse, mais en dissimulant le cercle de ses cheveux châains et une partie de son grand front, on avait beaucoup changé la forme de son visage sérieux. Elle avait foncé ses sourcils, ce qui modifiait l'éclat de ses yeux gris clair pareils à des iris. Elle leva la tête et passa lentement devant des hommes qui avaient côtoyé frère Fidelis pendant plusieurs semaines et qui ne virent que Juliane Cruce, une nouvelle venue à l'abbaye de Shrewsbury, une miraculée surgie du monde extérieur, intéressante certes, mais qu'on ne tarderait pas à oublier.

Nicolas la regarda s'approcher et le simple fait de la savoir vivante, rien de plus, lui inspira une gratitude profonde, rayonnante. Il n'y avait peut-être pas de place pour lui dans cette jeune vie, mais au moins celle qu'il avait crue morte, victime d'un crime atroce, se trouvait en ces lieux où tout semblait pur. Libre à lui de lui demander

sa main, mais pas pour le moment. Il fallait d'abord qu'elle eût le temps de le connaître, car pour l'instant elle ne savait rien de lui et il n'avait aucun droit sur elle, à moins peut-être que Hugh ne lui ait parlé du rôle qu'il avait joué pour la retrouver. Et même cette recherche obstinée ne lui conférait pas de privilège. Il lui faudrait la mériter.

Mais quand elle arriva à sa hauteur, elle tourna la tête et le fixa droit dans les yeux. Juste un moment, mais cela suffit.

Cadfael le vit sursauter, frémir, ouvrir la bouche ; peut-être l'ayant identifiée allait-il pousser un cri. Mais non, il n'émit aucun son. Cadfael qui l'avait empoigné par le bras le lâcha aussitôt, c'était inutile. Nicolas tourna vers lui un visage stupéfait, lumineux, émerveillé.

— Ne vous inquiétez pas ! C'est moi maintenant qui jouerai le muet, murmura-t-il rapidement.

Cadfael songea, approbateur, qu'un esprit aussi vif ne se laisserait pas facilement démonter par les difficultés. Et la jeune fille avait à peine vingt-trois ans. Ils avaient tout le temps. En outre, si une femme s'était dévouée à un homme hors du commun, rien ne l'empêcherait de reconnaître la valeur d'un autre, au contraire. Il se demanda ce qu'Humilis lui avait dit le dernier jour à Salton. Avait-il su à qui il avait affaire ? Cadfael l'espérait bien. Il n'avait pu manquer d'identifier la croix et les chandeliers après que Hugh les lui eut décrits ; il était hors de doute qu'elle les avait emportés à Hyde et qu'ils avaient dû partir en fumée avec l'abbaye. Mais, songea-t-il, le défunt avait sûrement nourri des doutes au sujet du jeune moine, craignant que celui-ci n'ait été mêlé à la mort de Juliane, tout en l'admirant... Mais pour finir, la lumière n'avait pas manqué de se manifester et il avait deviné la vérité.

Dans la stalle qu'il avait choisie près de frère Urien, Rhunn se pencha et pria son voisin de bien regarder la dame :

— C'est elle qui aurait dû épouser frère Humilis.

Urien regarda, mais distraitement, ne voyant que ce qu'il s'attendait à voir. Il secoua la tête.

— Tu la connais, insista Rhunn. Regarde-la encore !

Il obéit et la reconnut. Le poids de sa culpabilité, de son chagrin et de son repentir s'envola comme une alouette qui prend son essor. Il s'arrêta de chanter car il avait la gorge serrée. Il resta partagé entre la compréhension et l'émerveillement, héritier du silence de Fidelis.

Juliane sortit de l'église dans la douce lumière du soleil. Son visage portait encore des traces de dépaysement, de deuil et d'acceptation. L'observant depuis l'ombre du cloître, Nicolas renonça à toute idée de l'aborder de suite. Maintenant qu'il comprenait enfin à

quel point elle s'était montrée admirable, il devenait impossible de lui offrir un mariage ordinaire ou un amour banal. Il lui faudrait s'armer de patience. Mais il pouvait guetter l'instant propice, demeurer en contact avec le frère de Juliane, se rapprocher d'elle avec d'innombrables précautions, et ne lui ouvrir son cœur que quand elle-même aurait retrouvé la paix de l'âme.

Elle s'était arrêtée, regardant autour d'elle, lâchant la main de son frère, comme si elle cherchait quelqu'un à qui elle devait un mot d'explication. Un sourire très pâle flottait sur ses lèvres. Elle se dirigea vers Nicolas, la main tendue. Le petit serpent se lovait deux fois à son annulaire et il perçut l'éclat soudain de ses yeux de rubis.

— Le seigneur shérif m'a dit tout le mal que vous vous étiez donné pour moi, monsieur. Je suis désolée de vous avoir causé autant d'ennuis pour rien, dit-elle d'une voix très haute, presque enfantine, mais extraordinairement douce. De simples remerciements sont une piètre récompense pour tant de bonté.

La main de la jeune fille était ferme et fraîche dans la sienne. Sous son sourire encore léger et distant, rien ne révélait le passé de Juliane Cruce. Il aurait pu croire qu'elle refusait son autre rôle, s'il n'y avait eu ces yeux gris au regard clair et franc, qui reconnaissait le secret qu'ils partageaient sans qu'il fût besoin de l'exprimer par des mots. Il n'était pas besoin de parler lorsque l'on savait et comprenait tout.

— Madame, répondit Nicolas, je ne veux d'autre récompense que de vous voir ici vivante et en bonne santé.

— J'espère que vous viendrez bientôt nous rendre visite à Lai, dit-elle. Ce serait très aimable de votre part. Je souhaiterais me faire pardonner un peu mieux.

Et ce fut tout. Il baisa la main qu'elle lui tendait, elle se détourna et s'éloigna de lui. Certes elle n'entendait que le remercier, rien de plus, et ce qu'elle estimait devoir, elle le payerait jusqu'au dernier sou, qu'il s'agisse de souffrance, de dévouement ou d'amour. Mais elle lui avait demandé de venir et elle n'était pas de ces femmes qui vous invitent par caprice. Oui, il irait à Lai, et sans tarder qui plus est. Il se contenterait de la main qu'elle lui tendait et de son pâle sourire ainsi que de la confiance qu'elle lui avait indubitablement accordée en attendant de pouvoir honorablement espérer davantage.

Après le dîner, sœur Magdeleine, Hugh Beringar et Cadfael s'installèrent dans l'atelier de ce dernier à l'herbarium. Tout était terminé, tous les curieux avaient regagné leurs pénates et les moines innocemment n'avaient retenu que la perte de deux de leurs frères qui n'avaient pas séjourné longtemps parmi eux et n'avaient guère, durant ce temps, fréquenté la communauté. Bientôt leurs visages

deviendraient flous, et on les oublierait, pour ne se rappeler que leurs noms au moment des prières.

— Certes, il y aurait encore des questions embarrassantes à poser pour qui se donnerait la peine de creuser un peu, reconnu Cadfael, mais il n'y a rien à craindre. L'ordre peut dormir sur ses deux oreilles. Il n'y aura pas de scandale, pas d'éclaboussures susceptibles de retomber sur Hyde ou Shrewsbury, il n'y aura pas de légat pour fourrer son nez là où il ne faut pas, ni de ces ballades douteuses que l'on colporte sur les marchés concernant les moines et leurs ribaudes. Les évêques ne nous rendront pas de visites désagréables et les moines blancs ne tonneront pas contre le laxisme et la dépravation des bénédictins... Enfin le nom de cette malheureuse jeune fille ne risque pas un éternel opprobre. Dieu merci ! conclut-il avec ferveur.

Il avait ouvert un de ses meilleurs flacons de vin. Il sentait que tous le méritaient autant qu'ils en avaient besoin.

— Adam était au courant depuis le début, déclara Hugh. C'est lui qui lui a trouvé les vêtements nécessaires pour se transformer en garçon, qui lui a coupé les cheveux et a vendu les quelques objets qu'elle considérait comme siens pour payer son logement avant de se présenter à Hyde. Quand il a dit qu'elle était morte, c'était à cause de la rancœur qu'il ressentait, car elle était en effet morte au monde par sa propre volonté. Quand je l'ai amené de Brigge, il voulait à toute force avoir de ses nouvelles car il croyait qu'elle avait péri dans l'incendie de Hyde, mais quand je lui ai dit qu'un autre moine était venu de Hyde avec Godfrid, il a été rassuré ; il avait compris. Il serait mort plutôt que de la trahir. Il savait, tout comme nous, de quoi les hommes sont capables.

— Et elle, comme je le crois et l'espère, doit savoir de quelle loyauté et de quel dévouement cet homme était capable, dit Cadfael. C'est probable, elle est de la même trempe que lui. La seule solution était donc bien que Fidelis mourût et disparût sans laisser de trace, avant que Julianne ne ressuscitât. Mais je n'aurais jamais imaginé que la chance se présenterait ainsi...

— Vous l'avez pourtant saisie au vol, murmura Hugh.

— C'était l'occasion ou jamais. Madog n'aurait rien dit, mais après la mort d'Humilis, tout lui était égal à elle.

Il l'avait tenue dans ses bras, à demi morte, pendant le trajet jusqu'au gué de Godric où il l'avait confiée à sœur Magdeleine. Ses cheveux trempés entourant la tonsure tombaient sur ses épaules, son visage pâle, souillé, était de glace et ses yeux gris, grands ouverts, ne voyaient rien.

— On ne pouvait pas faire grand-chose, à part lui arracher le corps qu'elle étreignait. Sans Aline, la partie était perdue. J'ai eu peur que la jeune fille suive l'homme dans la mort. Mais sœur Magdeleine

est un excellent médecin.

— Cette lettre que j'ai composée pour elle, remarqua sœur Magdeleine, la revoyant d'un œil critique mais satisfait, est la plus difficile que j'ai jamais écrite. Et pas un mensonge du début à la fin, ce qui s'appelle pas un ! Une petite inexactitude, mais pas de mensonge. Savez-vous pourquoi elle a choisi d'être muette ? Certes, on ne peut pas dire qu'elle ait une voix d'homme ! Pour le visage, ça allait, il est à la fois énergique et délicat, convenant aussi bien à une fille qu'à un garçon, mais la voix non. Et ce n'est pas tout ; elle avait encore deux bonnes raisons de se taire. D'abord, elle était bien décidée à ne jamais rien lui demander, à ne jamais se réclamer de sa condition de femme. Elle estimait qu'il ne lui devait rien, ni faveur, ni considération. Ce qu'elle obtiendrait de lui, elle devrait le mériter. Deuxièmement, elle voulait absolument ne jamais lui mentir. Quand on ne parle pas, on ne peut ni supplier... ni mentir.

— Ainsi il ne lui devait rien et elle lui devait tout, dit Hugh secouant la tête devant l'insondable étrangeté des femmes.

— Ce n'est pas si simple, répliqua Cadfael. Elle aussi, elle a eu ce qu'elle voulait et elle l'a eu jusqu'au bout, jusqu'au dernier moment : sa compagnie, les secrets de ce corps dont elle s'est occupée, aussi intimement que dans n'importe quelle union, son amour bien plus fort que dans un mariage ordinaire. On avait beau lui dire qu'elle était libre, elle se savait mariée. Je me demande si même maintenant elle se sent libre.

— Pas encore, mais ça viendra, affirma sœur Magdeleine. Elle a trop de courage pour renoncer à vivre. Et si ce jeune homme qui l'apprécie tant a suffisamment d'obstination pour continuer à l'aimer, il parviendra sûrement à ses fins. Il a d'ailleurs un énorme avantage : ils ont vénéré la même idole. En outre, ajouta-t-elle, considérant un avenir plein de promesses même pour ceux qui, à présent, craignent de n'avoir qu'un passé, je ne suis pas sûre que chez son frère qui a femme et enfants, sans parler du bébé à naître, mais alors pas sûre du tout que le rôle de la sœur célibataire à Lai soit de nature à plaire longtemps à une femme dotée du caractère de Juliane Cruce.

La demi-heure de repos de l'après-dîner s'étant écoulée, les moines repartaient à leurs occupations. Cadfael en fit autant et se sépara de ses amis au coin de la haie de buis. Sœur Magdeleine, accompagnée de deux gardes forestiers, repartirait vers le gué de Godric par le chemin du pont, et Hugh se réjouissait de regagner sa maison. Traversant l'herbarium, Cadfael se rendit à un petit bout de terrain où il avait planté deux pommiers et un poirier dont les fruits étaient mûrs pour la cueillette. Il regarda cette scène avec une satisfaction profonde. L'herbe pâle et sèche des derniers jours

commençait à reverdir.

On voyait encore quelques bancs de sable sur la Meole qui n'avait plus rien du maigre et triste filet d'eau luttant pour franchir le sable et les galets. Septembre reprenait son visage normal, moelleux et généreux après la chaleur aride de l'été. Beaucoup de fruits étaient tombés avant de parvenir à maturité à cause du manque de pluie, mais il en restait, Dieu merci, encore en quantité. Après avoir atteint des températures extrêmes, la saison reprenait son cours normal, et on récupérait ainsi au moins la moitié de ce que l'on avait perdu. Peut-être en serait-il de même pour les saisons des hommes, si la grâce du ciel daignait pleuvoir.

« O Dieu qui as consacré l'état du mariage et en as fait un insondable mystère... Daigne baisser les yeux vers tes serviteurs. »

Extrait de la « Célébration du Mariage »
Le Livre de la Prière Commune.

[1] Voir [Cadfael-01] *Un cadavre de trop* du même auteur dans la même collection (n°1994).

[2] Voir [Cadfael -09] *La rançon du mort* du même auteur dans la même collection.

[3] Voir [Cadfael-06] *La vierge dans la glace* (n°2086) & . [Cadfael-10] *Le Pèlerin de la haine* (n°2177) du même auteur dans la même collection

[4] Voir [Cadfael-06] *La vierge dans la glace* du même auteur dans la même collection.

[5] Voir [Cadfael-09] *La Rançon du mort* (n°2152) du même auteur dans la même collection.

[6] Voir [Cadfael-09] *La Rançon du mort* (n°2152) du même auteur dans la même collection.